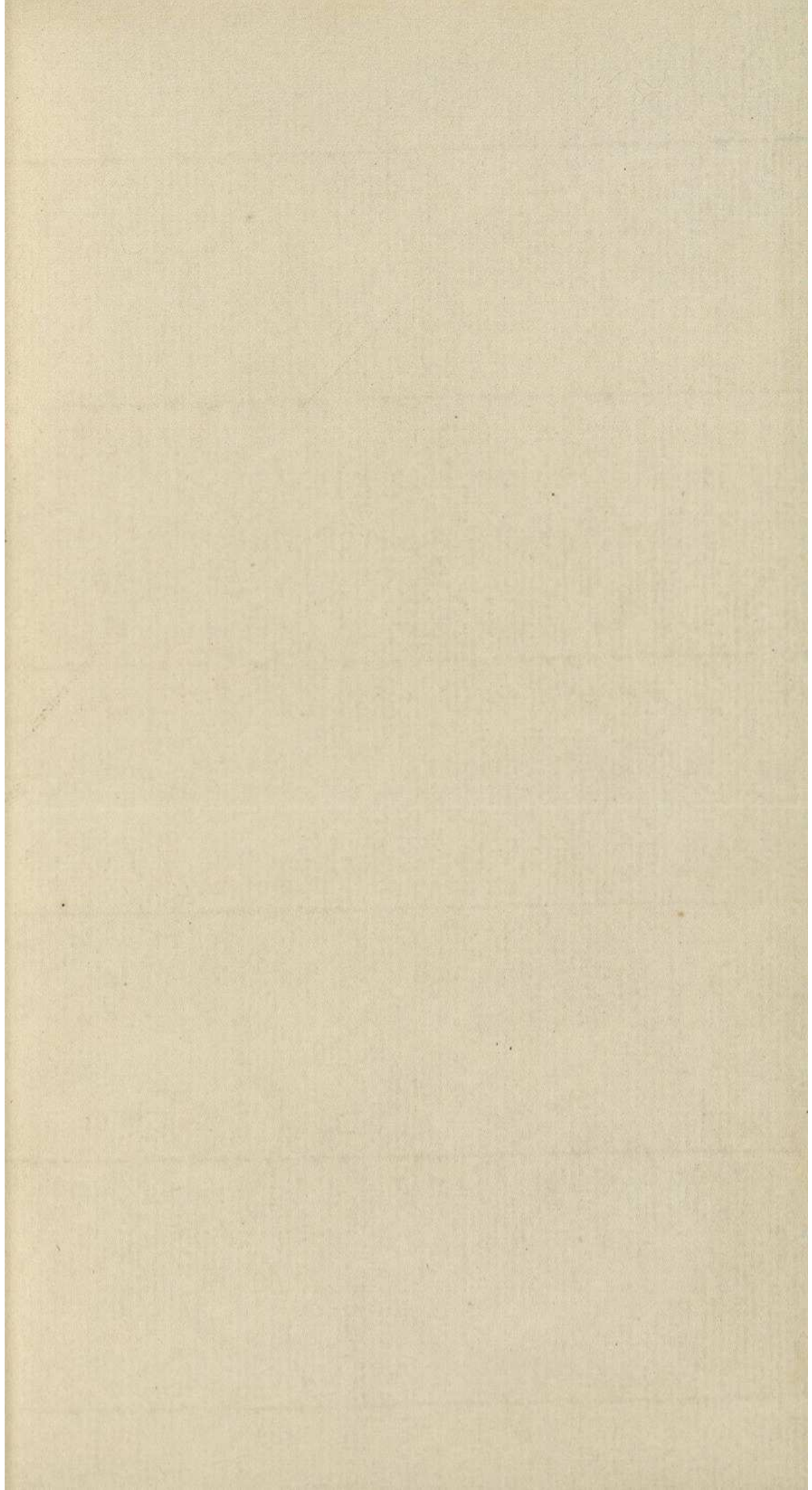
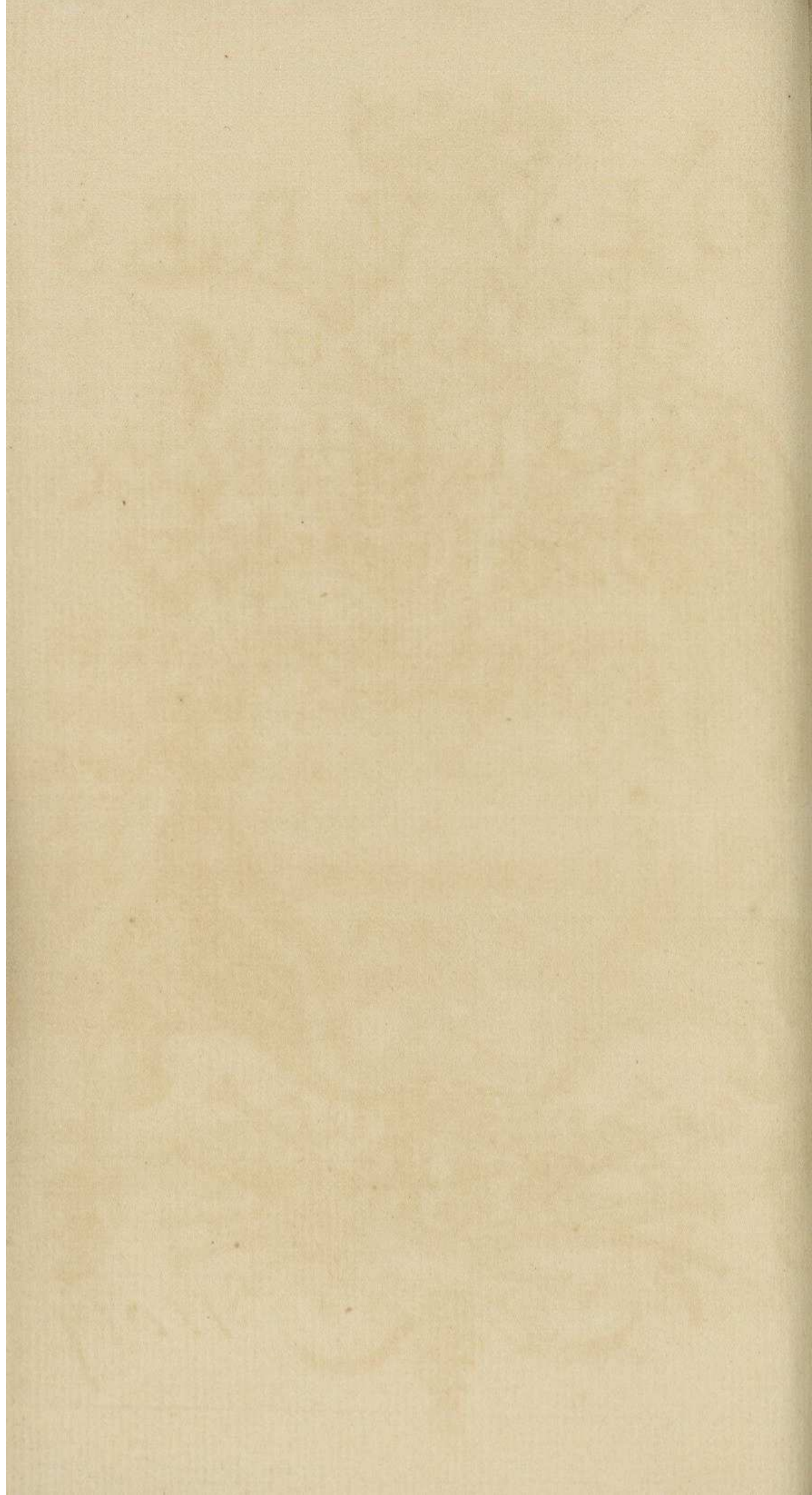
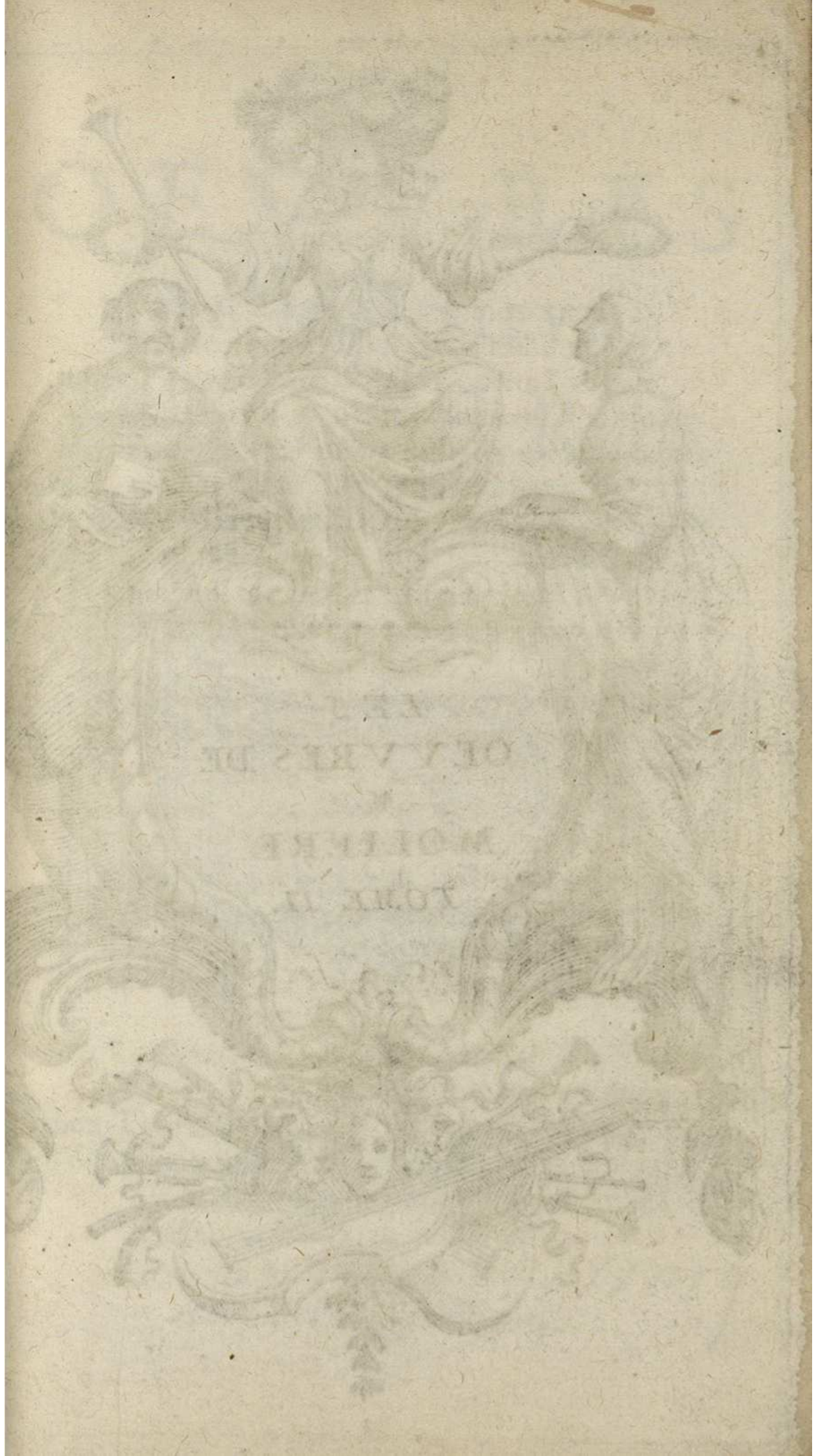


VCR 6 = 110.17

100 - 1 - 100







OF THE HISTORY OF THE REIGN OF CHARLES THE SECOND

MORTIMER

TOME II



LES
OEUVRES DE
M.
MOLIERE
TOME II.

F.C. fe.

LES
OEUVRES
DE MONSIEUR
MOLIERE.
TOME SECOND.



BIBLIOTHEQUE
de

A PARIS,

MR COUSIN

Chez THOMAS IOLLY, Libraire juré, au Palais,
dans la petite Salle des Merciers, à la Palme,
& aux Armes d'Hollande.

MDCLXVI.

Avec Privilege du Roy.

11019

PIECES CONTENUES
EN CE SECOND VOLUME.

LES FASCHEUX.

L'ESCOLE DES MARIS.

L'ESCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE.

LA PRINCESSE D'ELIDE.

LES
FASCHEUX,
COMEDIE.

THE
LAVR
EASTCHENX

THE
COMEDIE

THE
LAVR

THE
LAVR

THE
LAVR

THE
LAVR

THE
LAVR

THE
LAVR



AV ROY.

SIRE,

I'adjoute une Scene à la Comedie, & c'est une espece de Fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un Livre: VOSTRE MAIESTE' en sçait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle se voit en Butte à la furie des Epistres dédicatoires. Mais bien que je suivre l'exemple des autres, & me mette moy-mesme au rang de ceux que j'ay joüez; j'ose dire toutesfois à VOSTRE MAIESTE', que ce que j'en ay fait, n'est pas tant pour luy presenter un Livre, que pour avoir

lieu de luy rendre graces du succès de cette Comedie. Je le dois, SIRE, ce succès, qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation, dont VOSTRE MAIESTE' honora d'abord la Piece, & qui a entraîné si hautement celle de tout le monde : mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y adjoûter un caractère de Fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-mesme, & qui a esté trouvé par tout le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avoüer, SIRE, que je n'ay jamais rien fait avec tant de facilité, ny si promptement, que cét endroit, où VOSTRE MAIESTE' me commanda de travailler. J'avois une joye à luy obeir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon, & toutes les Muses ; Et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une Comedie entiere, si j'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nez en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir VOSTRE MAIESTE'

E P I S T R E.

9
 dans les grands emplois : mais pour moy, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; & je croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roy. Quand je n'y réüssiray pas, ce ne sera jamais par un defect de zele, ny d'estude; mais seulement par un mauvais destin, qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,

S I R È,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeissant, &
 tres-fidelle serviteur & sujet,
 M O L I E R E.



IAMAIS entreprise au Theatre ne fut si précipitée que celle-cy ; & c'est une chose , je croy , toute nouvelle , qu'une Comedie ait esté conceüe , faite , apprise , & représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu* , & en pretendre de la gloire : mais seulement pour prévenir certaines gens , qui pourroient trouver à redire , que je n'aye pas mis icy toutes les especes de Fascheux , qui se trouvent. Je scay que le nombre en est grand , & à la Cour , & dans la Ville , & que sans Episodes , j'eusse bien pû en composer une Comedie de cinq Actes bien fournis , & avoir encore de la matiere de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné , il m'estoit impos-

sible de faire un grand dessein, & de
 resver beaucoup sur le choix de mes
 Personnages, & sur la disposition de
 mon sujet. Je me reduisis donc à ne
 toucher qu'un petit nombre d'Im-
 portuns; & je pris ceux qui s'offrirent
 d'abord à mon esprit, & que je creus
 les plus propres à réjouir les Augustes
 personnes devant qui j'avois à pa-
 roître; & pour lier promptement
 toutes ces choses ensemble, je me
 servis du premier nœud que je pûs
 trouver. Ce n'est pas mon dessein d'e-
 xaminer maintenant si tout cela pou-
 voit estre mieux, & si tous ceux qui
 s'y sont divertis ont ry selon les re-
 gles: Le temps viendra de faire im-
 primer mes remarques sur les Pieces
 que j'auray faites; & je ne desespere
 pas de faire voir un jour, en grand
 Autheur, que je puis citer Aristote,
 & Horace. En attendant cét examen,
 qui peut-estre ne viendra point, je

m'en remets assez aux décisions de la multitude; & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en deffendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la Piece fut composée; & cette feste a fait un tel éclat, qu'il n'est pas necessaire d'en parler: mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez avec la Comedie.

Le dessein estoit de donner un Ballet aussi; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de Danceurs excellens, on fut contraint de separer les Entrées de ce Ballet, & l'avis fut de les jeter dans les Entr' Actes de la Comedie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mesmes Bala-dins de revenir sous d'autres habits. De sorte que pour ne point rompre

aussi le fil de la Piece, par ces manieres d'intermedes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on pût, & de ne faire qu'une seule chose du Ballet, & de la Comedie: mais comme le temps estoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une mesme teste; on trouvera peut-estre quelques endroits du Ballet, qui n'entrent pas dans la Comedie aussi naturellement que d'autres. Quoy qu'il en soit, c'est un meslange qui est nouveau pour nos Theatres, & dont on pourroit chercher quelques authoritez dans l'Antiquité; & comme tout le Monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient estre meditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le Theatre en habit de Ville, & s'adressant au Roy avec le

visage d'un homme surpris , fit des excuses en desordre sur ce qu'il se trouvoit là seul , & manquoit de tēps, & d'Acteurs , pour donner à sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille, que tout le monde a veuë; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Theatre, & d'un air heroïque prononça les Vers , que Monsieur Pelisson avoit faits, & qui servent de Prologue.





PROLOGVE.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand
Roy du Monde,

Mortels je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la Terre ou que
l'Eau

Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite: Il n'est rien
d'impossible:

Luy-mesme n'est-il pas un miracle visible?

Son regne si fertile en miracles divers,

N'en demande t'il pas à tout cét Vniuers?

Ieune, Victorieux, Sage, Vaillant, Auguste,
Aussi doux que severe, aussi puissant que juste,
Reigler, & ses Estats, & ses propres desirs,
Ioindre aux nobles travaux les plus nobles
plaisirs,

En ses justes projets jamais ne se méprendre,

Agir incessamment, tout voir, & tout en-
tendre;

Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser;
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.

Ces Termes marcheront, & si Louys l'ordonne,
 Ces Arbres parleront mieux que ceux de
 Dodone.

Hostesses de leurs troncs, moindres Divinitez;
 C'est Louys qui le veut, sortez Nymphes,
 sortez,

Je vous montre l'exemple, il s'agit de luy
 plaire,

Quittez pour quelque temps vostre forme or-
 dinaire,

Et paroissions ensemble aux yeux des specta-
 teurs,

Pour ce nouveau Theatre, autant de vrais
 Acteurs.

Plusieurs Driades accompanées de Faunes & de
 Satyres sortent des Arbres & des Termes.

Vous, Soins de ses sujets, sa plus charmante
 étude,

Heroïque soucy, Royale inquietude,

Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
 Son grand cœur s'abandonne au divertisse-
 ment :

Vous le verrez demain d'une force nouvelle
 Sous le fardeau penible où vostre voix l'apelle,
 Faire obeyr les Loix, partager les bien-faits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits.

*Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
Et s'oster le repos pour le donner au monde.*

*Qu'aujourd'huy tout luy plaise, & semble
consentir*

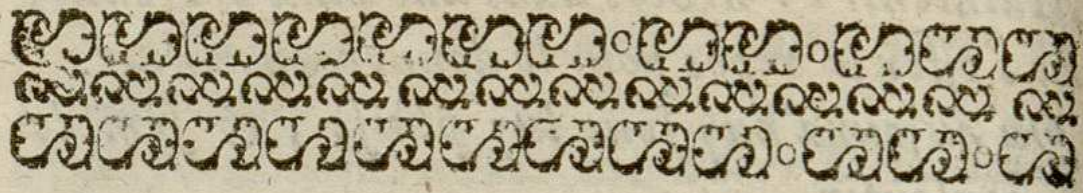
A l'unique dessein de le bien divertir,

*Fascheux, retirez-vous ; ou s'il faut qu'il
vous voye,*

Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La Nayade emmeine avec elle, pour la Comedie
une partie des gens qu'elle a fait paroistre, pendant
que le reste se met à danser au son des Haut-bois
qui se joignent aux Violons.





LES PERSONNAGES.

ERASTE.

LA MONTAGNE,

ALCIDOR.

ORPHISE.

LYSANDRE.

ALCANDRE.

ALCIPE.

ORANTE.

CLYMENE.

DORANTE.

CARITIDES.

ORMIN.

FILINTE.

DAMIS.

L'ESPINE.

LA RIVIERE, & deux Camarades.



LES
 FASCHEUX,
 COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

S Ous quel astre, bon Dieu, faut-il que
 je sois né,
 Pour estre de Fâcheux toujourns assassiné?
 Il sèble que par tout le sort me les adresse
 Et j'en vois, chaque jour, quelque nouvelle espee.

Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui;
 J'ay crû n'estre jamais débarrassé de luy;
 Et cent fois, j'ay maudit cette innocente envie
 Qui m'a pris à disné, de voir la Comedie,
 Où, pensant m'égayer, j'ay miserablement,
 Trouvé de mes pechez le rude chastiment.
 Il faut que je te fasse un recit de l'affaire;
 Car je m'en sens encor tout émeu de colere.
 J'estois sur le Theatre en humeur d'écouter
 La piece, qu'à plusieurs j'avois ouy vanter;
 Les Acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
 Lors que d'un air bruyant, & plein d'extravagance,
 Vn homme à grands canons est entré brusquement
 En criant, hola-ho, un siege promptement;
 Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
 Hé mon Dieu! nos François si souvent redressez,
 Ne prendront-ils jamais un air de gens sensez?
 Ay-je dit, & faut-il, sur nos defauts extrêmes,
 Qu'en theatre public nous nous jouïons nous mes-
 Et confirmions ainsi, par des éclats de foux, [mes,
 Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous?
 Tandis que là dessus je haüssois les épaules,
 Les Acteurs ont voulu continuer leurs Rôles:
 Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fracas,
 Et traversant encor le Theatre à grands pas,
 Bien que dans les costez il püst estre à son aise,
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les Acteurs.
 Vn bruit s'est élevé, dont un autre eust eu honte;
 Mais luy, ferme & constant, n'en a fait aucun conte,
 Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eust avisé.

Ha Marquis, m'a t'il dit, prenant près de moy place,
 Comment te portes-tu? Souffre, que je t'embrasse.
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
 Que l'on me vist connu d'un pareil éventé.
 Je l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous cōnoistre,
 Dont il faut au salut les baisers essuyer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait, à l'abord, cent questions frivoles,
 Plus haut que les Acteurs élevant ses paroles.
 Chacun le maudissoit, & moy pour l'arrester,
 Je serois, ay-je dit, bien-aïse d'écouter.
 Tu n'as point veu cecy, Marquis, ah! Dieu me dāne
 Je le trouve assez drole, & je n'y suis pas asne;
 Je sçay par quelles loix un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
 Là dessus de la piece il m'a fait un sommaire,
 Scene à Scene, averty de ce qu'il falloit faire,
 Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
 Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
 J'avois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance,
 Et s'est, devers la fin, levé long-temps d'avance;
 Car les gens du bel air pour agir galamment
 Se gardent bien, sur tout, d'ouyr le dénoüement.
 Je rendois grâce au Ciel, & croyois de justice,
 Qu'avec la Comedie eust finy mon supplice:
 Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mō homme à moy s'est attaché;
 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes;
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
 Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
 Je le remerciois doucement de la teste,
 Minutant à rous coups quelque retraite honneste:

Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
 Sortons, ce m'a t'il dit, le monde est écoulé:
 Et sortis de ce lieu, me la donnant plus seche,
 Marquis, allons au Cours faire voir ma galeche:
 Elle est bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair,
 En fait, à mon faiseur, faire une du mesme air.
 Moy de luy rendre grace, & pour mieux m'en def-

fendre

De dire que j'avois certain repas à rendre.

Ah parbleu j'en veux estre, estant de tes amis,
 Et manque au Marechal à qui j'avois promis.

De la chere, ay-je fait, la doze est trop peu forte
 Pour oser y prier des gens de vostre sorte.

Non; m'a t'il répondu, je suis sans compliment,
 Et j'y vais pourcauser avec toy seulement;

Je suis des grands repas fatigué, je te jure:

Mais si l'on vous attend, ay-je dit, c'est injure....

Tu te mocques, Marquis, nous nous connoissons
 tous;

Et je trouve avec toy des passe-temps plus doux.

Je pestois contre moy, l'ame triste & confuse

Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,

Et ne sçavois à quoy je devois recourir,

Pour sortir d'une peine à me faire mourir;

Lors qu'un carosse fait de superbe maniere,

Et comblé de Laquais, & devant, & derriere,

S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;

D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,

Mon importun & luy courant à l'embrassade

Ont surpris les passans de leur brusque incartade;

Et tandis que tous deux estoient précipitez

Dans les convulsions de leurs civilitez,

Je me suis doucement esquivé sans rien dire;

Non sans avoir long-temps gemi d'un tel martyre,

Et maudit ce Fascheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendez-vous qui m'est icy donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie,
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nostre envie.
Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses Fascheux,
Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes Fascheux, le plus fascheux encore
Est Lyfandre, tuteur de celle que j'adore;
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée, où devoit estre Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers vostre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur, pour vous, sent de feux legitimes,
En revanche, luy fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoy? vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah! c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Vn cœur bien enflammé prend assurance entiere.
Il craint de se flatter, & dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaitte, est ce qu'il croit le moins.

LES FASCHEUX,

Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre rabat par devant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu....

ERASTE.

Sottise sans pareille!

Tu m'as, d'un coup de dent, presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons....

ERASTE.

Laisse-les, tu prens trop de soucy.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chifonnés.

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moy du moins, pour grace singuliere,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussiere

ERASTE.

Frotte donc, puis qu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voila?

ERASTE.

Mon Dieu dépesche-toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE

ERASTE *apres avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujous emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moy donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hay!

ERASTE.

Le voila par terre:

Je suis fort avancé: que la fièvre te ferre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'oste...

ERASTE.

Il ne me plaist pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras;

Qui fatigue son Maistre, & ne fait que déplaire

A force de vouloir trancher du necessaire.





SCENE II.

ORPHISE , ALCIDOR , ERASTE,
LA MONTAGNE.

ERASTE.

MAis voy-je pas Orphise ? ouy, c'est elle qui
vient,

Où va t'elle si viste, & quel homme la tient ?

*Il la saluë comme elle passe, & elle
en passant détourne la teste.*

Quoy me voir en ces lieux devant elle paroistre,
Et passer en feignant de ne me pas connoistre !

Que croire ? qu'en dis-tu ? parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien de peur d'estre fascheux.

ERASTE.

Et c'est l'estre en effet que de ne me rien dire

Dans les extremitez d'un si cruel martyre.

Fais donc quelque réponce à mon cœur abbatu :

Que dois-je présumer ? parle, qu'en penses-tu ?

Dy-moy ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,

Et ne desire point trancher du necessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent ! va t'en suivre leurs pas ;

Voy ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant.*

Il faut suivre de loin ?

ERASTE.

Ouy.

LA MONTAGNE *revenant.*

Sans que l'on me voye,

Ou faire aucun semblant qu'apres eux on m'envoye ?

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis,

Que par mon ordre expres ils font de toy suivis.

LA MONTAGNE *revenant.*

Vous trouveray-je icy ?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,

Hõme, à mon sentiment, le plus fascheux du monde.

La Montagne s'en va.

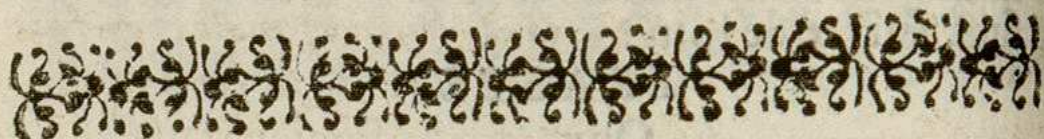
Ah! que je sens de trouble, & qu'il m'eust esté doux,

Qu'on me l'eust fait manquer, ce fatal rendez-vous.

Je pensois y trouver toutes choses propices ;

Et mes yeux pour mõi cœur y trouvèt des supplices





SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
 Cher Marquis, & d'abord je suis à toy venu.
 Comme à de mes amis il faut que je te chante
 Certain air, que j'ay fait, de petite courante,
 Qui de toute la Cour conténte les experts,
 Et sur qui plus de vingt ont desia fait des vers.
 J'ay le bien, la naisance, & quelque employ passable,
 Et fais figure en France assez considerable;
 Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
 N'avoir point fait cét air, qu'icy je te produis.
 La, la, hem, hem : écoute avec soin, je te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle?

Ah?

LYSANDRE.

Cette fin est jolie.

Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.

Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle assurement.

LYSANDRE.

Les pas que j'en ay faits n'ont pas moins d'agrément,

Et sur tout la figure a merveilleuse grace.

*Il chante, parle & danse tout ensemble, & fait
faire à Eraste les figures de la femme.*

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse :

Ensemble : puis on quitte, & la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voila ?

Ce fleuret ? ces coupez courant apres la belle ?

Dos à dos : face à face, en se pressant sur elle ?

Après avoir achevé.

Que t'en semble Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas là sont fins.

LYSANDRE.

Je me mocque, pour moy, des maistres Baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

Les pas donc ?...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foy, pour le present, j'ay certain embarras..

LYSANDRE.

Et bien donc, ce sera, lors que tu le voudras.

Si j'avois dessus moy ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, & verriõs les plus belles.

ERASTE.

Vne autre fois.

LYSANDRE.

Adieu, Baptiste le tres-cher

N'a point veu ma courante, & je le vais chercher.

LES FASCHEUX,

Nous avons , pour les airs, de grandes simpathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant tousjours.

ERASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots, tous les jours, nous oblige à souffrir ;
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances,
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences ?



SCENE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule , & vient de ce
costé.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité :
L'ay de l'amour encore pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit, que j'eusse de la haine !

LA MONTAGNE.

Monieur, vostre raison ne sçait ce qu'elle veut :
Ny ce que sur un cœur une Maistresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Vne belle d'un mot, rajuste bien des choses.

ERASTE.

Helas ! je te l'avouë , & desia cét aspect,
A toute ma colere imprime le respect.



SCENE V.

ORPHISE, ERASTE,
LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Vostre front à mes yeux môstre peu d'allegresse,
Seroit-ce ma presence, Eraste, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, & sur quels déplai-
sirs,

Lors que vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ERASTE.

Helas, pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?

Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celuy dont l'entretien vous a fait, à ma veüe,
Passer....

ORPHISE *riant.*

C'est de cela, que vostre ame est émeüe?

ERASTE.

Insultez inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur;
Et d'abuser, ingrater, à mal-traitter ma flâme,
Du foible, que pour vous, vous sçavez, qu'a mô ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire! & confesser icy,
Que vous estes bien fou, de vous troubler ainsi.

L'homme, dont vous parlez, loin qu'il puisse me
plaire,

Est un homme Fascieux dont j'ay sçeu me défaire ;

Vn de ces importuns, & sots officieux,

Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des
lieux ;

Et viennent aussi tost, avec un doux langage,

Vous donner une main, contre qui l'on enrage.

J'ay feint de m'en aller, pour cacher mon dessein ;

Et, jusqu'à mon carosse, il m'a presté la main.

Je m'en suis promptement défaire de la sorte,

Et j'ay pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, adjouâteray-je foy ?

Et vostre cœur est-il tout sincere pour moy ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon, de tenir ces paroles ;

Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.

Je suis bien simple encor, & ma sotte bonté. . .

ERASTE.

Ah! ne vous faschez pas, trop severe beauté.

Je veux croire en aveugle, estant sous vostre empire,

Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.

Trompez, si vous voulez, un malheureux Amant ;

J'auray pour vous respect, jusques au monument.

Mal-traitez mon amour, refusez-moy le vostre,

Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre,

Ouy, je souffriray tout de vos divins appas,

L'en mourray, mais enfin je ne m'en plaindray pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens regneront dans vostre ame,

Je sçauray de ma part....



SCENE VI.

ALCANDRE, ORPHISE
ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

MArquis un mot. Madame,
De grace pardonnez, si je suis indiscret,
En osant, devant vous, luy parler en secret.
Avec peine, Marquis, je te fais la priere;
Mais un homme vient-là de me rompre en visiere,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part, tu l'aïlles appeller.
Tu sçais, qu'en pareil cas, ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la mesme monnoye.

ERASTE *Après avoir un peu de-
meuré sans parler.*

Je ne veux point icy faire le Capitan;
Mais on m'a veu soldat, ayant que Courtisan;
I'ay servy quatorze ans, & je crois estre en passe,
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point, qu'à quelque lascheté
Le refus de mon bras me puisse estre imputé.
Vn duel met les gens en mauvaise posture,
Et nostre Roy n'est pas un Monarque en peinture.

B v

Il sçait faire obeïr les plus grands del'Estat,
 Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
 Quand il faut le servir, j'ay du cœur, pour le faire:
 Mais je ne m'en sens point, quand il faut luy dé-
 plaire.

Je me fais de son ordre une suprême Loy,
 Pour luy desobeïr, cherche un autre que moy.
 Je te parle, Vicomte, avec franchise entiere,
 Et suis ton serviteur en toute autre matiere,
 Adieu, Cinquante fois au Diable les Fascheux,
 Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

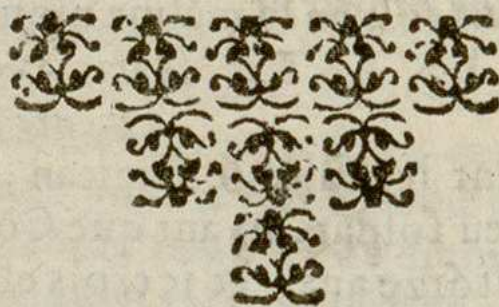
LA MONTAGNE.

Je ne sçay.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
 Va-t'en chercher par tout, j'attens dans cette allée

Fin du premier Acte.





BALLET DV

premier Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs Ioüeurs de Mail, en criant, gare,
l'obligent à se retirer, & comme il vent
revenir lors qu'ils ont fait;

SECONDE ENTRE'E.

Des Curieux viennent qui tournent autour
de luy pour le connoistre, & font qu'il se retire
encore pour un moment.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

MEs Fascheux à la fin se sont-ils écartez ?
 Je pense qu'il en pleut icy de tous costez.
 Je les suis, & les trouve, & pour second martyr,
 Je ne sçauois trouver celle que je desire.
 Le tonnerre, & la pluye ont promptement passé,
 Et n'ont point, de ces lieux, le beau monde chassé.
 Plûst au Ciel, dans les dons que les foins y produi-
 guent,
 Qu'ils en eussent chassé tous les gens, qui fatiguent!
 Le Soleil baisse fort, & je suis étonné,
 Que mon Valet encore ne soit point retourné.





SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

B On jour.

ALCIPE.

ERASTE.

Et quoy toujourns ma flâme divertie!

ALCIPE.

Console-moy, Marquis, d'une étrange partie,
 Qu'au Piquet je perdis, hier, contre un S. Bouvain,
 A qui je donneroïs quinze points, & la main.
 C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
 Et qui feroit donner tous les Joüeurs au Diable;
 Vn coup assurement à se pendre en public.
 Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'un pic.
 Je donne, il en prend six, & demande à refaire:
 Moy, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
 Je porte l'as de trefle, admire mon malheur,
 L'as, le Roy, le valet, le huit, & dix de cœur;
 Et quitte, comme au point alloit la politique,
 Dame, & Roy de carreau; dix, & Dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portez la Dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte major:
 Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise ex-
 trême,
 Des bas carreaux, sur table, étale une sixième.

I'en avois écarté la Dame, avec le Roy,
 Mais luy fallant un pic, je sortis hors d'effroy,
 Et croyois bié du moins faire deux points uniques,
 Avec les sept carreaux, il avoit quatre piques;
 Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras,
 De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
 I'ay jetté l'as de cœur, avec raison me semble;
 Mais il avoit quitté quatre trefles ensemble.
 Et par un fix de cœur je me suis veu capot,
 Sans pouvoir, de dépit, proposer un seul mot.
 Morbleu, fais-moy raison de ce coup effroyable,
 A moins que l'avoir veu, peut-il estre croyable?

ERASTE.

C'est dans le jeu, qu'on voit les plus grands coups
 du fort.

ALCIPE.

Parbleu tu jugeras, toy-mesme, si j'ay tort;
 Et si c'est sans raison, que ce coup me transporte;
 Car voicy nos deux jeux, qu'expres sur moy je
 porte.

Tien, c'est icy mon port, comme je te l'ay dit;
 Et voicy....

ERASTE.

I'ay compris le tout, par ton recit,
 Et voy de la justice au transport qui t'agite,
 Mais, pour certaine affaire, il faut que je te quitte:
 Adieu, console-toy, pourtant de ton mal-heur.

ALCIPE.

Qui moy? j'auray toujours ce coup là sur le cœur:
 Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
 Je le veux faire, moy, voir à toute la terre, *

** Il s'en va & prest à rentrer, il dit par reflexion.*

Vn fix de cœur! deux points!

ERASTE.

En quel lieu sommes-nous ?

De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des
foux.

Ah! que tu fais languir ma juste impatience.



SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.
Monsieur, je n'ay pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin,

LA MONTAGNE.

Sans doute; & de l'objet qui fait vostre destin;
 J'ay par un ordre expres quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoy? desia mon cœur apres ce mot soupire,
 Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaittez-vous de sçavoir ce que c'est?

ERASTE.

Ouy, dis vifte.

LA MONTAGNE.

Monseigneur, attendez, s'il vous plaist.
 Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puis que vous desirez de sçavoir promptement
L'ordre que j'ay receu de cét objet charmant,
Je vous diray... Ma foy, sans vous vanter mon zele,
J'ay bien fait du chemin, pour trouver cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste soit fait de tes digressions.

LA MONTAGNE.

Ah! il faut moderer un peu ses passions,
Et Senecque....

ERASTE.

Senecque est un sot dans ta bouche,
Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dy-moy ton ordre, tost.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Vostre Orphise... Vne beste est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse;

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoy?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,

Lors qu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de Cour fascheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisqu'el'ordre icy m'offre quelque loisir,
Laisse moy mediter, j'ay dessein de luy faire
Quelques vers, sur un air, où je la voy se plaire.
Il se promene en resvant.



SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

TORANTE.
Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vostres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouyst les unes & les autres.

ORANTE.

J'avise un homme icy quin'est pas ignorant;

Il pourra nous juger sur nostre different.

Marquis, de grace, un mot: Souffrez qu'on vous
appelle,

Pour estre, entre nous deux, juge d'une querelle,

42 LES FASCHEUX,

D'un debat, qu'ont émeu nos divers sentimens,
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amants.

ERASTE.

C'est une question à vuider difficile,
Et vous devez chercher un Juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons :
Vostre esprit fait du bruit, & nous vous cōnoissons;
Nous sçavons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé de grace...

ORANTE.

En un mot vous serez nostre arbitre,
Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous dōner.

CLIMENE.

Vous retenez icy qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il est vray, ce que i'en ose croire,
Monsieur, à mes raisons, donnera la victoire.

ERASTE.

Que ne puis-je à mon traistre inspirer le soucy,
D'inventer quelque chose à me tirer d'icy !

ORANTE.

Pour moy de son esprit j'ay trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon desavantage.
Enfin ce grand debat qui s'allume entre nous,
Est de sçavoir s'il faut qu'un Amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vostre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moy, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et dans mon sentiment je tiens pour le premier.

O R A N T E.

Je croy que nostre cœur doit donner son suffrage,
A qui fait éclater du respect davantage.

C L I M E N E.

Et moy, que si nos vœux doivent paroistre au jour,
C'est pour celuy qui fait éclater plus d'amour.

O R A N T E.

Ouy, mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects, que dans la jalousie.

C L I M E N E.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus, qu'il se monstre jaloux.

O R A N T E.

Fi, ne me parlez point, pour estre Amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et, qui pour tous respects, & tout offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais, qu'à se rendre Fâcheux ;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actiōs cherche à nous faire un crime ;
Et soûmet l'innocence à son aveuglement,
Et veut, sur un coup d'œil, un éclaircissement :
Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi tost, qu'il naist de leur presence ;
Et lors que dans nos yeux brille un peu d'enjoûmēt,
Veulent que leurs Rivaux en soient le fondement :
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne vous parlent jamais, que pour faire querelle ;
Osent deffendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moy je veux des Amans que le respect inspire,
Et leur soûmission marque mieux nostre empire.

C L I M E N E.

Fi, ne me parlez point, pour estre vrais Amans,
De ces gens, qui pour nous n'ont nuls emportemēs.

De ces tièdes Galans, de qui les cœurs paisibles,
Tiennent desia pour eux les choses infailibles ;
N'ont point peur de nous perdre , & laissent chaque
jour,

Sur trop de confiance endormir leur amour ;
Sont avec leurs Rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur perseverance.
Vn amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement quen'estre point jaloux ;
Et je veux, qu'un Amant pour me prouver sa flâme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et par de prompts transports , donne un signe
éclatant

De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
On s'aplaudit alors de son inquietude,
Et s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soumis à nos genoux,
S'excuse de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son desespoir d'avoir pû nous déplaire,
Est un charme à calmer toute nostre colere.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportemēt,
Je sçay qui vous pourroit donner contentement ;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si pour vous plaire il faut n'estre jamais jaloux,
Je sçais certaines gens fort commodes pour vous ;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de
trente.

ORANTE.

Enfin, par vostre arrest vous devez declarer,
Celuy de qui l'amour vous semble à préférer.

ERASTE.

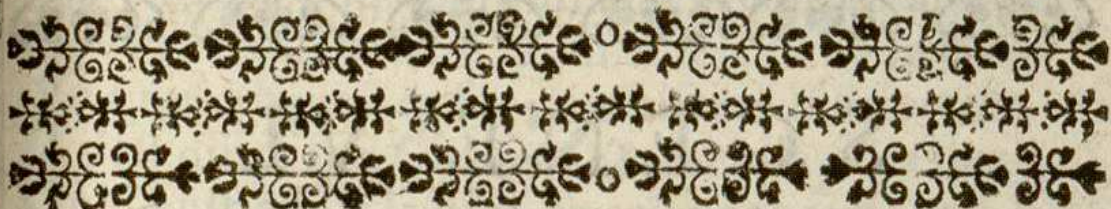
Puis qu'à moins d'un arrest je ne m'en puis deffaire,
 Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire,
 Et pour ne point blasmer ce qui plaist à vos yeux,
 Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrest est plein d'esprit ; mais..

ERASTE.

Suffit, j'en suis quitte.
 Apres ce que j'ay dit, souffrez que je vous quitte.



SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

Que vous, tardez, Madame, & que j'éprouve
 bien...

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
 A tort vous m'accusez d'estre trop tard venuë,
 Et vous avez dequoy vous passer de ma veuë.

ERASTE.

Sans sujet contremoy voulez-vous vous aigrir,
 Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
 Ha! de grace attendez....

Laissez-moy, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à vostre compagnie.

Elle sort.

ERASTE.

Ciel, faut-il qu'aujourd'huy Fâcheuses, & Fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller nostre innocence.



SCENE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

HA! Marquis, que l'on voit de Fâcheux tous les
jours,

Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
Qu'un fat... C'est un recit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche icy quelqu'un, & ne puis m'arrester:

DORANTE *le retenant.*

Parbleu chemin faisant je te le veux conter,
Nous estions une troupe, assez bien assortie,
Qui pour courir un Cerf avions hier fait partie;
Et nous fusmes coucher sur le pays expres,
C'est à dire, mon cher, en fin fond de forets.
Comme cét exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moy-mesme;

Et nous conclusmes tous d'attacher nos efforts,
Sur un Cerf, qu'un chacun nous disoit Cerf-dix-
corps;

Mais moy, mon jugement, sans qu'aux marques
j'arreste,

Fut qu'il n'estoit que Cerf à la seconde teste.

Nous avons, comme il faut, separé nos relais,
Et déjeûnions en haste, avec quelques œufs frais;

Lors qu'un franc Campagnard, avec lōgue rapiere,
Montant superbement sa lument pouliniere,

Qu'il honoroit du nom de sa bonne lument,

S'en est venu nous faire un mauvais compliment,

Nous presentant aussi, pour surcroist de colere,

Vn grand benefst de fils, aussi sot que son pere.

Il s'est dit grand Chasseur, & nous a priés tous,

Qu'il pust avoir le bien de courir avec nous.

Dieu preserve, en chassant, toute sage personne,

D'un porteur de huchet, qui mal à propos sonne;

De ces gens, qui suivis de dix Hourets galeux

Disent ma meute, & font les chasseurs merveilleux.

Sa demande receuë, & ses vertus prisées,

Nous avons esté tous frapper à nos brisées.

A trois longueurs de trait, tayaut, voila d'abord

Le Cerf donné aux chiens. L'appuye, & sonne fort.

Mon Cerf débuche, & passe une assez longue
pleine,

Et mes chiens apres luy; mais si bien en haleine,

Qu'on les auroit couverts tous d'un seul juste-au-
corps.

Il vient à la Forest. Nous luy donnons alors

La vieille meute; & moy, je prens en diligence

Mon Cheval Allezan. Tu l'as veu?

ERASTE.

Non je pense.

Comment? c'est un Cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passez, j'achetay de Gaveau.*

* *Marchand de Chevaux celebre à la Cour.*

Je te laisse à penser, si, sur cette matiere,
Il voudroit me tromper, luy qui me considere;
Aussi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu Cheval, ny meilleur, ny mieux fait.
Vne teste de Barbe, avec l'Estoile nette;
L'encolure d'un signe, effilée, & bien droite;
Point d'épaules nō plus qu'un Lièvre, court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité.
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double: à
vray dire,

J'ay trouvé le moyen, moy seul, de le reduire,
Et sur luy, quoy qu'aux yeux il montraist beau sem-
blant,

Petit Ican de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Vne croupe, en largeur, à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sçait! bref, c'est une merveille,
Et j'en ay refusé cent pistoles, croy moy,
Au retour d'un cheval amené pour le Roy.
Je monte donc dessus, & ma joye estoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pousse, & je me trouve en un fort à l'escart,
A la queuë de nos chiens, moy seul avec Drecar.*

* *Piqueur renommé.*

Vne heure là dedans nostre Cerf se fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais Chasseur ne se vit plus joyeux;
Je le relance seul, & tout alloit des mieux;
Lors que d'un jeune Cerf s'accompagne le nostre,
Vne part de mes chiens se separe de l'autre,
Et je les voy, Marquis, comme tu peux penser,

Chasser

Chasser tous avec crainte, & finaut balancer.
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie;
 Il empaume la voye, & moy je sonne & crie,
 A finaut à finaut, j'en revois à plaisir,
 Sur une taupiniere, & resonne à loisir.
 Quelques chiens revenoient à moy, quand pour
 disgrace,
 Le jeune Cerf, Marquis, à mon Campagnard passe.
 Mon étourdy se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
 Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pecore,
 L'y pouffe & j'en revois dans le chemin encore;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
 Que je connus le change, & sentis un grand dueil.
 L'ay beau luy faire voir toutes les differences,
 Des pinces de mon Cerf, & de ses connoissances;
 Il me soutient tousiours, en Chasseur ignorant,
 Que c'est le Cerf de meute, & par ce different
 Il donne temps aux chiens d'aller loin: j'en enrage,
 Et pestant de bon cœur contre le personnage,
 Le pouffe mon cheval, & par haut, & par bas,
 Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras:
 Il ramene les chiens à ma premiere voye,
 Qui vont, en me donnant une excessive joye,
 Requerir nostre Cerf, comme s'ils l'eussent veu:
 Ils le relancent: mais, ce coup est-il prévu?
 A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme.
 Nostre Cerf relancé va passer à nostre homme,
 Qui croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
 D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
 Luy donne justement au milieu de la teste,
 Et de fort loin me crie, ah! j'ay mis bas la beste.
 A t'on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
 Pour courre un Cerf? pour moy venât dessus le lieu,

LES FASCHEUX,

J'ay trouvé l'action tellement hors d'usage,
 Que j'ay donné des deux à mon cheval, de rage,
 Et m'en suis revenu chez moy toujours courant,
 Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare:
 C'est ainsi, des Fascheux, qu'il faut qu'on se separe;
 Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
 Où nous ne craindrons point de chasseur Campa-
 gnard.

ERASTE.

Fort bien. Je croy qu'enfin je perdray patience,
 Cherchons à m'excuser avecque diligence.

Fin du deuxième Acte.





B A L L E T

du second Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs Ioüeurs de Boule l'arrestent pour mesurer un coup, dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, & leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce Ieu.

DEUXIESME ENTRE'E.

De petits Frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassez ensuite

TROISIEMESME ENTRE'E.

Par des Savetiers, & des Savetieres, leurs peres, & autres qui sont aussi chassez à leur tour

QUATRIESME ENTRE'E.

Par un Jardinier qui dance seul, & se retire pour faire place au troisiéme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE ; LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL est vray, d'un costé mes soins ont réüssi :
 Cét adorable objet, enfin s'est adouci :
 Mais d'un autre on m'accable , & les Astres
 severes,
 Ont, contre mon amour, redoublé leurs coleres.
 Ouy, Damis son tuteur, mon plus rude Fascieux,
 Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes
 vœux,
 A son aimable nièce a deffendu ma veuë,
 Et veut, d'un autre Epoux, la voir demain pourveüë.
 Orphise toutesfois, malgré son defaveu,
 Daigne accorder ce soir une grace à mon feu ;
 Et j'ay fait consentir l'esprit de cette belle,
 A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
 L'amour aime sur tout les secrettes faveurs,
 Dans l'obstacle, qu'on force, il trouve des douceurs.

COMEDIE.

37

Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lors qu'il est deffendu, devient grace suprême.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure, à peu près :
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivray-je vos pas ?

ERASTE.

Non, je craindrois que peut-estre
A quelques yeux suspects tu me fisses connoistre.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix ?

Mais au moins si de loïn..

ERASTE.

Tetairas-tu, vingt-fois ?

Et ne veux-tu jamais quitter cette methode,
De te rendre, à toute heure, un valet incommode ?





SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le temps repugne à l'honneur de
vous voir.

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile ;
Car vous dormez toujours, où vous estes en ville :
Au moins, Messieurs vos gens me l'asseurent ainsi,
Et j'ay, pour vous trouver, pris l'heure que voicy.
Encor est-ce un grand heur, dont le destin m'hon-
nore ;

Car deux momens plus tard, je vous manquois
encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moy ?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous do y ;
Et vous viens... Excusez l'audace, qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Ouy, je suis fort vanté,

Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême,

Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soy-mesme,

Et toujours, près des Grâds on doit estre introduit,

Par des gens, qui de nous fassent un peu de bruit ;

Dont la bouche écoutée, avecque poids debite,

Ce qui peut faire voir nostre petit merite :

Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits,

Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez estre,

Et vostre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDES.

Ouy, je suis un sçavant charmé de vos vertus,

Non pas de ces sçavans dont le nom n'est qu'en vs :

Il n'est rien si commun, qu'un nom à la Latine.

Ceux qu'on habille en Grec ont bien meilleure
mine ;

Et pour en avoir un qui se termine en es,

Je me fais appeller Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides soit, qu'avez-vous à dire ?

CARITIDES.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire ;

Et que dans la posture, où vous met vostre employ,

J'ose vous conjurer de presenter au Roy.

ERASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouvez le presenter vous-
mesme.

CARITIDES.

Il est vray que le Roy fait cette grace extrême ;

C iij

Mais par ce mesme excez de ses rares bontez,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont presentez,
Qu'ils étouffent les bons, & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans
monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez, & prendre vostre temps.

CARITIDES.

Ah! Monsieur! les Huissiers sont de terribles gens,
Ils traitent les Sçavans de faquins à nasardes;
Et je n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'esperance certaine,
Qu'après de nostre Roy vous serez mon Mecene.
Ouy, vostre credit m'est un moyen asseuré...

ERASTE.

Et bien donnez-moy donc, je le presenteray.

CARITIDES.

Le voicy; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non....

CARITIDES.

C'est pour estre instruit, Monsieur, je vous conjure.

A V R O Y.

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obeyssant, tres-

fidele, & tres-sçavant sujet & serviteur, Caritides, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus, qui se commettent aux inscriptions des enseignes des Maisons, Boutiques, Cabarets, Jeux de Boule, & autres lieux de vostre bonne Ville de Paris; en ce que certains ignorans compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, perniciense & detestable orthographe toute sorte de sens & raison, sans aucun égard d'Etimologie, Analogie, Energie, ny Allegorie quelconque; au grand scandale de la Republique des Lettres, & de la nation Françoisise, qui se décrie & deshonne par lesdits abus, & fautes grossieres, envers les Estrangers, & notamment envers les Allemans, curieux lecteurs, & inspectateurs desdites inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long & pourroit bien fâcher....

CARITIDES.

Ah! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achievez promptement.

CARITIDES *continuë.*

Supplie humblement Vostre Majesté, de créer, pour le bien de son Estat, & la gloire de

son Empire, une Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviseur, & Restaurateur general desdites inscriptions; & d'icelle honorer le suppliant, tant en consideration de son rare & éminent sçavoir, que des grands & signalez services qu'il a rendus à l'Estat, & à Vostre Majesté, en faisant l'Anagramme de Vostre-dite Majesté en François, Latin, Grec, Hebreu, Siriaque, Caldeen, Arabe...

ERASTE l'interrompant.

Fort bien: donnez-le viste, & faite la retraite:
Il sera veu du Roy, c'est une affaire faite.

CARITIDES.

Helas! Monsieur, c'est tout que monstrier mon placet,

Si le Roy le peut voir, je suis seur de mon fait:
Car comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au Ciel vostre renom,
Donnez-moy par écrit vostre nom, & sur-nom;
Y'en veux faire un poëme, en forme d'acrostiche,
Dans les deux bouts du Vers, & dans chaque hemistiche.

ERASTE.

Ouy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides.
Ma foy de tels sçavans font des asnes bien-faits.
J'aurois dans d'autres temps bien ry de sa sottise...



SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grãde affaire en ce lieu me conduise,
I'ay voulu qu'il fortist, avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépeschons ; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'hõme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.

C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,

Et pour qui j'ay tousiours quelque défaite en main.

Au Mail, à Luxembourg, & dans les Thuilleries,

Il fatigue le monde, avec ses rêveries:

Et des gens, comme vous, doivent fuir l'entretien

De tous ces sçavans là, qui ne sont bons à rien.

Pour moy je ne crains pas, que je vous importune,

Puis que je viens, Monsieur, faire vostre fortune.

ERASTE.

Voicy quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien;

Et vous viennent tousiours promettre tant de bien.

Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre,

Qui peut, seule, enrichir tous les Roys de la terre.

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas, où vous voilà!

Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces foux-là.

C vj

Je ne me repais point de visions frivoles,
 Et je vous porte icy les solides paroles,
 D'un avis, que pour vous je veux donner au Roy ;
 Et que tout cacheté je conserve sur moy.
 Non de ces sots projets, de ces chimeres vaines,
 Dont les Sur-intendans ont les oreilles pleines :
 Non de ces gueux d'avis, dont les pretentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions :
 Mais un, qui tous les ans à si peu qu'on le monte,
 En peut donner au Roy quatre cent, de bon conte:
 Avec facilité, sans risque, ny soupçon,
 Et sans fouler le peuple en aucune façon.
 Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Ouy, pourveu que par vous je puisse estre poussé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons, je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
 Je vous découvrerois cét avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir vostre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous croy trop discret,
 Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'ap-
 prendre.

Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entédre
 Cét avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
 Est que...

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
 Que de ces ports de mer le Roy tous les ans tire.

Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les costes.
Ce seroit pour monter à des sommes tres-hautes,
Et si....

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roy.
Adieu, nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moy,
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ERASTE.

Ouy, ouy.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit del'avis,
Monsieur....

ERASTE.

Ouy volontiers. Plust à Dieu, qu'à ce prix,
De tous les Importuns je puisse me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend icy leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourray bien sortir,
Viendra t'il point quelqu'un encor me divertir ?





SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

M Arquis, je viens d'apprendre une étrange
nouvelle.

ERASTE.

Quoy ?

FILINTE.

Qu'un homme, tantost, r'a fait une querelle.

ERASTE.

A moy ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?

Je sçay de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et comme ton amy, quoy qu'il en réussisse,
Le te viens, contre tous, faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais croy que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoüeras pas, mais tu fors sans valets :
Demeure dans la ville, ou gaigne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah j'enrage !

COMEDIE.

63

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est mocqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en deffends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,

Si d'auctun démeffé...

FILINTE.

Tu penfes qu'on te croye ?

ERASTE.

Eh mon Dieu ! je te dis, & ne déguife point,

Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, & credule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moy, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Vne galanterie,

En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas :

En quel lieu que ce foit, je veux fuivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puis que tu veux que j'aye une querelle,

Je confens à l'avoir pour contenter ton zele;

Ce sera contre toy qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un amy recevoir le service :
Mais puis que je vous rends un si mauvais office,
Adieu, vuidez sans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon amy quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.





SCENE V.

DAMIS, L'ESPINE, ERASTE,
LA RIVIERE.

DAMIS.

Q Voy malgré moy, le traistre espere l'obtenir
Ah ! mon juste courroux le sçaura prévenir.

ERASTE.

I'entre voy-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoy, toujours quelque obstacle aux feux qu'elle
authorise ?

DAMIS.

Ouy, j'ay sçeu que ma Niece, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez eile Eraste sans témoins.

LA RIVIERE.

Qu'entens-je à ces gens-là dire de nostre Maistre ?
Approchons doucement, sans nous faire con-
noistre.

DAMIS.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut, de mille coups, percer son traistre sein.

66 LES FASCHEUX,

Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche aux lieux que je
desire;

Afin, qu'au nom d'Erasme, on soit prest à vanger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'ou-
trager;

A rompre un rendez-vous, qui dans ce lieu l'ap-
pelle,

Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

LA RIVIERE *l'attaquant avec ses
compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE *mettant l'épée à la
main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur
me presse

De secourir icy l'oncle de ma Maistresse.

Je suis à vous, Monsieur.

DAMIS *apres leur fuite.*

O Ciel, par quel secours,

D'un trépas asseuré, vois-je sauver mes jours?

A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE.

Je n'ay fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille adjoûter quelque foy?
Est-ce la main d'Erasme....

ERASTE.

Ouy, ouy, Monsieur, c'est moy.

Trop heureux, que ma main vous ait tiré de
peine,

Trop mal-heureux d'avoir merité vostre haine.

DAMIS.

Quoy, celuy dont j'avois resolu le trépas,
Est celuy, qui pour moy, vient d'employer son bras?

Ah ! c'en est trop, mon cœur est contraint de se
rendre;

Et quoy que vostre amour, ce soir, ait pû pretendre,
Ce trait si prévenant de generosité,

Doit étouffer en moy toute animosité.

Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.

Ma hayne, trop long-temps, vous a fait injustice;

Et pour la condamner par un éclat fameux,

Je vous joins, dès ce soir, à l'objet de vos vœux.





SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, *suite.*ORPHISE *venant avec un flambeau
d'argent à la main.*

Monsieur, quelle aventure a d'un ton effroyable....

DAMIS.

Ma Niece elle n'a rien que de tres-agréable,
Puis qu'apres tant de vœux que j'ay blâmez en
vous,

C'est elle qui vous donne Eraste pour Espoux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite;
Et je veux, envers luy, que vostre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy devez,
I'y consens, devant tout, aux jours qu'il a sauvez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement, je doute, si je veille.

DAMIS.

Celebrons l'heureux sort, dont vous allez jouïr;
Et que nos Violons viennent nous réjouïr.

Comme les Violons veulent jouër, on frappe à la porte.

COMEDIE.

ERASTE.

Qui frappe là si fort?

L'ESPINE.

Monsieur, ce sont des Masques,

Qui portent des crin-crins, & des tambours de
Basques.

Les Masques entrent qui occupent toute la place.

ERASTE.

Quoy, toujours des Fâcheux? hola, Suisseicy,
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voicy,





B A L L E T

du troisiéme Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

D*Es Suisses avec des halebardes chassent tous les Masques Fascheux, & se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise.*

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre Bergers, & une Bergere, qui au sentiment de tous ceux qui l'ont veüe, ferme le divertissement d'assez bonne grace.

L'ESCOLE

DES

MARIS,

COMEDIE.

LES PASCHÉYX

LESSCOLE

MARIS

COMEDY E



A MONSEIGNEUR
LE DUC
D'ORLEANS,
FRERE VNIQUE
DV ROY.



MONSEIGNEUR,

Je fais voir icy à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe, que le nom que je mets à la teste de ce Livre; & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cét assemblage étrange;

Tome II.

D

E P I S T R E.

& quelques-uns pourront bien dire, pour
 en exprimer l'inégalité, que c'est poser une
 couronne de perles & de diamans, sur une
 statuë de terre, & faire entrer par des Por-
 tiques magnifiques, & des Arcs-triom-
 phaux superbes dans une méchante Caba-
 ne. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui
 doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette
 aventure je n'ay eu aucun choix à fai-
 re, & que l'honneur que j'ay d'estre à
 VOSTRE ALTESSE ROYALE, m'a im-
 posé une nécessité absoluë, de luy dédier
 le premier Ouvrage que je mets de moy-
 mesme au jour. Ce n'est pas un présent que
 je luy fais, c'est un devoir dont je m'ac-
 quitte; & les hommages ne sont jamais
 regardez par les choses qu'ils portent. J'ay
 donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une
 bagatelle à VOSTRE ALTESSE ROYALE,
 parce que je n'ay pû m'en dispenser; & si
 je me dispense icy de m'étendre sur les bel-
 les & glorieuses veritez qu'on pourroit
 dire d'Elle, c'est par la juste apprehension

E P I S T R E.

que ces grandes idées ne fissent éclater
encor davantage la bassesse de mon offran-
de. Je me suis imposé silence, pour trou-
ver un endroit plus propre à placer de si
belles choses, & tout ce que j'ay pretendu
dans cette Epistre, c'est de justifier mon
action à toute la France, & d'avoir cette
gloire de vous dire à vous-mesme,
MONSEIGNEUR, avec toute la soumission
possible, que je suis,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidelle se:viteur,
M O L I E R E.



LES PERSONNAGES.

SGANARELLE,	}	Freres.
ARISTE,		
ISABELLE,	}	Sœurs.
LEONOR,		
LISETTE, suivante de Leonor.		
VALERE, Amant d'Isabelle.		
ERGASTE, Valet de Valere.		
LE COMMISSAIRE.		
LE NOTAIRE.		

La Scene est à Paris.



LES COLE

DES
MARI

COMEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

SCENE

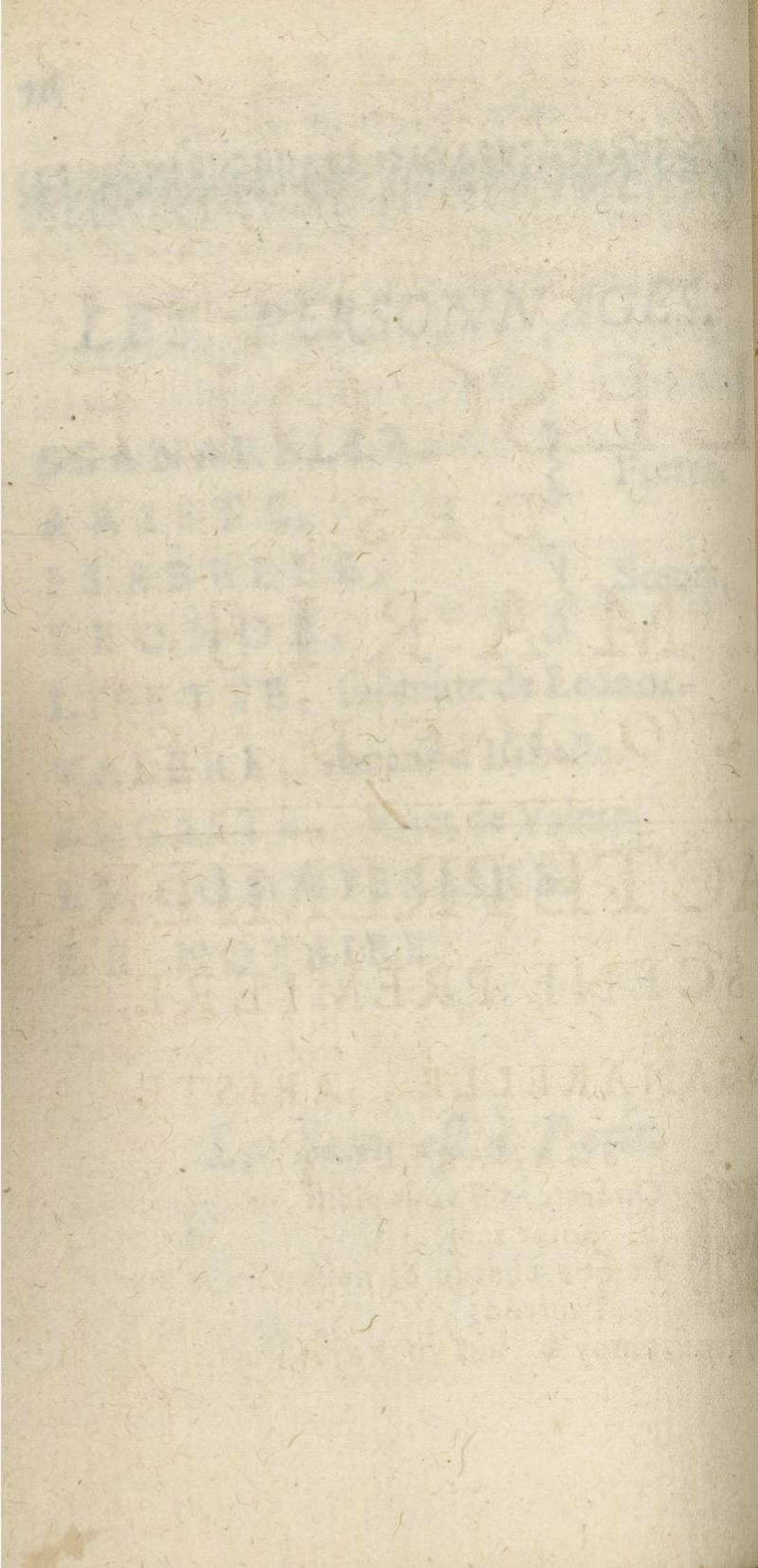
SCENE

SCENE

SCENE

SCENE

SCENE





L'ESCOLE
DES
MARIS,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE,

SGANARELLE.

M

On frere, s'il vous plaist, ne discourons
point tant,
Et que chacun de nous vive comme il
l'entend;

Bien que sur moy des ans vous ayez l'avantage,

D iij

80 L'ESCOLE DES MARI S,

Et soyez assez vieux pour devoir estre sage;
Je vous diray pourtant que mes intentions,
Sont de ne prendre point de vos corrections:
Que j'ay pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

A R I S T E.

Mais chacun la condamne.

S G A N A R E L L E.

Ouy des foux comme vous,
Mon frere.

A R I S T E.

Grand mercy, le compliment est doux.

S G A N A R E L L E.

Je voudrois bien sçavoir, puis qu'il faut tout en-
tendre,

Ce que ces beaux censeurs en moy peuvent reprendre?

A R I S T E.

Cette farouche humeur, dont la severité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procedez inspire un air bizarre,
Et jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

S G A N A R E L L E.

Il est vray qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moy que je me dois vestir?
Ne voudriez-vous point, par vos belles fornettes,
Monsieur mō frere aîné, car Dieu mercy vous l'estes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler:
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieres,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux,
Qui laissent éventer leurs debiles cerveaux,

Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enfleure
 Des visages humains offusque la figure ?
 De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
 Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans ?
 De ces manches qu'à table on voit taster les fausses,
 Et de ces cotillons appelez haut-de-chausses ?
 De ces souliers mignons de rubans revestus,
 Qui vous font ressembler à des pigeons patus ;
 Et de ces grands canons, ou comme des entraves,
 On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
 Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans,
 Marcher écarquillez ainsi que des volans ?
 Je vous plairois sans doute équipé de la sorte,
 Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toûjours au plus grand nombre on doit s'accommoder,

Et jamais il ne faut se faire regarder.

L'un & l'autre excès choque, & tout hōme biē sage

Doit faire des habits, ainsi que du langage,

N'y rien trop affecter, & sans empressement,

Suivre ce que l'usage y fait de changement.

Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la methode

De ceux qu'ō voit tousiours r'encherir sur la mode,

Et qui dans ces excez, dont ils sont amoureux,

Seroient faschez qu'un autre eût esté plus loim
 qu'eux ;

Mais je tiens qu'il est mal surquoy que l'ō se fonde,

De fuir obstinément ce que suit tout le monde,

Et qu'il faut mieux souffrir d'être au nōbre des fous,

Que du sage party se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui pour en faire accroire,

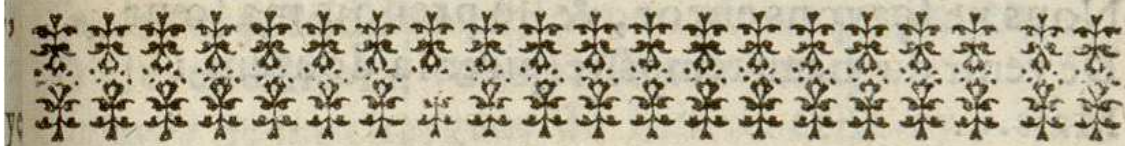
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez,
 A me venir tousiours jeter mon âge au nez ;
 Et qu'il faille qu'en moy sans cesse je vous voye
 Blasmer l'ajustement aussi bien que la joye :
 Comme si condamnée à ne plus rien cherir,
 La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
 Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
 Sans se tenir encor mal propre & rechignée.

S G A N A R E L L E.

Quoy qu'il en soit , je suis attaché fortement
 A ne demordre point de mon habillement :
 Je veux une coëffure en dépit de la mode,
 Sous qui toute ma teste ait un abry commode :
 Vn bon pourpoint bien long, & fermé cōme il faut,
 Qui pour bien digerer tienne l'estomach chaud ;
 Vn haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse,
 Des souliers où mes pieds ne soiēt point au suplice,
 Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux,
 Et qui me trouve mal , n'a qu'à fermer les yeux.





SCENE II.

LEONOR , ISABELLE , LISETTE ;
ARISTE , SGANARELLE.

LEONOR *à Isabelle.*
IE me charge de tout , en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Isabelle.*
Toujours dans une châtre à ne point voir le mōde?
ISABELLE.

Il est ainsi basty.
LEONOR.

Je vous en plains ma sœur.
LISETTE.

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,

Madame , & le destin vous fut bien favorable,
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.
C'est un miracle encor , qu'il ne m'ait aujourd'huy

Enfermée à la clef , ou menée avec luy.
LISETTE.

Ma foy je l'envoyrois au diable avec sa fraize.
Et...

SGANARELLE.
Où donc allez-vous , qu'il ne vous en déplaise.

84 L'ESCOLE DES MARIS,
LEONOR.

Nous ne sçavons encor, & je pressois ma sœur
Devenir du beau temps respirer la douceur :
Mais....

SGANARELLE.

Pour vous, vous pouvez aller où bõ vous semble,
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
Mais vous, je vous deffends s'il vous plaist de sortir.

ARISTE.

Ah ! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis vostre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse

Veut....

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, & par fois la vieille.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'estre avec Leonor ?

SGANARELLE.

Non pas, mais avec moy, je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ses actions de moy doivent dépendre,
Et je sçay l'intereff enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur, ay-ie un moindre intereff ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne, & fait cõme il luy plaist
Elles sont sans parens, & nostre amy leur pere,
Nous commit leur conduite à son heure derniere ;
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou sur nostre refus un jour d'en disposer,

Sur elles par contract, nous sceut dès leur enfance,
 Et de pere, & d'époux donner pleine puissance,
 D'élever celle-là, vous pristes le soucy,
 Et moy je me chargeay du soin de celle-cy ;
 Selon vos volontez vous gouvernez la vostre,
 Laissez-moy, je vous prie, à mon gré regir l'autre.

A R I S T E.

Il me semble....

S G A N A R E L L E.

Il me semble, & je le dis tout haut,
 Que sur un tel sujet, c'est parler comme il faut.
 Vous souffrez que la vostre, aille leste & pimpante,
 Je le veux bien : qu'elle ait, & laquais, & suivante,
 I'y consens : qu'elle courre, aime l'oïfiveté,
 Et soit des damoizeaux fleurée en liberté ;
 I'en suis fort satisfait : mais j'entends que la mienne,
 Vive à ma fantaisie, & non pas à la sienne ;
 Que d'une serge honneste, elle ait son vestement,
 Et ne porte le noir, qu'aux bons jours seulement.
 Qu'enfermée au logis en personne bien sage,
 Elle s'applique toute aux choses du mesnage ;
 A recoudre mon linge aux heures de loisir,
 Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir ;
 Qu'aux discours des muguets, elle ferme l'oreille,
 Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
 Enfin la chair est foible, & j'entends tous les bruits,
 Je ne veux point porter de cornes, si je puis ;
 Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
 Je pretéds corps pour corps, pouvoir répōdre d'elle.

I S A B E L L E.

Vous n'avez pas sujet que je croy....

S G A N A R E L L E.

Taisez-vous ;
 Je vous apprendray bien, s'il faut sortir sans vous.

86 L'ESCOLE DES MARIS,
LEONOR.

Quoy donc, Monsieur...

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous estes trop sage.

LEONOR.

Voyez-vous Isabelle, avec nous à regret?

SGANARELLE.

Ouy, vous me la gêtez, puis qu'il faut parler net.
Vos visites icy, ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur, vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil, elle voit tout cecy,
Mais je sçay ce qu'en moy feroit la deffiance,
Et quoy qu'un mesme sang nous ait dōné naissance:
Nous sōmes biē peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir luy donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet tous ces soins sont des choses infames,
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les
femmes;

Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Nostre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse:
Pensez-vous apres tout que ces précautions,
Servent de quelque obstacle à nos intentions,
Et quād nous nous mettōs quelque chose à la teste,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une beste?
Toutes ces gardes-là, sont visions de foux,
Le plus seur est ma foy de se fier en nous,
Qui nous gesne se met en un peril extrême,
Et toujournōtre hōneur veut se garder luy-même.

C'est nous inspirer, presque un desir de pécher,
 Que monstrier tant de soins de nous en empescher,
 Et si par un mary, je me voyois contrainte,
 J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE.

Voilà, beau Precepteur, vostre éducation,
 Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire,
 Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
 Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté,
 On le retient fort mal par tant d'austerité,
 Et les soins deffians, les verroux, & les grilles,
 Ne font pas la vertu des femmes, ny des filles,
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
 Non la severité que nous leur faisons voir.
 C'est une étrange chose à vous parler sans feinte,
 Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte;
 En vain sur tous ses pas nous pretendons regner,
 Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,
 Et je ne tiendrois moy, quelque soin qu'on se
 donne,

Mon honneur guere seur aux mains d'une personne
 A qui, dans les desirs qui pourroient l'affaillir,
 Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chançons que tout cela.

ARISTE.

Soit, mais je tiens sans cesse,
 Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
 Reprendre ses defauts avec grande douceur,
 Et du nom de vertu ne luy point faire peur;
 Mes soins pour Leonor ont suivi ces maximes,
 Des moindres libertez je n'ay point fait des crimes,

88 LES COLE DES MARIS,

A ses jeunes desirs j'ay toujours consenty,
 Et je ne m'en suis point, grace au Ciel, repenty ;
 J'ay souffert qu'elle ait veu les belles compagnies,
 Les divertissemens, les Bals, les Comedies ;
 Ce sont choses, pour moy, que je tiens de tout
 temps,

Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
 Et l'Escole du monde en l'air dont il faut vivre ;
 Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre :
 Elle aime à dépenser en habits, linge, & noeuds ;
 Que voulez-vous, je tâche à contenter ses vœux,
 Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
 Lors que l'on a du bien, permettre aux jeunes filles,
 Vn ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
 Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser,
 Je sçay bien que nos ans ne se rapportent guere,
 Et je laisse à son choix liberté toute entiere,
 Si quatre mille escus de rente bien venans,
 Vne grande tendresse, & des soins complaisans,
 Peuvent à son avis pour un tel mariage,
 Reparer entre nous l'inégalité d'âge ;
 Elle peut m'épouser, sinon choisir ailleurs,
 Je consens que sans moy ses destins soiēt meilleurs,
 Et j'aime mieux la voir sous un autre hymenée,
 Que si contre son gré sa main m'estoit donnée.

SGANARELLE.

Hé qu'il est doucereux, c'est tout sucre, & tout miel.

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, & j'en rends grace au Ciel,
 Je ne suivrois jamais ces maximes severes,
 Qui font que les enfans content les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté,
 Ne se retranche pas avec facilité,

Et tous les sentimens suivront mal vostre envie,
Quand il faudra changer sa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoy la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoy ?

ARISTE.

Ouy ?

SGANARELLE.

Je ne sçay :

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé.

SGANARELLE.

Quoy si vous l'épousez, elle pourra pretendre
Les mesmes libertez que fille on luy voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoy non ?

SGANARELLE.

Vos desirs luy seront complaisans,
Iusques à luy laisser, & mouches, & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A luy souffrir en cervelle troublée,
De courir tous les Bals, & les lieux d'assemblée ?

ARISTE.

Ouy vrayment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE.

Et quoy donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux ?

90 L'ESCOLE DES MARIS,
ARISTE.

D'accord;

SGANARELLE.

Et vostre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes,
D'un œil à témoigner de n'en estre point fou.

ARISTE.

Cela s'entend :

SGANARELLE.

Allez, vous estes un vieux fou,
à Isabelle.

Rentrez pour n'oüir point cette pratique infame.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foy de ma femme,
Et pretends toujours vivre ainsi que j'ay vescu.

SGANARELLE.

Que j'auray de plaisir si on le fait cocu.

ARISTE.

I'ignore pour quel fort mon astre m'a fait naistre;
Mais je sçay que pour vous, si vous manquez de
l'estre,

On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Bien donc, beau rieur, ô que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagenaire.

LEONOR.

Du fort dont vous parlez je le garantis moy,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foy,
Il s'y peut asseurer, mais sçachez que mon ame,
Ne répondroit de rien si j'estois vostre femme.

COMEDIE.

21

L I S E T T E.

C'est conscience à ceux qui s'asseurent en nous;
Mais c'est pain beny, certe, à des gens comme vous.

S G A N A R E L L E.

Allez langue maudite, & des plus mal-aprifés.

A R I S T E.

Vous vous estes, mon frere, attiré ces sottises,
Adieu, changez d'humeur, & foyez averty,
Que renfermer sa femme, est le mauvais party,
Le suis vostre valet.

S G A N A R E L L E.

Je ne suis pas le vostre,

O que les voilà bien tous formez l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! un vieillard insensé,
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Vne fille Maistresse, & Coquette suprême,
Des valets impudens; non, la sagesse, mesme
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison,
A vouloir corriger une telle maison,
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises,
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises,
Et pour l'en empescher dans peu nous pretendons,
Luy faire aller revoir nos choux & nos dindons.





S C E N E III.

V A L E R E , E R G A S T E ,
S G A N A R E L L E .

V A L E R E .

ERgaste, le voila, cét argus que j'abhorre,
Le severe Tuteur de celle que j'adore.

S G A N A R E L L E .

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant,
Que la corruption des mœurs de maintenant.

V A L E R E .

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec luy connoissance.

S G A N A R E L L E .

Au lieu de voir regner cette severité,
Qui composoit si bien l'ancienne honnesteté ;
La jeunesse en ses lieux, libertine, absoluë,
Ne prend...

V A L E R E .

Il ne voit pas que c'est luy qu'on saluë,

E R G A S T E .

Son mauvais œil, peut-estre, est de ce costé cy :
Passons du costé droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'icy.
Le séjour de la ville en moy ne peut produire
Que des...

VALERE.

Il faut chez luy tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu? j'ay creu qu'on parloit. Aux champs, graces
aux cieux;

Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE.

Abordez-le?

SGANARELLE.

Plaist-il? les oreilles me cornent.

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...

Est-ce à nous?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul godelureau

Ne vient... que diable... encor? que de coups de
chapeau.

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-estre?

SGANARELLE.

Cela se peut;

VALERE.

Mais quoy! l'honneur de vous connoistre
Est un si grand bon-heur, est un si doux plaisir,
Que de vous salüer, j'avois un grand desir.

SGANARELLE.

Soit.

94 LES COLE DES MARIS,
VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Affeurer que je suis tout à vostre service.

SGANARELLE.

Je le croy.

VALERE.

I'ay le bien d'estre de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais Monsieur sçavez-vous les nouvelles
Quel'on dit à la Cour, & qu'on tient pour fidelles?

SGANARELLE.

Que m'importe.

VALERE.

Il est vray, mais pour les nouveutez,
On peut avoir par fois des curiositez :
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence,
Que de nostre Dauphin prepare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avoüons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmés qu'on n'a point autre part,
Les Provinces aupres sont des lieux solitaires,
A quoy donc passez-vous le temps ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, & succombe par fois,
Par trop d'attachement aux serieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaist.

VALERE.

Sans doute on ne peut pas mieux dire :
 Cette réponse est juste , & le bon sens paroist,
 A ne vouloir jamais faire que ce qui plaist.
 Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
 I'irois par fois chez vous passer l'apres-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.



SCENE IV.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.
 Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah ! j'enrage.

ERGASTE.

Et dequoy ?

VALERE.

Dequoy, c'est que j'enrage ?

De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
 D'un dragon surveillant, dont la severité,
 Ne luy laisse jouïr d'aucune liberté.

96 L'ESCOLE DES MARIS,
ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous, & sur ces consequences,
Vostre amour doit fonder de grandes esperances ;
Apprenez pour avoir vostre esprit affermy,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demy,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres,
Ont tousiours du Galand avancé les affaires.
Le coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession, je ne suis point galant :
Mais j'en ay servi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui disoient fort souvent que leur plus grâde joye
Estoit de rencontrer de ces maris fascheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffez, qui sans raison ny suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite;
Et du nom de mary fierement se parans,
Leur rompent en visiere aux yeux des soupirans.
On en sçait, disent-ils, prendre les avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin ;
En un mot ce vous est une attente assez belle,
Que la severité du Tuteur d'Isabelle.

V A L E R E.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Ien'ay pour luy parler pû trouver un moment.

E R G A S T E.

L'amour rend inventif ; mais vous ne l'estes guere,
Et si j'avois esté....

V A L E R E.

Mais qu'aurois-tu pû faire ?
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là dedans servantes ny valets,

Dont

Dont par l'appas flatteur de quelque recompense,
 Je puisse par mes feux ménager l'assistance.

E R G A S T E.

Elle ne sçait donc pas encor que vous l'aimez ?

V A L E R E.

C'est un point dont mes vœux ne sont point informez.

Par tout où ce farouche a conduit cette belle,
 Elle m'a toujours veu comme une ombre apres elle,
 Et mes regards aux siens ont tasché chaque jour,
 De pouvoir expliquer l'excez de mon amour :

Mes yeux ont fort parlé, mais qui me peut apprédre
 Si leur langage enfin a pû se faire entendre ?

E R G A S T E.

Ce langage, il est vray, peut estre obscur par fois,
 S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

V A L E R E.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
 Et sçavoir si la belle a connu que je l'aime ?
 Dis m'en quelque moyen.

E R G A S T E.

C'est ce qu'il faut trouver,
 Entrons un peu chez vous afin d'y mieux réver.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE,

SGANARELLE.

VA, je sçay la maison, & connois la persõne,
Aux marques seulement, que ta bouche
me donne;

ISABELLE *à part.*

O Ciel, fois moy propice, & seconde en ce jour,
Le stratagéme adroit, d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Ouy;

SGANARELLE.

Va, fois en repos, r'entre, & me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure, à ce jeune étourdy.

ISABELLE.

Je fais pour une fille, un projet bien hardy;
Mais l'injuste rigueur, dont envers moy l'on use,
Dans tout esprit bien-fait, me servira d'excuse.



SCENE II.

SGANARELLE, ERGASTE, VALERE.

SGANARELLE.

NE perdons point de temps, c'est icy, qui va-là?
 Bon je rêve, hola, dis-je, hola quelqu'un, hola;
 Je ne m'étonne pas, apres cette lumiere,
 S'il y venoit tantost de si douce maniere;
 Mais je veux me haster, & de son fol espoir....
 Peste soit du gros bœuf, qui pour me faire choir,
 Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ay du regret....

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Vous, Valere est-il pas vostre nom?

VALERE.

Ouy;

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je estre assez heureux, pour vous rendre ser-
 vice?

100 L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Non, mais je pretens-moy, vous rendre un bõ office;
Et c'est ce qui chez vous, prend droit de m'amener.
VALERE.

Chez moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous, faut-il tant s'étonner!

VALERE.

J'en ay bien du sujet, & mon ame ravie,
De l'honneur....

SGANARELLE.

Laiſſons-là cét honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en est pas beſoin.

VALERE.

Monsieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'iray pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moy je n'en veux bouger.

VALERE.

Eh bien, il ſe faut rendre,

Viſte, puisque Monsieur, à cela ſe refout;
Donnez un ſiege icy.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte?

SGANARELLE.

Ah, contrainte effroyable.

VALERE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sçauroit égaler ;
De n'oüir pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obeïs, donc.

SGANARELLE.

Vous ne sçauriez mieux faire ;
Tant de ceremonie est fort peu necessaire :
Voulez-vous m'écouter.

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moy, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, & passablement belle,
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Isabelle ;

VALERE.

Ouy.

SGANARELLE.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprens pas.
Mais sçavez-vous aussi luy trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche.

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprens donc, & qu'il est à propos,
Que vos feux, s'il vous plaist, la laissent en repos.

VALERE.

Qui moy, Monsieur ?

SGANARELLE.

Ouy vous, mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit, que j'ay pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque credit.

VALERE.

Mais encor?

SGANARELLE.

Elle-mefme.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle, est-ce assez dit;

Comme une fille honneste, & qui m'aime d'enfance,

Elle vient de m'en faire entiere confidence;

Et de plus m'a chargé de vous donner avis,

Que depuis que par vous, tous ses pas sont suivis;

Son cœur qu'avec excez vostre poursuite outrage,

N'a que trop de vos yeux entendu le langage;

Que vos secrets desirs luy sont assez connus,

Et que c'est vous donner des soucis superflus;

De vouloir davantage expliquer une flâme,

Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Ouy, vous venir donner cét avis, franc, & net,

Et qu'ayant veu l'ardeur dont vostre ame est blessée,

Elle vous eust plustost fait sçavoir sa pensée;

Si son cœur avoit eu dans son émotion,

A qui pouvoir donner cette commission;

Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême,

L'ont reduite à vouloir se servir de moy-mefme;

Pour vous rendre averty, comme je vous ay dit,

Qu'à tout autre que moy son cœur est interdit;

Que vous avez assez joié de la prunelle,
Et que si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prédrez d'autres soins, adieu jusqu'au revoir,
Voilà ce que j'avois à vous faire sçavoir.

V A L E R E.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure ?

S G A N A R E L L E.

Le voila bien surpris.

E R G A S T E *à part.*

S G A N A R E L L E Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystere assez fin, est caché là dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne,
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

S G A N A R E L L E *à part.*

Il en tient comme il faut.

V A L E R E.

Tu crois mystérieux....

E R G A S T E.

Ouy.... mais il nous observe, osons-nous de ses
yeux.

S G A N A R E L L E.

Que sa confusion paroist sur son visage,
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message ;
Appellons Isabelle, elle montre le fruit,
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme,
Iusques à s'offencer des seuls regards d'un homme.





SCENE III.

ISABELLE ; SGANARELLE.

ISABELLE.

I'Ay peur que cét Amant plein de sa passion,
 N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
 Et j'en veux dans les fers, où je suis prisonniere,
 Hazarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voila de retour.

ISABELLE.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Vu plein effet

A suivy tes discours , & ton Homme a son fait :
 Il me vouloit nier que son cœur fust malade ;
 Mais lors que de ta part j'ay marqué l'ambassade,
 Il est resté d'abord, & muet, & confus,
 Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ha! que me dites-vous? j'ay bien peur du contraire,
 Et qu'il ne nous prepare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoy fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas esté plustost hors du logis,

Qu'ayant, pour prendre l'air, la teste à ma fenestee.
 J'ay veu dans ce détour un jeune homme parestre,
 Qui d'abord de la part de cét impertinent
 Est venu me donner un bon jour surprenant,
 Et m'a droit dans ma chambre une boëte jettée
 Qui renferme une Lettre en poulet cachetée.
 J'ay voulu sans tarder luy rejeter le tout ;
 Mais ses pas de la ruë avoient gagné le bout,
 Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

S G A N A R E L L E.

Voyez un peu la ruse, & la friponnerie !

I S A B E L L E.

Il est de mon devoir de faire promptement
 Reporter Boëte & Lettre à ce maudit Amant,
 Et j'aurois pour cela besoin d'une personne ;
 Car d'oser à vous-mesme ...

S G A N A R E L L E.

Au contraire, mignonne,
 C'est me faire mieux voir ton amour & ta foy,
 Et mon cœur avec joye accepte cét employ ;
 Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

I S A B E L L E.

Tenez donc.

S G A N A R E L L E.

Bon, voyons ce qu'il a pû t'écrire.

I S A B E L L E.

Ah ! Ciel, gardez-vous bien de l'ouvrir.

S G A N A R E L L E.

Et pourquoy ?

I S A B E L L E.

Luy voulez-vous donner à croire que c'est moy ?
 Vne Fille d'honneur doit toujours se deffendre
 De lire les Billets qu'un Homme luy fait rendre ;

E v

La curiosité qu'on fait lors éclater,
 Marque un secret plaisir de s'en oïir conter ;
 Et je trouve à propos, que toute cachetée,
 Cette Lettre luy soit promptement reportée,
 Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'huy
 Le mépris éclatant que mon cœur fait de luy,
 Que ses feux desormais perdent toute esperance,
 Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes elle a raison, lors qu'elle parle ainsi ;
 Va, ta vertu me charme, & ta prudence aussi ;
 Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
 Et tu te montres digne enfin d'estre ma Femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gesner vostre desir,
 La Lettre est en vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, jen'ay garde, hélas ! tes raisons sont trop
 bonnes,
 Et je vais m'acquiter du soin que tu me donnes,
 A quatre pas de là dire en suite deux mots,
 Et revenir icy te remettre en repos.





SCENE IV.

SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE.

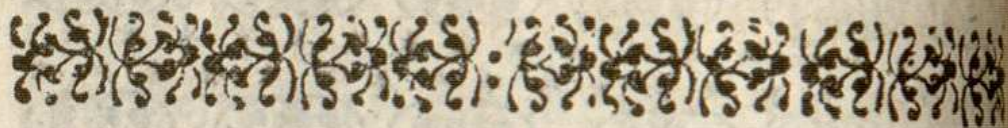
DAns quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
 Lors que je vois en elle une Fille si sage ?
 C'est un trésor d'honneur que j'ay dans ma maison,
 Prendre un regard d'amour pour une trahison,
 Recevoir un poulet comme une injure extrême,
 Et le faire au Galand reporter par moy-mesme ;
 Je voudrois bien sçavoir en voyant tout cecy,
 Si celle de mon frere en useroit ainsi :
 Ma foy, les Filles sont ce que l'on les fait estre.
 Hola.

ERGASTE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Tenez, dites à vostre Maistre,
 Qu'il ne s'ingere pas d'oser écrire encor
 Des Lettres qu'il envoie avec des boëtes d'or,
 Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
 Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée,
 Il connoistra l'estat que l'on fait de ses feux,
 Et quel heureux succez il doit esperer d'eux.



S C E N E V.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.
Que vient de te donner cette farouche beste?

ERGASTE.

Cette Lettre, Monsieur, qu'avecque cette boëte,
 On pretend qu'ait receuë Isabelle de vous,
 Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux
 C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait redre;
 Lisez vifte, & voyons si je me puis méprendre.

L E T T R E.

*Cette Lettre vous surprendra, sans doute ;
 & l'on peut trouver bien hardy pour moy, &
 le dessein de vous l'écrire, & la maniere de
 vous la faire tenir : Mais je me voy dans un
 estat à ne plus garder de mesures ; la juste hor-
 reur d'un mariage, dont je suis menacée dans
 six jours, me fait hazarder toutes choses ; &
 dans la resolution de m'en affranchir par quel-
 que voye que ce soit ; j'ay crû que je devois
 plutôt vous choisir, que le desespoir. Ne croyez*

pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée ; ce n'est pas la contrainte où je me trouve , qui a fait naître les sentimens que j'ay pour vous : mais c'est elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalitez où la bienséance du Sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, & j'attens seulement que vous m'ayez marqué les intentions de vostre amour, pour vous faire sçavoir la resolution que j'ay prise : mais sur tout songez que le temps presse, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demy mot.

ER GASTE.

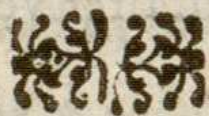
Hé bien, Monsieur, le tour est-il d'original ?
 Pour une jeune Fille, elle n'en sçait pas mal ;
 De ces ruses d'amour, la croiroit-on capable ?

VALERE.

Ah ! je la trouve là tout à fait adorable ;
 Ce trait de son esprit, & de son amitié,
 Accroist pour elle encor mon amour de moitié ;
 Et joint aux sentimens que sa beauté m'inspire...

ER GASTE.

La dupe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.





SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE,
ERGASTE.

SGANARELLE.

O Trois & quatre fois beny soit cét Edit
 Par qui des vestemens le luxe est interdit!
 Les peines des Maris ne seront plus si grandes,
 Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
 O que je sçais au Roy bon gré de ces décriz!
 Et que pour le repos de ces mesmes Maris,
 Je voudrois bien qu'on fit de la Coquetterie,
 Comme de la guipure & de la broderie!
 J'ay voulu l'acheter l'Edit expressément,
 Afin que d'Isabelle il soit leu hautement;
 Et ce sera tantost, n'estant plus occupée,
 Le divertissement de nostre apres-soupée.
 Envoyez-vous encor, Monsieur aux blōs cheveux,
 Avec des Boëtes d'or, des Billets amoureux?
 Vous pensiez bien trouver quelque jeune Coquette
 Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette;
 Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux:
 Croyez-moy, c'est tirer vostre poudre aux moi-
 neaux;
 Elle est sage, elle m'aime, & vostre amour l'outrage,
 Prenez visée ailleurs, & troussiez-moy bagage.

V A L E R E.

Ouy, ouy, vostre merite à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand,
Et c'est folie à moy, dans mon ardeur fidelle,
De pretendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

S G A N A R E L L E.

Il est vray, c'est folie.

V A L E R E.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pû sçavoir que ce cœur miserable
Deust trouver un Rival comme vous redoutable.

S G A N A R E L L E.

Ie le croy.

V A L E R E.

Ie n'ay garde à present d'esperer;
Ie vous cede, Monsieur, & c'est sans murmurer.

S G A N A R E L L E.

Vous faites bien:

V A L E R E.

Le droict de la sorte i'ordonne,
Et de tant de vertus brille vostre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux,
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

S G A N A R E L L E.

Cela s'entend.

V A L E R E.

Ouy, ouy, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un miserable Amant,
Dont vous seul aujourd'huy causez tout le tour-
ment.

Ie vous conjure donc d'asseurer Isabelle,
Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,

Cette amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'estre offensé.

SGANARELLE.

Ouy.

V A L E R E.

Que ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins estoient de l'obtenir pour Fême,
Si les Destins en vous, qui capturez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

V A L E R E.

Que quoy qu'on fasse, il ne luy faut pas croire,
Que jamais ses appas sortent de ma memoire ;
Que quelque Arrest des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir ;
Et que si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'av pour vos merites.

SGANARELLE.

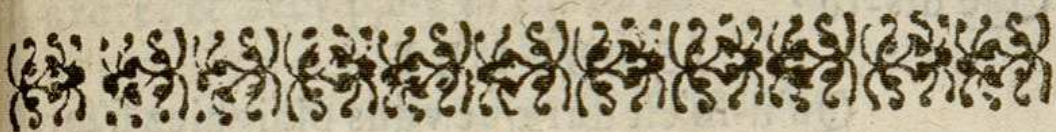
C'est parler sagement, & je vais de ce pas
Luy faire ce discours, qui ne la choque pas :
Mais si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de vostre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE.

La dupe est bonne.

SGANARELLE.

Il me fait grand pitié,
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
Mais c'est un mal pour luy de s'estre mis en teste,
De vouloir prendre un Fort qui se voit ma cõqueste.



SCENE VII.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

I Amais Amant n'a fait tant de trouble éclater
 Au Poulet renvoyé, sans se decacheter :
 Il perd toute esperance enfin, & se retire ;
 Mais il m'a tendrement conjuré de te dire,
 Que du moins en t'aimant, il n'a jamais pensé
 A rien dont ton honneur ait lieu d'estre offensé,
 Et que ne dépendant que du choix de son ame,
 Tous ses desirs estoient de t'obtenir pour Femme,
 Si les Destins en moy qui captive ton cœur,
 N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur ;
 Que quoy qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
 Que jamais tes appas sortent de sa memoire ;
 Que quelque Arrest des Cieux qu'il luy faille subir,
 Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir ;
 Et que si quelque chose étouffe sa poursuite,
 C'est le juste respect qu'il a pour mon merite :
 Cesont ses propres mots, & loin de le blâmer,
 Je le trouve honneste Hôme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrette croyance,
 Et tousiours ses regards m'en ont dit l'innocence.

114 L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un Homme que je hays à l'égal de la mort ;
Et que si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font les poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations ;
Et par l'honnesteté de ses intentions,
Son amour ne merite....

ISABELLE.

Est-celes avoir bonnes,
Dites-moy, de vouloir enlever les personnes ?
Est-ce estre Hōme d'hōneur, de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ostant de vos mains,
Comme si j'estois Fille à supporter la vie,
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie ?

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

Ouy, ouy, j'ay sceu que ce traistre d'Amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement,
Et j'ignore pour moy les pratiques secrettes
Qui l'ont instruiet si tost du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puis que ce n'est que d'hyer que vous m'é filtes part
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à vostre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voila qui ne vaut rien.

ISABELLE.

O que pardonnez-moy, (moy...
C'est un fort honneste Homme, & qui ne sent pour

SGANARELLE.

Il a tort, & cecy passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, vostre douceur entretient sa folie:
 S'il vous eust veu tantost luy parler vertement,
 Il craindroit vos transports, & mon ressentiment;
 Car c'est encor depuis sa Lettre méprisée,
 Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
 Et son amour conserve, ainsi que je l'ay sceu,
 La croyance qu'il est dans mon cœur bien receu;
 Que je suis vostre hymen, quoy que le monde en
 croye,
 Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sçait se déguiser,
 Et son intention est de vous amuser.
 Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue:
 Je suis bien mal-heureuse, il faut que je l'avoue,
 Qu'avecque tous mes soins, pour vivre dans l'hon-
 neur,
 Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
 Il faille estre exposée aux fâcheuses surprises
 De voir faire sur moy d'infames entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moy je vous le dy,
 Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardy,
 Et ne trouvez bien-toft moyen de me défaire
 Des persecutions d'un pareil temeraire,
 J'abandonneray tout, & renonce à l'ennuy
 De souffrir les affronts que je reçois de luy.

116 L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite Femme,
Je m'en vais le trouver, & luy chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-luy bien au moins, qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'après cét avis, quoy qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que sans plus perdre & soupirs & momens,
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que si d'un mal-heur il ne veut estre cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je diray ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur luy parle tout de bon.

SGANARELLE.

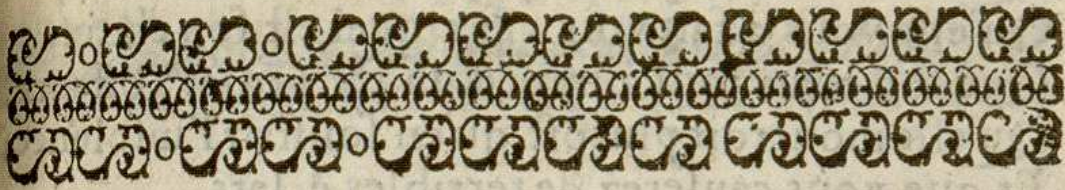
Va, je n'oublieray rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attens vostre retour avec impatience,
Hâtez-le, s'il vous plaist, de tout vostre pouvoir,
Je languis, quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure
Est-il une personne, & plus sage, & meilleure?
Ah! que je suis heureux, & que j'ay de plaisir,
De trouver une Femme au gré de mon desir!
Ouy, voila cōme il faut que les Femmes soiēt faites,
Et non comme j'en sçay, de ces franches Coquettes,
Qui s'en laissent conter, & font dans tout Paris
Monstrer au bout du doigt leurs honnestes Maris.
Hola, nostre Galant aux belles entreprises?



SCENE VIII.

VALERE, SGANARELLE,
ERGASTE.

M VALERE.
Monsieur, qui vous ramene en ce lieu ?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment ?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien dequoy je veux parler ;
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer ;
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous-main des esperances foles.
Voyez-vous, j'ay voulu doucement vous traitter ;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, estât ce que vous estes,
De faire en vostre esprit les projets que vous faites ?
De pretendre enlever une Fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bon-heur ?

VALERE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,

118 L'ESCOLE DES MARIS,

Qui vous mande par moy, pour la dernière fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son cœur tout à moy d'un tel projet s'offence,
Qu'elle mourroit plutôt, qu'en souffrir l'insolence,
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

V A L E R E.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
I'avouërây que mes feux n'ont plus rien à prétendre,
Par ces mots assez clairs, je voy tout terminé,
Et je dois reverer l'Arrest qu'elle a donné.

S G A N A R E L L E.

S'il? Vous en doutez donc & prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ay fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle mesme elle explique son cœur?
I'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur:
Suivez-moy, vous verrez s'il n'est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.





SCENE IX.

ISABELLE, SGANARELLE,
VALERE.

ISABELLE.

Q Voy, vous me l'amenez! quel est vostre dessein?
Prenez-vous cõtre moy ses interests en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares merites,
M'obliger à l'aimer, & souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, mamie, & ton cœur pour cela m'est trop cher;
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moy qui parle, & te fais par adresse
Pleine pour luy de haine, & pour moy de tendresse;
Et par toy-mesme enfin j'ay voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE

Quoy, mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez estre en doute?

VALERE.

Ouy, tout ce que Monsieur, de vostre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit;
L'ay douté, je l'auouë, & cét Arrest suprême,
Qui decide du sort de mon amour extrême,
Doit m'estre assez touchant pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

Non, non, un tel Arrest ne doit pas vous surprendre
 Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre,
 Et je les tiens fondez sur assez d'équité,
 Pour en faire éclater toute la verité:
 Ouy, je veux bien qu'õ sçache, & j'é dois estre crüe
 Que le Sort offre icy deux objets à ma veüë,
 Qui m'inspirant pour eux differens sentimens,
 De mon cœur agité font tous les mouvemens;
 L'un par un juste choix où l'honneur m'interesse,
 A toute mon estime, & toute ma tendresse;
 Et l'autre pour le prix de son affection,
 A toute ma colere, & mon aversion:
 La presence de l'un m'est agréable & chere,
 I'en reçois dans mon ame une allegresse entiere;
 Et l'autre par sa veüë inspire dans mon cœur
 De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.
 Me voir Femme de l'un est toute mon envie,
 Et plutost qu'estre à l'autre, on m'osteroit la vie:
 Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
 Et trop long-téps languir dans ces rudes tourmens
 Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
 Fasse à ce que je hays perdre toute esperance,
 Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
 D'un supplice pour moy plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Ouy, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le seras dans peu.

ISABELLE.

Je sçay qu'il est honteux

Aux Filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'estat où sont mes destinées,
De telles libertez doivent m'estre données,
Et je puis sans rougir faire un aveu si doux
A celuy que desia je regarde en Epoux.

SGANARELLE.

Ouy, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flâme.

SGANARELLE.

Ouy, tien, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foy que je luy donne,
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

SGANARELLE.

Hay, hay, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-temps, je t'en répond,
Va, chut. Vous le voyez, je ne luy fais pas dire,
Cen'est qu'après moy seul que son ame respire.

VALERE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est s'expliquer assez,
Je voy par ce discours dequoy vous me pressez,
Et je sçauray dans peu vous oster la présence
De celuy qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sçauriez faire un plus charmant plaisir
Car enfin cette veuë est fascheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, & l'horreur est si forte...

SGANARELLE.

Eh, eh ?

122 L'ESCOLE DES MARIS,
ISABELLE.

Vous offençay-je, en parlant de la sorte ?
Fais-je....

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenny, je ne dis pas cela ;
Mais je plains sans mentir l'estat où le voila,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Ouy, vous serez contente, & dans trois jours vos
yeux,

Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure ; Adieu.

SGANARELLE.

Je plains vostre infortune.

Mais....

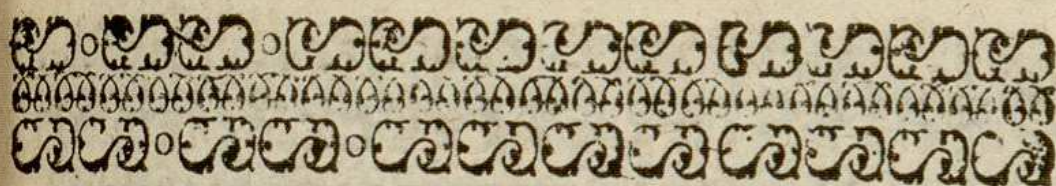
VALERE.

Non, vous n'entendrez de mô cœur plainte aucune,
Madame, assurement, rend justice à tous deux ;
Et je vais travailler à contenter ses vœux ;
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon ! sa douleur est extrême,
Tenez, embrassez-moy, c'est une autre elle-mesme.





SCENE X.

ISABELLE , SGANARELLE.

ISABELLE.
 I E le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
 Mignonnette, & je veux qu'il ait sa recompense;
 C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
 Dès demain jet'épouse, & n'y veux appeller....

ISABELLE.

Dés demain!

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
 Mais je sçay bien la joye où ce discours te jette,
 Et tu voudrois desia que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais....

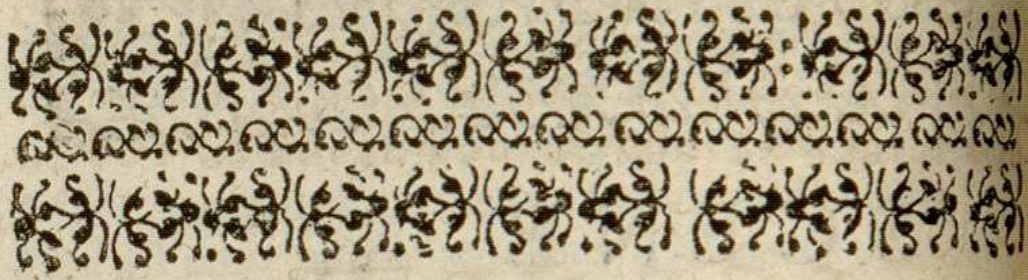
SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout preparer.

ISABELLE.

O Ciel! inspire-moy ce qui peut le parer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

O Vy, le trépas cent fois me semble moins à
 craindre,
 Que cét hymen fatal où l'on veut me con-
 traindre,

Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
 Doit trouver quelque grace auprès de mes Céseurs.
 Le temps presse, il fait nuit, allons sans craince
 aucune,

A la foy d'un Amant commettre ma fortune.





S C E N E II.

S G A N A R E L L E , I S A B E L L E.

I S G A N A R E L L E.
 I E reviens, & l'on va pour demain de ma part....
 I S A B E L L E.

O Ciel !

S G A N A R E L L E.
 C'est toy, mignonne, où vas-tu donc si tard ?
 Tu disois qu'en ta chambre, estant un peu lassée,
 Tu t'allois renfermer lors que je t'ay laissée ;
 Et tu m'avois prié mesme que mon retour
 T'y souffrist en repos jusques à demain jour.

I S A B E L L E.
 Il est vray, mais....

S G A N A R E L L E.

Et quoy ?

I S A B E L L E.

Vous me voyez confuse,
 Et je ne sçay comment vous en dire l'excuse.

S G A N A R E L L E.

Quoy donc, que pourroit-ce estre ?

I S A B E L L E.

Vn secret surprenant ;
 C'est ma Sœur qui m'oblige à sortir maintenant ;

126 L'ESCOLE DES MARIS,
Et qui pour un dessein dont j'ay fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où j'ay renfermée.
S G A N A R E L L E.

Comment ?

I S A B E L L E.

L'eust-on pû croire ? elle aime cét Amant
Que nous avons banny.

S G A N A R E L L E.

Valere ?

I S A B E L L E.

Eperdûment ;

C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de
mesme,

Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puis que seule, à cette heure, elle est venuë icy
Me découvrir à moy son amoureux soucy ;
Me dire absolument qu'elle perdra la vie,
Si son ame n'obtient l'effet de son envie ;
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret cōmerce entretenoient leurs cœurs,
Et que mesme ils s'estoient, leur flâme estant nou-
velle,

Donné de s'épouser une foy mutuelle.

S G A N A R E L L E.

La vilaine !

I S A B E L L E.

Qu'ayant appris le desespoir
Où j'ay précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flâme
Puisse rompre un depart qui luy perceroit l'ame ;
Entretenir ce soir cét Amant sous mon nom,
Par la petite ruë où ma chambre répond ;
Luy peindre d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentimens dont l'appas le retienne ;

Et ménager enfin pour elle adroitement,
Ce que pour moy l'on sçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moy, j'en suis courroucée :

Quoy, ma Sœur, ay-je dit, estes-vous insensée ?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour ?
D'oublier vostre Sexe, & tromper l'esperance
D'un Homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance ?

SGANARELLE.

Il le merite bien, & j'en suis fort ravy.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servy,
Pour luy bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes :
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au desespoir je porterois son ame,
Si je luy refusois ce qu'exige sa flâme,
Qu'à ceder malgré moy, mon cœur s'est veu reduit,
Et pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relascher la tendresse,
J'allois faire avec moy venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, nō, je ne veux point chez moy tout ce mystere,
I'y pourrois consentir à l'égard de mon frere,
Mais on peut estre veu de quelqu'un de dehors ;
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non seulement doit estre, & pudique, & bien née,
Il ne faut pas que mesme elle soit soupçonnée :

128 L'ESCOLE DES MARIS,
Allons chasser l'infame, & de sa passion....

ISABELLE.

Ah, vous luy donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre,
Du peu de retenüe, où j'ay sceu me contraindre,
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Et bien fais ?

ISABELLE.

Mais sur tout, cachez-vous, je vous prie,
Et sans luy dire rien daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Ouy, pour l'amour de toy, je retiens mes trāsports,
Mais dès le mesme instant qu'elle sera dehors,
Je veüx sans differer, aller trouver mon frere,
J'auray joye à courir luy dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer ;
Bon soir, car tout d'un temps, je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Jusqu'à demain mamie, en quelle impatience,
Suis-je de voir mon frere, & luy conter sa chance ;
Il en tient le bon homme, avec tout son Phœbus,
Et jen'en voudrois pas tenir vingt bons escus.

ISABELLE *dans la maison.*

Ouy, de vos déplaisirs, l'atteinte m'est sensible,
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible,
Mon hōneur qui m'est cher, y court trop de hazard,
Adieu, retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui je croy, peste de belle sorte,
De peur qu'elle revint, fermons à clef la porte.

ISABELLE.

O Ciel dans mes desseins, ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE.

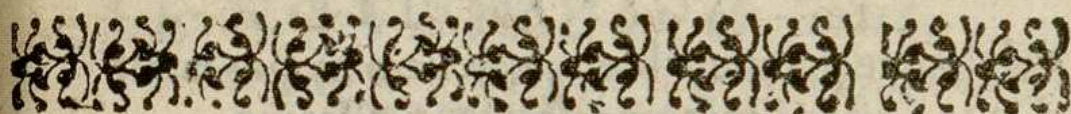
Où pourra-t'elle aller ? suivons un peu ses pas.

ISABELLE.

Dans mon trouble du moins, la nuit me favorise.

SGANARELLE.

Au logis du galant, quelle est son entreprise ?



SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ISABELLE.

VALERE.

O Vy, ouy, je veux tenter quelque effort cette
nuit,

Pour parler.... qui va-là ?

ISABELLE.

Ne faites point de bruit,

Valere, on vous prévient, & je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menty, chienne, ce n'est pas elle,
De l'honneur que tu fuis, elle suit trop les loix,
Et tu prens faussement, & son nom, & sa voix.

ISABELLE.

Mais à moins de vous voir par un saint hymenée....

VALERE.

Ouy, c'est l'unique but, où tend ma destinée ;

130 L'ESCOLE DES MARIS,

Et je vous donne icy ma foy que dès demain,
Je vais, où vous voudrez recevoir vostre main.

SGANARELLE.

Pauvre sot qui s'abuse!

VALERE.

Entrez en assurance

De vostre Argus dupé, je brave la puissance,
Et devant qu'il vous pût oster à mon ardeur,
Mon bras de mille coups luy perceroit le cœur.

SGANARELLE.

Ah! je te promets bien, que je n'ay pas envie
De te l'oster l'infame à ses feux asservie,
Que du don de ta foy je ne suis point jaloux,
Et que si j'en suis crû, tu seras son espoux;
Ouy, faisons-le surprendre avec cette effrontée,
La memoire du Pere, à bon droict respectée;
Iointe au grand interest que je prens à la sœur,
Veut que du moins on tâche à luy rendre l'honneur.
Hola.





SCENE IV.

SGANARELLE, LE COMMISSAIRE,
LE NOTAIRE, & *suite.*

LE COMMISSAIRE.

Q V'est-ce ?

SGANARELLE.

Salut : Monsieur le Commissaire,

Vostre presence en robe est icy necessaire ;
Suivez-moy, s'il vous plaist, avec vostre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions.....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hasté.

LE COMMISSAIRE.

Quoy ?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y surprendre ensemble,
Deux personnes qu'il faut qu'un bõ hymen aséble,
C'est une fille à nous que sous un don de foy,
Vn Valere a seduite, & fait entrer chez foy ;
Elle sort de famille, & noble, & vertueuse,
Mais.....

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela la rencontre est heureuse,
Puis qu'icy nous avons un Notaire ;

132 L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Monfieur ?

LE NOTAIRE.

Ouy, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va fans dire, entrez dans cette porte,
Et fans bruit ayez l'œil que perfonne n'en forte;
Vous ferez pleinement contenté de vos foins,
Mais ne vous laissez pas graiffer la pate au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment vous croyez donc qu'un homme de ju-
ftice....

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer voftre office.
Je vais faire venir mon frere promptement,
Faites que le flambeau m'éclaire feulement;
Je vais le réjouir eét homme fans colere.
Hola.





SCENE V.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.
Qui frappe? ah, ah, que voulez-vous mon frere?

SGANARELLE.
 Venez beau directeur, surnomé Damoiseau,
 On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.
 Comment?

SGANARELLE.
 Je vous apporte une bonne nouvelle.

Quoy?

SGANARELLE.
 Vostre Leonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.
 Pourquoi cette demande? elle est comme je croy,
 Au Bal chez son amie.

SGANARELLE.
 Eh, ouy, ouy, suivez-moy,
 Vous verrez à quel Bal, la donzelle est allée.

ARISTE.
 Que voulez-vous conter?

134 L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Vous l'avez bien ftillée;
Il n'est pas bon de vivre en severe censeur,
On gaigne les esprits par beaucoup de douceur;
Et les soins défiants, les verroux, & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ny des filles.
Nous les portons au mal par tant d'austerité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vrayment elle en a pris tout son soû la rufée,
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez mon frere aîné, cela vous sied fort bien,
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistolles,
Que vous n'eussiez ce fruct de vos maximes folles;
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit ce Galant, & l'autre le poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette enigme plus claire...

SGANARELLE.

L'enigme est que son Bal est chez Monsieur Valere,
Que de nuict je l'ay veüe y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure presente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Leonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Te raille, il est fort bon avec sa raillerie;
Pauvre esprit, je vous dis, & vous redis encor,
Que Valere chez luy tient vostre Leonor.

Et qu'ils s'estoient promis une foy mutuelle,
Avant qu'il eust songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourveu....

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encor en l'ayant veu :
L'enrage, par ma foy, l'âge ne sert de guere
Quand on n'a pas cela.

ARISTE.

Quoy ! vous voulez mon frere....

SGANARELLE.

Mon Dieu je ne veux rien, suivez-moy seulement,
Vostre esprit tout à l'heure aura contentement,
Vous verrez si j'impose, & si leur foy donnée,
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une an-

ARISTE.

(néc.

L'apparence, qu'ainsi sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eust pû consentir,
Moy qui dans toute chose ay depuis son enfance,
Monstré toujours pour elle entiere complaisance,
Et qui cent fois ay fait des protestations,
De ne jamais gesner ses inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire,
J'ay fait venir desja Commissaire & Notaire,
Nous avons interest que l'hymen pretendu
Repare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche,
Devouloir l'épouser avecque cette tache ;
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moy je n'auray jamais cette foiblesse extrême,
De vouloir posseder un cœur malgré luy-mesme....

136 L'ESCOLE DES MARIS,

Mais je ne sçauois croire enfin....

SGANARELLE.

Que de discours,

Allons, ce procez-là continueroit toujours.



SCENE VI.

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE
SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre icy nulle force en usage,
Messieurs, & si vos vœux ne vont qu'au mariage
Vos transports en ce lieu s'y peuvent appaiser,
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valere defia sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille....

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée & ne veut point sortir,
Que vos desirs aux leurs ne veüillent consentir.



SCENE VII.

LE COMMISSAIRE , VALERE,
LE NOTAIRE , SGANARELLE,
A R I S T E.

VALERE *à la fenestre.*

IR
E.
N On, Messieurs, & personne icy n'aura l'entrée,
Que cette volonté ne m'ait esté monstree,
Vous sçavez qui je suis, & j'ay fait mon devoir,
En vous signant l'aven qu'on peut vous faire voir,
Si c'est vostre dessein d'approuver l'alliance,
Vostre main peut aussi m'en signer l'assurance,
Sinon faites estat de m'arracher le jour,
Plustost que de m'oster l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

arde
Non, nous ne songeons pas à vous separer d'elle,
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle,
Profitons de l'erreur.

A R I S T E.

Mais, est-ce Leonor ?

SGANARELLE.

reir,
II.
Taisez-vous.

A R I S T E.

Mais....

138. L'ESCOLE DES MARIS,
SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux sçavoir...

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous ? vous dis-je.

VALERE.

Enfin, quoy qu'il avienne,

Isabelle a ma foy, j'ay de mesme la sienne,

Et ne suis point un choix à tout examiner,

Que vous soyez receus à faire condamner.

ARISTE.

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, & pour cause,

Vous sçauvez le secret, ouy, sans dire autre chose.

Nous consentôs tous deux que vous foyez l'époux

De celle qu'à present on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes là que la chose est conceüe,

Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point veüe.

Signez, la fille apres vous mettra tous d'accord.

VALERE.

I'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moy je le veux fort,

Nous rirons bien tantost, là signez donc mon

frere,

L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoy tout ce mystere...

SGANARELLE.

Diantre que de façons, signez pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, & vous de Leonor.

SGANARELLE.

N'estes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foy mutuelle.

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc, j'en fais de mesme aussi.

ARISTE.

Soit, je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclaircy.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE.

Or çà, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.





SCENE VIII.

LEONOR, LISETTE, SGANARELLE,
ARISTE.

LEONOR.

O L'étrange martyre,
Que tous ces jeunes foux me paroissent fascheux,
Je me suis dérobée au Bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LEONOR.

Et moy je n'ay rien veu de plus insupportable,
Et je préférerois le plus simple entretien,
A tous les contes bleus de ces discours de rien;
Ils croyent que tout cede à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lors qu'ils viennent d'un ton de mauvais gogue-
nard,

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moy d'un tel vieillard je prise plus le zele,
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle:
Mais n'apperçois-je pas....

SGANARELLE.

Ouy, l'affaire est ainsi :
Ah! je la vois paroistre, & la servante aussi.

ARISTE.

Leonor, sans courroux, j'ay sujet de me plaindre,
Vous sçavez si jamais j'ay voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois jen'ay pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté;
Cependant vostre cœur méprisant mon suffrage,
De foy comme d'amour à mon insceu s'engage;
Je ne me repens pas de mon doux traitement,
Mais vostre procedé me touche assurement,
Et c'est une action que n'a pas meritée
Cette tendre amitié que je vous ay portée.

LEONOR.

Je ne sçay pas sur quoy vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis de mesme que toujours;
Que rien ne peut pour vous alterer mon estime,
Que toute autre amitié me paroistroit un crime,
Et que si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira nous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc mon
frere?...

SGANARELLE.

Quoy vous ne sortez pas du logis de Valere,
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'huy,
Et vous ne bruslez pas depuis un an pour luy?

LEONOR.

Qui vous a fait de moy de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?



SCENE IX.

ISABELLE, VALERE,
LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE,
ERGASTE, LISETTE,
LEONOR, SGANARELLE,
ARISTE.

ISABELLE.

MA sœur, je vous demande un genereux pardon,
Si de mes libertéz j'ay taché vostre nom;
Le pressant embarras d'une surprise extrême,
M'a tantost inspiré ce honteux stratagême:
Vostre exemple condamne un tel emportement,
Mais le sort nous traita tous deux diversement;
Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire
excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse;
Le Ciel pour estre joints ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnuë indigne de vos vœux,
Et j'ay bien mieux aimé me voir aux mains d'un
autre,
Que ne pas meriter un cœur comme le vostre.

V A L E R E.

Pour moy je mets ma gloire & mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de vostre main.

A R I S T E.

Mon frere doucement, il faut boire la chose,
D'une telle action vos procedez sont cause,
Et je vois vostre sort mal-heureux à ce point,
Que vous sçachant duppé l'on ne vous plaindra
point.

L I S E T T E.

Par ma foy je luy sçay bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

L E O N O R.

Je ne sçay si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sçay bien qu'au moins je ne le puis blasmer.

E R G A S T E.

Au sort d'estre cocu son ascendant l'expose,
Et ne l'estre qu'en herbe est pour luy douce chose.

S G A N A R E L L E.

Non, je ne puis sortir de mon étonnement,
Cette desloyauté confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan en personne,
Puisse estre si méchant qu'une telle friponne,
J'aurois pour elle au feu mis la main que voila,
Mal-heureux qui se fie à femme après cela,
La meilleure est toujours en malice feconde,
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde;
I'y renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au Diable de bon cœur.

E R G A S T E.

Bon.

ARISTE.

Allons tous, chez moy. Venez Seigneur Valere
Nous tascherons demain d'appaiser sa colere.

LISETTE.

Vous, si vous connoissez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'Escole chez nous.



L'ESCOLE

DES

FEMMES,

COMEDIE.

Tome II.

G

MESSCOLE

DES

EMANES

OMPHIDE



A
MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lors qu'il me faut dédier un Livre, & je me trouve si peu fait au style d'Epistre Dedicatoire, que je ne sçay par où sortir de celle-cy. Vn autre Autheur, qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOSTRE ALTESSE ROYALE, sur le titre de L'ESCOLE DES FEMMES, & l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moy, MADAME, je vous avouë mon foible. Je ne sçay point cét art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées;

E P I S T R E.

& quelques belles lumieres, que mes Confreres les Auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne voy point ce que VOSTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la Comedie que je luy presente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matiere, MADAME, ne saute que trop aux yeux, & de quelque costé qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire & qualitez sur qualitez. Vous en avez, MADAME, du costé du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des Graces, & de l'esprit, & du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes, qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous: Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez temperer la fierté de vos grands titres que vous portez; cette bonté toute obligeante; cette affabilité

E P I S T R E.

generouse, que vous faites paroistre pour tout le monde: Et ce sont particulierement ces dernieres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourray taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sçay point le biais de faire entrer icy des veritez si éclatantes, & ce sont choses, à mon advis, & d'une trop vaste étenduë, & d'un merite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epistre, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire icy pour moy, que de vous dédier simplement ma Comedie, & de vous assurer avec tout le respect, qu'il m'est possible, que je suis de VOSTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé serviteur,
MOLIERE.



P R E F A C E.

B IEN des gens ont frondé d'abord cette Comedie : mais les rieurs ont esté pour elle, & tout le mal qu'on en a pu dire, n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès, dont je me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque Preface, qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui luy ont donné leur approbation, pour me croire obligé de deffendre leur jugement, contre celui des autres: mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est desia dans une Dissertation que j'ay faite en Dialogue, & dont je ne sçay encore ce que je feray. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comedie, me vint apres les deux ou trois premieres representations de ma piece. Je la dis cette idée dans une maison où je me trouvoy un soir; & d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer,

P R E F A C E.

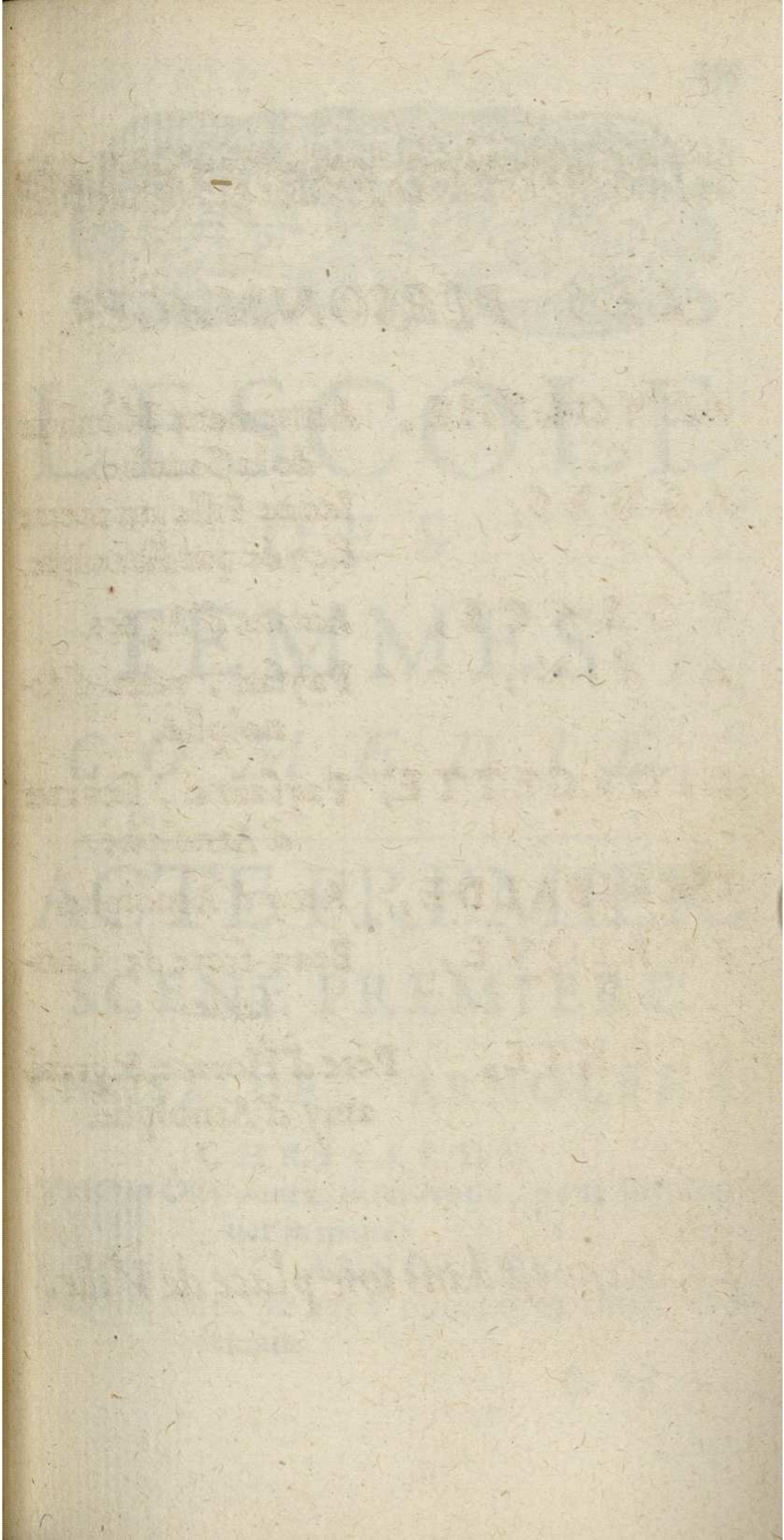
trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre luy-mesme; & je fus étonné que deux jours apres il me monstra toute l'affaire executée, d'une maniere, à la verité, beaucoup plus Galante, & plus Spirituelle, que je ne puis faire, mais où je trouvay des choses trop avantageuses pour moy; & j'eus peur, que si je produisois cét Ouvrage sur nostre Theatre, on ne m'accusast d'abord d'avoir mendié les loüanges, qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçay ce qui en sera, & cette incertitude est cause, que je ne mets point dans cette Preface, ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me resolve à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens; car pour moy je m'en tiens assez vangé par la reüffite de ma Comedie, & je souhaite que toutes celles que je pourray faire, soient traitées par eux, comme celle-cy, pourveu que le reste soit de mesme.

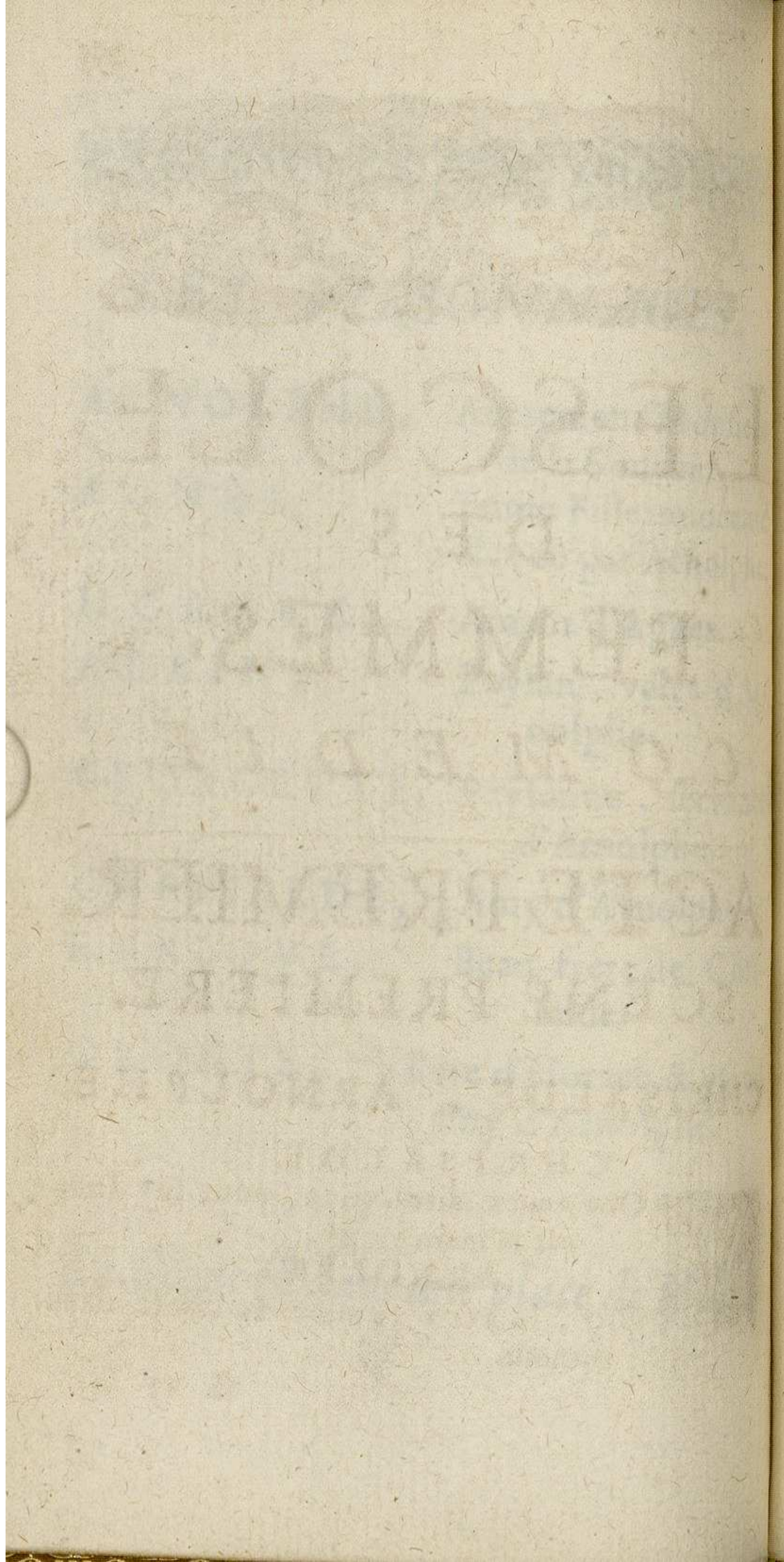


LES PERSONNAGES.

ARNOLPHE,	Autrement Monsieur de la Souche.
AGNES,	Jeune Fille innocente élevée par Arnolphe.
HORACE,	Amant d'Agnes.
ALAIN,	Payfan, valet d'Ar- nolphe.
GEORGETTE,	Payfanne, servante d'Arnolphe.
CHRISALDE,	Amy d'Arnolphe.
ENRIQUE,	Beau-frere de Chri- salde.
ORONTE,	Pere d'Horace, & grand amy d'Arnolphe.

La Scene est dans une place de Ville.







L'ESCOLE
DES
FEMMES,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

CHRISALDE , ARNOLPHE.

CHRISALDE.



Ous venez, dites-vous, pour luy donner la main ?

ARNOLPHE.

Ouy, je veux terminer la chose dans demain.

156 L'ESCOLE DES FEMMES,
CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls, & l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'estre oüis, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en Amy je vous ouvre mon cœur?
Vostre dessein, pour vous, me fait trembler de peur.
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre Femme, est à vous un coup bien temeraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, nostre Amy. Peut-estre que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez
nous;

Et vostre front, je croy, veut que du Mariage,
Les Cornes soient par tout l'infailible appanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du hazard, dōt on n'est point garand;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres Maris ont souffert la furie:
Car enfin vous sçavez, qu'il n'est grands, ny petits,
Que de vostre Critique on ait veu garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par tout où vous
estes,

De faire cent éclats des intrigues secrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien: Est-il au monde une autre Ville, aussi,
Où l'on ait des Maris si patiens qu'icy?
Et ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa Femme fait part
A ceux qui prennēt soin de le faire Cornard. [fame,
L'autre un peu plus heureux, mais nō pas moins in-
Voit faire tous les jours des presens à sa Femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle luy dit que c'est pour sa vertu.

L'un fait beaucoup de bruit, qui ne luy sert de gueres,
 L'autre, en toute douceur, laisse aller les affaires,
 Et voyant arriver chez luy le Damoiseau,
 Prend fort hōnestement ses gands, & son manteau.
 L'une de son Galant, en adroite Femelle,
 Fait fausse confidence à son Espoux fidelle;
 Qui dort en seureté sur un pareil appas,
 Et le plaint ce Galant des soins qu'il ne perd pas.
 L'autre, pour se purger de sa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
 Et le mary benest, sans songer à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait, rend des graces à Dieu.
 Enfin ce sont par tout des sujets de Satyre,
 Et comme Spectateur, ne puis-je pas en rire?
 Puis-je pas de nos Sots....

CHRISALDE.

Ouy, mais qui rit d'autruy,
 Doit craindre, qu'en revanche, on rie aussi de luy.
 J'entens parler le monde, & des gens se délassent
 A venir debiter les choses qui se passent:
 Mais quoy que l'on divulgue aux endroits où je suis
 Jamais on ne m'a veu triompher de ces bruits;
 I'y suis assez modeste, & bien qu'aux occurrences
 Je puisse condamner certaines tolerances;
 Que mon dessein ne soit de souffrir nullement,
 Ce que quelques Maris souffrent paisiblement,
 Pourtant je n'ay jamais affecté de le dire;
 Car enfin il faut craindre un revers de Satyre,
 Et l'on ne doit jamais jurer, sur de tels cas,
 De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
 Ainsi, quand à mō front, par un sort qui tout meine,
 Il seroit arrivé quelque disgrace humaine;
 Apres mon procedé, je suis presque certain.
 Qu'on se contentera de s'en rire sous-main.

Et peut-estre qu'encor j'auray cét avantage,
 Que quelques bonnes gens diront que c'est dōmage.
 Mais de vous, cher Compere, il en est autrement,
 Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
 Comme sur les Maris accusez de souffrance,
 De tout temps vostre langue a daubé d'importance,
 Qu'on vous a veu contr'eux un Diable déchaîné,
 Vous devez marcher droit, pour n'estre point berné;
 Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
 Gare qu'aux Carrefours on ne vous tympanise,
 Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre Amy, ne vous tourmētez point,
 Bien duppé qui pourra m'attraper sur ce point.
 Je sçay les tours rusez, & les subtiles trames,
 Dont, pour nous en planter, sçavent user les Femmes;
 Et comme on est dupé par leurs dexteritez,
 Contre cét accident j'ay pris mes seuretez,
 Et celle que j'épouse, a toute l'innocence
 Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une Sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Epouser une Sotte, est pour n'estre point Sot.
 Je crois, en bon Chrestien, vostre moitié fort sage;
 Mais une Femme habile est un mauvais présage,
 Et je sçay ce qu'il couste à de certaines gens,
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
 Moy j'irois me charger d'une Spirituelle,
 Qui ne parleroit rien que Cercle, & que Ruelle?
 Qui de Prose, & de Vers, feroit de doux écrits,
 Et que visiteroient Marquis, & beaux Esprits,
 Tandis que, sous le nom du Mary de Madame,
 Je serois comme un Saint, que pas un ne reclame?

Non, non, je ne veux point d'un Esprit qui soit haut,
 Et Femme qui compose, en sçait plus qu'il ne faut.
 Je pretens que la mienne, en clartez peu sublime,
 Mesme ne sçache pas ce que c'est qu'une Rime;
 Et s'il faut qu'avec elle on jouë au Corbillon,
 Et qu'on vienne à luy dire, à son tour, qu'y met-on?
 Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crème,
 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRISALDE.

Vne Femme stupide est donc vostre Marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide, bien sotte,
 Qu'une Femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit, & la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnesteté suffit.

CHRISALDE.

Mais cōment voulez-vous, apres tout, qu'une beste,
 Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'estre honneste?
 Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croy,
 D'avoir toute sa vie une beste avec soy,
 Pensez-vous le bien prendre, & que sur vostre idée
 La feureté d'un front puisse estre bien fondée?
 Vne Femme d'esprit peut trahir son devoir;
 Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
 Sans en avoir l'envie, & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
 Ce que Pantagruel à Panurge répond.

160 L'ESCOLE DES FEMMES,
Pressez-moy de me joindre à Fême autre que sotte,
Preschez, patrocinez jusqu'à la Pentecoste,
Vous serez ébahy, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun à sa methode.

En Femme, comme en tout, je veux suivre ma mode
Je me voy riche assez, pour pouvoir, que je croy,
Choisir une moitié, qui tienne tout de moy,
Et de qui la soumise, & pleine dépendance,
N'ait à me reprocher aucun bien, ny naissance.
Vn air doux, & posé parmy d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle, dès quatre ans :
Sa Mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la luy demander il me vint la pensée,
Et la bonne Paysanne, apprenant mon desir,
A s'oster cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit Convent, loin de toute pratique,
Je la fis élever, selon ma politique,
C'est à dire ordonnant quels soins on employroit,
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu mercy, le succez a suivy mon attente,
Et grande, je l'ay veüe à tel point innocente,
Que j'ay beny le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une Femme au gré de mon souhait.
Je l'ay donc retirée; & comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ay mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre Maison, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

Vous me direz pourquoy cette narration ?
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le resultat de tout, est qu'en Amy fidelle,
 Ce soir, je vous invite à souper avec elle :
 Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
 Et voir, si de mon choix on me doit condamner.

CHRISALDE.

I'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conference,
 Juger de sa personne, & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cét article là ; ce que vous m'avez dit,
 Ne peut....

ARNOLPHE.

La verité passe encor mon recit,
 Dans ses simplicitéz à tous coups je l'admire,
 Et par fois elle en dit, donc je pâme de rire.
 L'autre jour (pourroit-on se le persuader)
 Elle estoit fort en peine, & me vint demander,
 Avec une innocence à nulle autre pareille,
 Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon,

Me voulez-vous toujous appeller de ce nom ?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
 Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.

Qui diable vous a fait aussi vous aviser,

A quarante & deux ans de vous débaptiser ?

Et d'un vieux tronc pourry de vostre Métairie,

Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

162 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Outre que la Maison par ce nom se connoist,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaist.

CHRISALDE.

Quel abus, de quitter le vray nom de ses Peres,
Pour en vouloir prendre un basty sur des chimeres?
De la pluspart des gens c'est la demangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais un Païsan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui n'ayant, pour tout bien, qu'un seul quartier de
terre,

Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte;
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte;
I'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeller del'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la pluspart ont peine à s'y soumettre,
Et je voy mesme encor des adresses de Lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendray le soin d'accoustumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

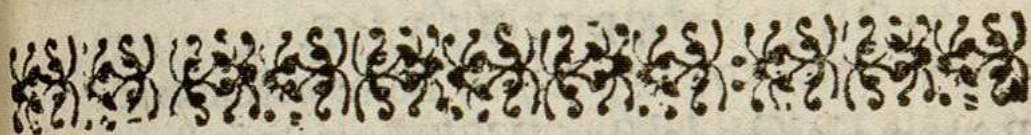
ARNOLPHE.

Adieu : Je frappe icy, pour donner le bon jour,
Et dire seulement, que je suis de retour.

CHRISALDE *s'en allant.*

Ma foy je le tiens fou de toutes les manieres.

Il est un peu blessé sur certaines matieres.
 Chose étrange de voir, comme avec passion,
 Vn chacun est chauffé de son opinion.
 Hola...



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.
 Vi heurte ?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura, que je pense,
 Grande joye à me voir, apres dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette ?

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toy.

164 L'ESCOLE DES FEMMES,
A L A I N.

Vas-y toy.

GEORGETTE.

Ma foy je n'iray pas.

A L A I N.

Je n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie.

Pour me laisser dehors. Hola ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frape?

ARNOLPHE.

Vostre Maistre.

GEORGETTE.

Alain?

A L A I N.

Quoy?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,

Ouvre viste.

A L A I N.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

A L A I N.

L'empesche, peur du chat, que mon Moineau ne
forte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ha.

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoy plûtost que moy? le plaisant stratagème!

GEORGETTE.

Oste-toy donc de là.

ALAIN.

Non, oste-toy, toy-mesme.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moy.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye icy l'ame bien patiente.

ALAIN.

Au moins c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre servante;

C'est moy.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te....

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peste.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdant-là.

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur....

166 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Que tous deux on se taife.
Songez à me répondre, & laissons la fadaïse.
Hé bien, Alain, comment se portet'on icy?

A L A I N.

Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por...
Dieu mercy.

Nous nous...

*Arnolphe oste par trois fois le chapeau
de dessus la teste d'Alain.*

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler devant moy, le chapeau sur la teste?

A L A I N.

Vous faites bien, j'ay tort.

ARNOLPHE à *Alain.*

Faites descendre Agnes.
à *Georgette.*

Lors que jem'en allay, fut-elle triste apres?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoy donc?...

GEORGETTE.

Ouy, je meure,
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, Asne, ou Mulet, qu'elle ne prist pour vous.



SCENE III.

AGNES , ALAIN , GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

LA besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnes, je suis de retour du voyage,
En estes-vous bien-aise ?

AGNES.

Ouy, Monsieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy de vous revoir, je suis bien aise aussi.
Vous vous estes toujours, comme on voit, bien
portée ?

AGNES.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez d'as peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNES.

Je me fais des Cornettes :

Vos Chemises de nuit, & vos Coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ha ! voila qui va bien ; allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point , je reviendray tantost,
Et je vous parleray d'affaires importantes.

Tous estans rentrez.

Heroïnes du temps, Mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Le défie à la fois tous vos Vers, vos Romans,
Vos Lettres, Billets doux, toute vostre Science,
De valoir cette honneste & pudique ignorance.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

CE n'est point par le bié qu'il faut estre ébloüy,
Et pourveu que l'honneur soit.... Que vois-je ?
Est-ce ? ... Ouy.

Je me trompe. Nenny. Si fait. Non, c'est luy-mesme.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOL

ARNOLPHE.

Ah! joye extrême?

Et depuis quand icy?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment...

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'estois à la campagne.

HORACE.

Ouy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O comme les enfans croissent en peu d'années!

J'admire de le voir au point où le voila,

Après que je l'ay veu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronté vostre Pere,

Mon bon & cher Amy, que j'estime & revere,

Que fait-il à present? est-il toujourns gaillard?

A tout ce qui le touche, il sçait que je prens part.

Nous ne nous sommes veus depuis quatre ans ensemble,

Ny, qui plus est, écrit, l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,

Et j'avois de sa part une Lettre pour vous;

Mais depuis par une autre il m'apprend sa venuë,

Et la raison encor ne m'en est pas connuë.

Sçavez-vous qui peut estre un de vos Citoyens,

Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,

170 L'ESCOLE DES FEMMES,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amerique?

ARNOLPHE.

Non : mais vous a-t'on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon Pere m'en parle, & qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'estre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vôt mettre,
Pour un fait important que ne dit point sa Lettre.

ARNOLPHE.

J'auray certainement grande joye à le voir,
Et pour le regaler je feray mon pouvoir.

Après avoir veu la Lettre.

Il faut, pour des Amis, des Lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles ;
Sans qu'il prist le soucy de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ay presentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foy, c'est m'obliger, que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir icy.

Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut....

ARNOLPHE.

Laissons ce stile.

Hé bien, comment encor trouvez-vous cette Ville?

HORACE.

Nombreuse en Citoyens, superbe en bastimens,
Et j'en croy merueilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise :
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptise,
Ils ont en ce Pays dequoy se contenter,
Car les Femmes y sont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune, & la blôde,
Et les Maris aussi les plus benins du monde :
C'est un plaisir de Prince, & des tours que je voy,
Ie me donne souvent la Comedie à moy.
Peut-estre en avez-vous desia feru quelqu'une :
Vous est-il point encor arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous, font plus que les écus,
Et vous estes de taille à faire des Cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la verité pure,
L'ay d'amour en ces lieux eu certaine avanture,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon, voicy de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera dequoy mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient se-

ARNOLPHE.

(cettes.

Oh.

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Vn secret éventé rompt nos prétentions.
Ie vous avouëray donc avec pleine franchise,
Qu'icy d'une Beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succes,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accez ;

H ij

172 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et sans trop me vanter, ne luy faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *riant.*

Et c'est ?

HORACE *luy montrant le logis d'Agnes.*

Vn jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis ;
Simple à la verité, par l'erreur sans seconde
D'un Homme qui la cache au commerce du monde ;
Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'affervir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Vn air tout engageant, je ne sçay quoy de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse deffendre.
Mais, peut-estre, il n'est pas que vous n'ayez bié veu
Ce jeune Astre d'amour de tant d'attraits pourveu :
C'est Agnes qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! je creve.

HORACE.

Pour l'Homme,

C'est, je croy, de la Zouffe, ou Source, qu'on le
nomme,

Je ne me suis pas fort arresté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensez, non,
Et l'on m'en a parlé comme d'un Ridicule.

Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fascheuse pilule.

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh ouy, je le connois.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Eh ...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? quoy ?

Eh ? c'est à dire ouy, Jaloux à faire rire ?
 Sot ? je voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire,
 Enfin l'aimable Agnes a sceu m'assujettir.
 C'est un joly bijou, pour ne vous point mentir,
 Et ce seroit peché, qu'une Beauté si rare
 Fust laissée au pouvoir de cét Homme bizarre.
 Pour moy, tous mes efforts, tous mes vœux les
 plus doux,
 Vont à m'en rendre maistre, en dépit du jaloux ?
 Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise,
 N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
 Vous scavez mieux que moy, quelques soient nos
 efforts,
 Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
 Et que ce doux métal qui frappe tant de testes,
 En amour, comme en guerre, avance les conquestes.
 Vous me semblez chagrin, seroit-ce qu'en effet
 Vous desapprouveriez le dessein que j'ay fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cét entretien vous lasse ;

Adieu, j'iray chez vous tantost vous rendre grace.

ARNOLPHE.

Ah ! faut-il...

HORACE *revenant.*

Derechef, veüillez estre discret,
 Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE.

Que je sens dans mon ame....

174 L'ÉCOLE DES FEMMES,
HORACE *revenant.*

Et sur tout à mon Pere,
Qui s'en feroit peut-estre un sujet de colere.
ARNOLPHE *croyant qu'il revient encore.*
Oh... Oh, que j'ay souffert durant cét entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle haste extrême,
Il m'est venu conter cette affaire à moy-mesme!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdy, montra-t'il jamais tant de fureur?
Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre,
Iusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâ hons à le rejoindre, il n'est pas loin, je pense,
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du mal-heur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.



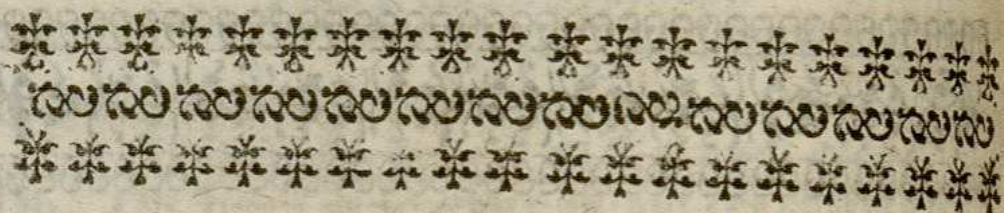


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

IL m'est, lors que j'y pense, avantageux sans
 doute,
 D'avoir perdu mes pas, & pû manquer sa route :
 Car enfin, de mon cœur le trouble imperieux,
 Neust pû se renfermer tout entier à ses yeux,
 Il eust fait éclater l'ennuy qui me devore,
 Et je ne voudrois pas qu'il sceût ce qu'il ignore.
 Mais je ne suis pas Homme à gober le morceau,
 Et laisser un champ libre aux vœux du Damoiseau ;
 L'en veux rompre le cours, & sans tarder, apprendre
 Jusqu'ou l'intelligence entr'eux a pû s'étendre :
 L'y prens, pour mon honneur, un notable interest ;
 Le la regarde en Femme, aux termes qu'elle en est.
 Elle n'a pû faillir, sans me couvrir de honte,
 Et tout ce qu'elle fait, enfin est sur mon compte.
 Eloignement fatal ! Voyage mal-heureux ! *Frapant*
à la porte.



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

A ALAIN.
Ah! Monsieur, cette fois....

ARNOLPHE.
Paix. Venez-ça tous deux:
Passez-là, passez-là. Venez-là, venez dis-je.

GEORGETTE.
Ah! vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.
C'est donc ainsi, qu'absent, vous m'avez obey,
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahy?

GEORGETTE.
Eh! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN *à part*.
Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE.
Ouf. Je ne puis parler tant je suis prévenu,
Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nu.
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
Qu'un Homme soit venu... Tu veux prédre la fuite?
Il faut que sur le champ... Si tu bouges.... Je veux
Que vo^r me disiez.. Euh? Ouy, je veux que tous deux

Quiconque remura, par la mort, je l'affomme.
Comme est-ce que chez moy s'est introduit cét
Homme ?

Eh ? parlez, dépêchez, vifte, promptement, tost,
Sans resver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah.

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

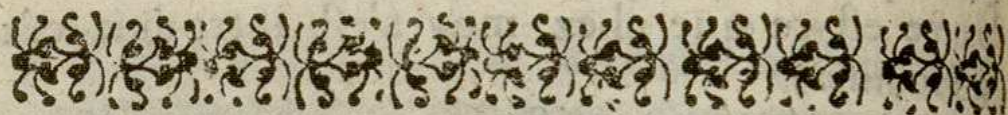
ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente, & que je me promeine.
Aurois-je deviné, quand je l'ay veu petit,
Qu'il croistroit pour cela ! Ciel ! que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à moderer nostre ressentiment ;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
Levez-vous, & rentrant, faites qu'Agnes descende.
Arrestez. Sa surprise en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moy-mesme je veux l'aller faire sortir.
Que l'on m'attende icy.





SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

M GEORGETTE.

On Dieu, qu'il est terrible!
 Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
 Et jamais je ne vis un plus hideux Chrestien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
 Il nous fait au logis garder nostre Maistresse?
 D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
 Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient, de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Ouy; mais pourquoy l'est-il? & pourquoy ce cour-

ALAIN.

(roux)

C'est que la jalousie. Entens-tu bien, Georgette,
 Est une chose... la... qui fait qu'on s'inquiète...
 Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
 Je m'en vais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage,
 Dis-moy, n'est-il pas vray, quād tu tiens ton potage,
 Que si quelque affamé venoit pour en manger,
 Tu serois en colere, & voudrois le charger ?

GEORGETTE.

Ouy, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme,
 La Femme est en effet le potage de l'Homme ;
 Et quand un Homme voit d'autres Hōmes par fois,
 Qui veulent dans sa soupe aller tréper leurs doigts,
 Il en montre aussi tost une colere extrême.

GEORGETTE.

Ouy: mais pourquoy chacū n'é fait-il pas de mesme,
 Et que nous en voyons qui paroissent joyeux,
 Lors que leurs Fēmes sont avec les beaux Mōsieurs ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié gouluë,
 Qui n'en veut que pour soy.

GEORGETTE.

Si je n'ay la berluë,
 Je le voy qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est luy.

GEORGETTE.

Voy comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennuy.





SCENE IV.

ARNOLPHE , AGNES , ALAIN ,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

VN certain Grec disoit à l'Empereur Auguste,
Comme une instruction utile, autant que juste,
Que lors qu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire nostre Alphabet.
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'onne doive faire.
I'ay suivy sa leçon sur le sujet d'Agnes,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprés.
Sous pretexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et luy sondant le cœur s'éclaircir doucement.
Venez, Agnes. Rentrez.





SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.
 LA promenade est belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNES.

Fort beau!

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNES.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage : mais quoy

Nous sommes tous mortels, & chacun est pour soy.

Lors que j'estois aux champs, n'a-t'il point fait de

AGNES.

[pluye?

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNES.

Jamais je nem'ennuye.

182 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-cy ?
A G N E S.

Six chemises, je pense, & six coiffes aussi.

ARNOLPHE *ayant un peu resué.*

Le monde, chere Agnes, est une estrange chose,
Voyez la médifance, & comme chacun cause.

Quelques voisins m'ont dit, qu'un jeune homme
inconnu,

Estoit en mon absence à la maison venu ;

Que vous aviez souffert sa veuë & ses harangues :

Mais je n'ay point pris foy sur ces meschantes
langues.

Et j'ay voulu gager que c'estoit faussement....

A G N E S.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy ! c'est la verité qu'un homme....

A G N E S.

Chose seure.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *à part.*

C'ert adveu qu'elle fait avec sincerité,

Me marque pour le moins son ingenuité.

Mais il me semble, Agnes, si ma memoire est bonne,

Que j'avois deffendu que vous vissiez personne.

A G N E S.

Ouy : mais quand jel'ay veu, vous ignoriez pour-
quoy,

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre : mais enfin, contez-moy cette Histoire.

A G N E S.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.

l'estois sur le Balcon à travailler au frais,
 Lors que je vis passer sous les arbres d'auprès
 Vn jeune homme bien fait, qui rencontrant m'aveuë,
 D'une humble reverence aussi tost me saluë:
 Moy, pour ne point manquer à la civilité,
 Le fis la reverence aussi de mon costé.

Soudain, il me refait une autre reverence:

Moy, j'en refais de mesme une autre en diligenc

Et luy d'une troisiéme aussi tost repartant,

D'une troisiéme aussi j'y repars à l'instant.

Il passe, vient, repasse, & toujourns de plus belle

Me fait à chaque fois reverence nouvelle:

Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,

Nouvelle reverence aussi je luy rendois.

Tant, que si sur ce point la nuit ne fut venuë,

Toujourns comme cela je me serois tenuë;

Ne voulant point ceder ny recevoir l'ennuy,

Qu'il me pust estimer moins civile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain estant sur nostre porte,

Vne vieille m'aborde en parlant de la sorte.

Mon enfant, le bon Dieu puisse-t'il vous benir,

Et dans tous vos attraits long-téps vous maintenir.

Il ne vous a pas faite une belle personne,

Afin de mal-user des choses qu'il vous donne;

Et vous devez sçavoir que vous avez blessé

Vn cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'huy forcé.

ARNOLPHE à part.

Ah! supost de Satan, execrable damnée.

AGNES.

Moy, j'ay bieslé quelqu'un? fis-je toute étonnée.

184 L'ESCOLE DES FEMMES,

Ouy, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
 Et c'est l'homme qu'hier vous vistes du Balcon.
 Helas ! qui pourroit, dis-je, en avoir esté cause ?
 Sur luy sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
 Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde ?
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde,
 Ouy, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas
 Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas :
 En un mot, il languit le pauvre miserable ;
 Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
 Que vostre cruauté luy refuse un secours,
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
 Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien
 grande.

Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?
 Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 Que le bien de vous voir & vous entretenir :
 Vos yeux peuvent eux seuls empescher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait estre la medecine.
 Helas ! volontiers, dis-je, & puis qu'il est ainsi,
 Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy.

ARNOLPHE à part.

Ah ! forcierre maudite, empoisonneuse d'ames,
 Puisse l'Enfer payer tes charitables trames.

A G N E S.

Voila comme il me vit & receut guerison.
 Vous-mesme, à vostre advis, n'ay-je pas eu raison ?
 Et pouvois-je, apres tout, avoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance ?
 Moy qui compâti tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas.*

Tout cela n'est party que d'une ame innocente:
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs,
 Exposée aux aguets des rusez seducteurs.
 Je crains que le pendart, dans ses vœux temeraires,
 Vn peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

A G N E S:

Qu'avez-vous; vous grôdez, ce me semble, un petit,
 Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ay dit.

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
 Et comme le jeune homme a passé ses visites.

A G N E S.

Helas! si vous sçaviez, comme il estoit ravy?
 Comme il perdit son mal, si tost que je le vy;
 Le present qu'il m'a fait d'une belle cassette,
 Et l'argent qu'en onteu nostre Alain & Georgette;
 Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous..

ARNOLPHE.

Ouy, mais que faisoit-il estant seul avec vous?

A G N E S.

Il juroit, qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
 Et me disoit des mots les plus gentils du monde;
 Des choses que jamais rien ne peut égaler;
 Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
 La douceur me chatoüille, & là dedans remuë
 Certain je ne sçay quoy, dont je suis toute émeuë.

ARNOLPHE *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
 Où l'examineur souffre seul tout le mal!

à Agnes.

Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses,
 Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

186 L'ESCOLE DES FEMMES,
A G N E S.

Oh tant, il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'estoit jamais las.

A R N O L P H E.

Nevous a-t'il point pris, Agnes, quelqu'autre chose.
La voyant interdite.

Ouf.

A G N E S.

Hé, il m'a...

A R N O L P H E.

Quoy ?

A G N E S.

Pris...

A R N O L P H E.

Euh ?

A G N E S.

Le..

A R N O L P H E.

Plaiſt-il ?

A G N E S.

Ie n'ose,

Et vous vous faſcherez peut-eſtre contre moy.

A R N O L P H E.

Non.

A G N E S.

Si fait.

A R N O L P H E.

Mon Dieu ! non.

A G N E S.

Iurez donc voſtre foy.

A R N O L P H E.

Ma foy, ſoit.

A G N E S.

Il m'a pris, vous ſerez en colere.

COMEDIE.
ARNOLPHE.

187

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non! Diantre, que de mystere!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNES.

Il ...

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné.

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vray, je n'ay pû m'en deffendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passé pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES.

Comment? Est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais pour guerir du mal qu'il dit qui le possede,
N'a-t'il point exigé de vous d'autre remede.

AGNES.

Non. Vous pouvez juger s'il en eust demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE.

Grace aux bôtez du Ciel, j'en suis quitte à bõ conte.

Si j'y retombe plus je veux bien qu'on m'affr^{ate}.

Chut. De vostre innocence, Agnes, c'est un effet;

Je ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.

Je sçay qu'en vous flattant le Galant ne desire

Que de vous abuser, & puis apres s'en rire.

188 L'ESCOLE DES FEMMES,
A G N E S.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.
ARNOLPHE.

Ah ! vous ne sçavez pas ce que c'est que la foy.
Mais enfin, apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les fornettes ;
Que se laisser par eux à force de langueur
Baïser ainsi les mains , & chatouïller le cœur,
Est un peché mortel des plus gros qu'il se fasse.

A G N E S.

Vn peché, dites-vous, & la raison de grace ?

ARNOLPHE.

La raison ? la raison, est l'arrest prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

A G N E S.

Courroucé. Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrouce ;

C'est une chose, hélas ! si plaisante & si douce.
J'admire quelle joye on gouste à tout cela,
Et je ne sçavois point encor ces choses là.

ARNOLPHE.

Ouy , c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,

Ces propos si gentils, & ces douces carresses ;
Mais il faut le gouster en toute honnesteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit osté.

A G N E S.

N'est-ce plus un peché lors que l'on se marie.

ARNOLPHE.

Non.

A G N E S.

Mariez-moy donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit icy.

AGNES.

Est-il possible ?

ARNOLPHE.

Ouy.

AGNES.

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE.

Ouy, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNES.

Vous nous voulez, nous deux? ..

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNES.

Que si cela se fait, je vous caresseray !

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part reciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point, pour moy, quand on se moc-
qu岸ez-vous tout de bon ? (que.

ARNOLPHE.

Ouy, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariez ?

ARNOLPHE.

Ouy.

AGNES.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dés ce soir.

AGNES *riant.*

Dés ce soir ?

190 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Dés ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES.

Ouy.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente, est ce que je desire.

AGNES.

Helas! que je vous ay grande obligation!
Et qu'avec luy j'auray de satisfaction.

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNES.

Avec.... là.

ARNOLPHE.

Là.... là n'est pas mon compte:

A choisir un mary, vous estes un peu prompte.
C'est un autre en un mot que je vous tiës tout prest,
Et quant au Monsieur, là. Je pretens, s'il vous plaist,
Deust le mettre au tombeau le mal dont il vous
berce,

Qu'avec luy desormais vous rompiez tout com-
merce;

Que venant au logis, pour vostre compliment
Vous luy fermiez au nez la porte honnestement,
Et luy jettant, s'il heurte, un grez par la fenestre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroistre.
M'entendez-vous, Agnes? Moy, caché dás un coin,
De vostre procedé je seray le témoin.

AGNES.

Las! il est si bien fait; c'est...

ARNOLPHE.

Ah! que de langage.

AGNES.

Je n'auray pas le cœur....

COMEDIE.

191

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage,

Montez là-haut.

A G N E S.

Mais quoy, voulez-vous....

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis Maistre, je parle, allez, obeïſſez.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE , AGNES , ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

OVy , tout a bien esté , ma joye est sans
pareille,
Vous avez là suivy mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin seducteur ;
Et voila dequoy sert un sage directeur.
Vostre innocence, Agnes , avoit esté surprise,
Voyez, sans y penser où vous vous estiez mise.
Vous enfiliez tout droit , sans mon instruction,
Le grand chemin d'Enfer & de perdition.
De tous ses Damoiseaux on sçait trop les coütumes,
Ils ont de beaux canons , force rubans , & plumes,
Grands cheveux , belles dents , & des propos fort
doux :
Mais comme je vous dis la griffe est là dessous.

Et

Et ce sont vrais Satans , dont la gueule alterée
De l'honneur féminin cherche à faire curée :
Mais encore une fois , grace au soin apporté
Vous en estes sortie avec honnesteté.

L'air dont je vous ay veu luy jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point differer
Les Nopces , où je dis qu'il vous faut preparer.
Mais avant toute chose il est bon de vous faire
Quelque petit discours, qui vous soit salutaire.
Un siege au frais icy. Vous, si jamais en rien....

GÉORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien,
C'est autre Monsieur là nous en faisoit accroire :
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot , il nous a l'autre fois
Donné deux escus d'or qui n'estoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire,
Et pour nostre contract, comme je viens de dire,
Faites venir icy l'un ou l'autre au retour,
Le Notaire qui loge au coin de ce carfour.





SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *assis.*

A Gnes, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage
 Levez un peu la teste, & tournez le visage :
 Là, regardez-moy là, durant cét entretien ;
 Et jusqu'au moindre mot imprimez-le vous bien.
 Je vous épouse, Agnes, & cent fois la journée
 Vous devez benir l'heur de vostre destinée,
 Contempler la bassesse où vous avez esté,
 Et dans le mesme temps admirer ma bonté,
 Qui de ce vil estat de pauvre Villageoise,
 Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise,
 Et jouïr de la couche & des embrassemens,
 D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
 Et dont à vingt partis fort capable de plaire,
 Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
 Vous devez touïjours, dis-je, avoir devant les yeux
 Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux,
 Afin que cét objet d'autant mieux vous instruisse,
 A meriter l'estat où je vous auray mise ;
 A touïjours vous connoïstre, & faire qu'à jamais
 Je puisse me louer de l'acte que je fais.
 Le mariage, Agnes, n'est pas un badinage.
 A d'austeres devoirs le rang de femme engage ;

Et vous n'y montez pas, à ce que je pretens,
 Pour estre libertine & prendre du bon temps.
 Vostre sexen n'est là que pour la dépendance;
 Du costé de la barbe est la toute-puissance:
 Bien qu'on soit deux moitez de la société,
 Ces deux moitez pourtant n'ont point d'égalité;
 L'un est moitié suprême, & l'autre subalterne,
 L'une en tout est soûmise à l'autre qui gouverne:
 Et ce que le soldat dans son devoir instruit,
 Monstre d'obeissance au Chef qui le conduit,
 Le Valet à son Maistre, un Enfant à son Pere,
 A son Superieur le moindre petit Frere,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obeissance, & de l'humilité;
 Et du profond respect, où la femme doit estre
 Pour son Mary, son Chef, son Seigneur, & son
 Maistre.

Lors qu'il jette sur elle un regard serieux,
 Son devoir aussi tost est de baisser les yeux;
 Et de n'oser jamais le regarder en face,
 Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace.
 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'uy,

Mais ne vous gastez pas sur l'exemple d'autruy.
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
 Dont par toute la Ville on chante les fredaines:
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
 C'est à dire, d'oüir aucun jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne:
 C'est mon honneur, Agnes, que je vous abandonne,
 Que cét honneur est tendre, & se blesse de peu;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
 Et qu'il est aux Enfers des chaudieres bouillantes,
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.

196 L'ESCOLE DES FEMMES,

Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur devorer ces leçons.
Si vostre ame les suit & fuit d'estre coquette,
Elle sera toujours comme un lis blanche & nette:
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux-böd,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroistrez à tous un object effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Boüillir dans les Enfers à toute éternité,
Dont vous veüille garder la Celeste bonté.
Faites la reverence. Ainsi qu'une Novice
Par cœur dans le Convent doit sçavoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voicy dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
I'en ignore l'Autheur: mais c'est quelque bonne
ame;

Et je veux que ce soit vostre unique entretien.

Il se leve.

Tenez: voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNES *lit.*



LES MAXIMES
 DV MARIAGE,
 O V
 LES DEVOIRS
 DE LA FEMME MARIE'E.

Avec son Exercice journalier.

I. MAXIME.

CElte qu'un lien honneste,
 Fait entrer au liét d'autruy,
 Doit se mettre dans la teste,
 Malgré le train d'aujourd'huy,
 Que l'homme qui la prend, ne la prend que
 pour luy.

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire:
 Mais pour l'heure presente il ne faut rien que lire.

AGNES *poursuit.*

I iij.

II. MAXIME.

Elle ne se doit parer,
 Qu' autant que peut desirer
 Le mary qui la possede.
 C'est luy que touche seul le soin de sa beauté;
 Et pour rien doit estre conté,
 Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin, ces estudes d'œillades,
 Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
 Et mille ingrediens qui font des teints fleuris.
 A l'honneur tous les jours ce sont drogues
 mortelles,
 Et les soins de paroistre belles
 Se prennent peu pour les maris,

IV. MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur
 l'ordonne,
 Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
 Car pour bien plaire à son Espoux,
 Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

*Hors ceux dont au mary la visite se rend,
La bonne regle deffend
De recevoir aucune ame.
Ceux qui de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monsieur.*

VI. MAXIME.

*Il faut des presens des hommes
Qu'elle se deffende bien;
Car dans le siecle où nous sommes
On ne donne rien pour rien.*

VII. MAXIME.

*Dans ses meubles, deût-elle en avoir de l'ëny.
Il ne faut escritoire, ancre, papier, ny plumes.
Le mary doit, dans les bonnes coûtumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez luy.*

VIII. MAXIME.

*Ces societez déreglées.
Qu'on nomme belles assemblées,
Des fëmes, tous les jours corrompent les esprits.
En bonne Politique on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.*

IX. MAXIME.

*Toute femme qui veut à l'honneur se voir,
Doit se deffendre de joüer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu fort decevant
Pousse une femme souvent
A joüer de son reste.*

X. MAXIME.

*Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye,
Selon les prudens cerveaux,
Le mary dans ces cadeaux
Est toujours celuy qui paye.*

XI. MAXIME,

ARNOLPHE.

*Vous acheverez seule, & pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Ien'ay qu'un mot à dire, & ne tarderay gueres
Rentrez, & conservez ce Livre cherement,
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.*



SCENE III.

ARNOLPHE.

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme,
 Ainsi que je voudray, je tourneray cette ame :
 Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
 Et je luy puis donner la forme qui me plaist.
 Et s'en est peu fallu, que durant mon absence,
 On ne m'ait attrappé par son trop d'innocence :
 Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
 Que la femme qu'on a peche de ce costé.
 De ces sortes d'erreurs le remede est facile,
 Toute personne simple aux leçons est docile ;
 Et si du bon chemin on l'a fait écarter,
 Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
 Mais une femme habile est bien une autre beste,
 Nostre sort ne dépend que de sa seule teste :
 De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
 Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
 Son bel esprit luy sert à railler nos maximes,
 A se faire souvent des vertus de ces crimes ;
 Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
 Des détours à duper l'adresse des plus fins.
 Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
 Vne femme d'esprit est un diable en intrigue ;
 Et dès que son caprice a prononcé tout bas
 L'arrest de nostre honneur, il faut passer le pas.

I v.

202 L'ESCOLE DES FEMMES,

Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que
Enfin mon étourdy n'aura pas lieu d'en rire. [dire.
Par son trop de caquet il a ce qu'il luy faut,
Voila de nos François l'ordinaire defaut.
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujourns ce qui les importune ;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutost que de ne causer pas.
O que les femmes sont du Diable bien tentées,
Lors qu'elles vont choisir ces testes éventées ;
Et que... Mais le voicy : cachõs-nous toujourns bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

IE reviens de chez vous, & le destin me montre
Qu'il n'a pas resolu que je vous y rencontre.
Mais j'iray tant de fois, qu'enfin quelque momét....

ARNOLPHE.

Hé mon Dieu, n'entrons point dans ce vain com-
pliment.

Rien ne me fasche tant que ces ceremonies,
Et si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, & la pluspart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

Mettõs donc, sans façons. Hé bien, vos amourettes?
 Puis-je, Seigneur Horace, apprêdre où vous en estes?
 l'estois tantost distrait par quelque vision;
 Mais depuis là-dessus j'ay fait réflexion:
 De vos premiers progresz j'admire la vitesse,
 Et dans l'évenement mon ame s'interesse.

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découvert mô cœur,
 Il est à mon amour arrivé du mal-heur.

ARNOLPHE.

Oh, oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle,
 A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel mal-heur!

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret,
 Il a sceu de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t'il si tost appris cette aventure?

HORACE.

Je ne scay: mais enfin c'est une chose seure.
 Je pensois aller rendre, à mon heure, à peu près,
 Ma petite visite à ses jeunes attraits,
 Lors que changeant pour moy de ton & de visage,
 Et Servante & Valet m'ont bouché le passage.
 Et d'un; *retirez-vous, vous nous importunez,*
 M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez?

HORACE.

Au nez.

204 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au travers de la porte :
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *vous n'entrerez point, Monsieur l'a deffendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non ? Et de la fenestre,

Agnes m'a confirmé le retour de ce Maistre,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grez que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grez ?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,
Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela ;
Et je trouve fascheux l'estat où vous voila.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes j'en suis fasché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cét homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Ouy, mais cela n'est rien,

Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, apres tout,
Vous aime.

HORACE.

Affeurement.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grez vous a mis en déroute,

Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute,

Et j'ay compris d'abord que mon homme estoit là,

Qui sans se faire voir conduisoit tout cela.

Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,

C'est un autre incident que vous allez entendre,

Un trait hardy qu'a fait cette jeune beauté,

Et qu'on n'attendoit point de sa simplicité.

Il le faut avouer, l'Amour est un grand maistre;

Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'estre;

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement,

Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.

De la nature en nous il force les obstacles,

Et ses effets soudains ont del'air des miracles,

D'un avare à l'instant il fait un liberal;

Un Vaillant d'un Poltron; un Civil d'un Brutal;

Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,

Et donne del'esprit à la plus innocente.

Ouy, ce dernier miracle éclatte dans Agnes,

Car tranchant avec moy par ces termes expres;

*Retirez-vous, mon ame aux visites renonce;**Je scay tous vos discours, & voila ma responce.*

206 L'ESCOLE DES FEMMES,

Cette pierre ou ce grez dont vous vous étonniez,
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée,
 Avec le sens des mots , & la pierre jettée,
 D'une telle action, n'estes-vous pas surpris ?
 L'Amour sçait-il pas l'art d'aiguïser les esprits ?
 Et peut-on me nier que ses flames puissantes,
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
 Que dites-vous du tour, & de ce mot d'escrit ?
 Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel person-
 nage,
 A joié mon jaloux dans tout ce badinage.
 Dites,

ARNOLPHE.

Ouy fort plaisant.

HORACE.

Arnolphe rit d'un ris forcé.

Riez-en donc un peu.

Cét homme gendarmé d'abord contre mon feu.
 Qui chez luy se retranche, & de grez fait parade,
 Comme si j'y voulois entrer par escalade,
 Qui pour me repousser dans un bizarre effroy,
 Anime du dedans tous ses gens contre moy,
 Et qu'abuse à ses yeux par sa machine mesme,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême ;
 Pour moy je vous l'avouë, encor que son retour
 En un grand embarras jette icy mon amour ;
 Je tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire,
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
 Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en amy je vous montre la lettre.
 Tout ce que son cœur sent, sa main a sçeu l'y
 mettre :

Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,
 De tendresse innocente, & d'ingenuité.
 De la maniere enfin que la pure nature
 Exprime de l'Amour la premiere blessure.

ARNOLPHE *bas.*

Voilà, friponne, à quoy l'écriture te sert,
 Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

JE veux vous escrire, & je suis bien en peine
 par où je m'y prendray. J'ay des pensées
 que je desirerois que vous sçeuissiez : mais je
 ne sçay comment faire pour vous les dire, &
 je me desfie de mes paroles. Comme je commen-
 ce à connoistre qu'on m'a toujours tenuë dans
 l'ignorance, j'ay peur de mettre quelque cho-
 se qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que
 je ne devois. En verité je ne sçay ce que
 vous m'avez fait ; mais je sens que je suis
 faschée à mourir de ce qu'on me fait faire
 contre vous, que j'auray toutes les peines du
 monde à me passer de vous, & que je serois
 bien aise d'estre à vous. Peut-estre qu'il y a
 du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis
 m'empescher de le dire, & je voudrois que

cela se püst faire , sans qu'il y en eust. On me dit fort , que tous les jeunes hommes sont des trompeurs , qu'il ne les faut point écouter ; & que tout ce que vous me dites , n'est que pour m'abuser : mais je vous assure , que je n'ay pü encore me figurer cela de vous ; & je suis si touchée de vos paroles , que je ne scaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moy franchement ce qui en est : car enfin , comme je suis sans malice , vous auriez le plus grand tort du monde , si vous me trompiez ; & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE.

Hom chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moy ? rien ; c'est que je touffe,

HORACE.

*Avez-vous jamais veu, d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gaster meschamment ce fonds d'ame admirable ;
D'avoir dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cét esprit étouffer la clarté ?
L'Amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si par la faveur de quelque bonne estoile,
Je puis, comme j'espere, à ce franc animal,
Ce traistre, ce boureau, ce faquin, ce brutal....*

COMEDIE.
ARNOLPHE.

209

Adieu.

HORACE.

Comment si viste ?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez-vous point, comme on la tient de
prés,

Qui dans cette maison pourroit avoir accès ?

l'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille,

Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.

Ien'ay plus là dedans que gens pour m'observer;

Et servante & valet que je viens de trouver,

N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu
prendre,

Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre.

l'avois pour de tels coups certaine vieille en main,

D'un genie à vray dire au dessus de l'humain.

Elle m'a dans l'abord servy de bonne sorte :

Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.

Neme pourriez-vous point ouvrir quelque moyē ?

ARNOLPHE.

Non vrayment, & sans moy vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.





SCENE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant luy que je me mortifie,
 Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
 Quoy pour une innocente, un esprit si present ?
 Elle a feint d'estre telle à mes yeux, la traistresse ;
 Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
 Enfin me voilà mort par ce funeste écrit,
 Je voy qu'il a, le traistre, empaumé son esprit,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;
 Et c'est mon desespoir, & ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 L'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sçay que pour punir son amour libertin,
 Je n'ay qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que je seray vangé d'elle par elle-mesme :
 Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour un choix j'ay tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé ?
 Elle n'a ny parens, ny support, ny richesse,
 Elle trahit mes soins, mes bontez, ma tendresse,
 Et cependant je l'aime, apres ce lasche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cét amour.

Sot, n'as-tu point de honte? Ah je creve, j'enrage,
Et je soufflerois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu : mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance apres un trait si noir.
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrâce;
Ou bien s'il est écrit, qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moy, tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

I'Ay peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & de-
hors,

Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traistresse a soustenu ma veuë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë,
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyois tranquile,
Plus je sentoïis en moy s'échauffer une bile;
Et ces bouïllans transports dont s'enflammoit mon
cœur,

Y sembloïent redoubler mon amoureuse ardeur.
I'estois aigry, fasché, desesperé contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans,

Et je sens là dedans qu'il faudra que je creve,
 Si de mon triste sort la disgrâce s'acheve.
 Quoy ! j'auray dirigé son éducation,
 Avec tant de tendresse & de précaution ?
 Je l'auray fait passer chez moy dès son enfance ?
 Et j'en auray chery la plus tendre esperance ?
 Mon cœur aura basti sur ses attraits naissans ?
 Et crû la mitonner pour moy durant treize ans ?
 Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
 Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
 Lors qu'elle est avec moy mariée à demy.
 Non parbleu, non parbleu, petit sot mon amy ?
 Vo' aurez beau tourner, ou j'y perdray mes peines,
 Ou je rendray ma foy, vos esperances vaines,
 Et de moy tout à fait vous ne vous rirez point.



SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH le voilà ! Bon jour : me voicy tout à point
 Pour dresser le contract que vous souhaitez
 faire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passeray rien contre vos interests.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

El ne vous faudra point de peur d'estre deceu,

Quittancer le contract que vous n'avez receu.

ARNOLPHE *sans le voir.*

J'ay peur, si je vais faire éclater quelque chose,

Que de cét incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Et bien il est aisé d'empescher cét éclat,

Et l'on peut en secret faire vostre Contract.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Mais comment faudra-t'il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le doüaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Je l'aime; & cét amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Quel traitement luy faire en pareille avanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit doüer la future

Du tiers du dot qu'elle a : mais cét ordre n'est rien,

Et l'on va plus avant lors que l'on le veut bien.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Si...

LE NOTAIRE. *Arnolphe l'appercevant.*

Pour le préciput il les regarde ensemble.
 Je dis que le futur peut comme bon luy semble
 Doüer la future.

ARNOLPHE *l'ayant apperceu.*

Euh!

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
 Lors qu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
 Et cela par doüaire, ou préfix qu'on appelle,
 Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
 Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
 Ou coustumier, selon les differens vuloirs,
 Ou par donation dans le contract formelle,
 Qu'on fait, ou pur & simple, ou qu'on fait mu-
 tuelle,

Pourquoy hauffer le dos? est-ce qu'on parle en fat,
 Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contract?
 Qui me les apprendra? personne, je présume.
 Sçay-je pas qu'estant joints, on est par la Coustume,
 Communs en meubles, biens, immeubles, & con-
 quests,

A moins que par un Acte on y renonce exprés?
 Sçay-je pas que le tiers du bien de la future
 Entre en communauté, pour....

ARNOLPHE.

Ouy, c'est chose seure,
 Vous sçavez tout cela: mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous qui me pretendez faire passer pour sot,
 En me hauffant l'épaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, & sa chienne de face.
 Adieu: C'est le moyen de vous faire finir.

216 L'ESCOLE DES FEMMES,
LE NOTAIRE.

Pour dresser un Contract m'a-t'on pas fait venir ?
ARNOLPHE.

Ouy, je vous ay mandé : mais la chose est remise
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel Diable d'homme avec son entretien ?
LE NOTAIRE.

Le pense qu'il entient, & je croy penser bien.



SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN,
GEORGETTE.

LE NOTAIRE.

M'Estes-vous pas venu querir pour vostre
Maistre ?

ALAIN.

Ouy.

LE NOTAIRE.

I'ignore pour qui vous le pouvez connoistre :
Mais allez dema part luy dire de ce pas,
Que s'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.



SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

Monsieur...
ALAIN.

ARNOLPHE.

Approchez-vous vous estes mes fidelles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en sçay des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire.

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour,
On veut à mon honneur joüer d'un mauvais tour:
Et quel affront pour vous mes enfans pourroit-
c'estre,

S'il on avoit osté l'honneur à vostre Maistre?
Vous n'oseriez apres paroistre en nul endroit,
Et chacun vous voyant vous montreroit au doigt.
Donc puis qu'autât que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de vostre part faire une telle garde,
Que ce Galant ne puisse en aucune façon....

GEORGETTE.

Vous nous avez tantost montré nostre leçon.

ARNOLPHE. (rendre.

Mais à ses beaux discours, gardez-bien de vous
ALAIN.

Oh! vrayment....

GEORGETTE.

Nous sçavons comme il faut s'en deffendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous estes un sot.

ARNOLPHE à *Georgette*.

Bon. Georgette ma mignonne,

Tu me paroïs si douce, & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous estes un nigaut.

ARNOLPHE à *Alain*.

Bon. Quel mal trouves-tu

Dans un dessein honneste, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous estes un fripon.

ARNOLPHE à *Georgette*.

Fort bien. Ma mort est seure,

Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous estes un benest, un impudent.

ARNOLPHE,

Fort bien.

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien,

Je sçay quand on me sert en garder la memoire :

Cependant par avance, Alain voilà pour boire,

Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.
Ce n'est de mes bien-faits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie, enfin, dont je vous presse,
C'est que je puisse voir vostre belle Maistresse.

GEORGETTE *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le poussant.*

Hors d'icy.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le poussant.*

Mais tost.

ARNOLPHE.

Bon. Hola, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Ouy, fort bien ; hors l'argent qu'il ne falloit pas
prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommençons ?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puis que je le desire.

Je vous laisse l'argent ; allez, je vous rejoins,

Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.

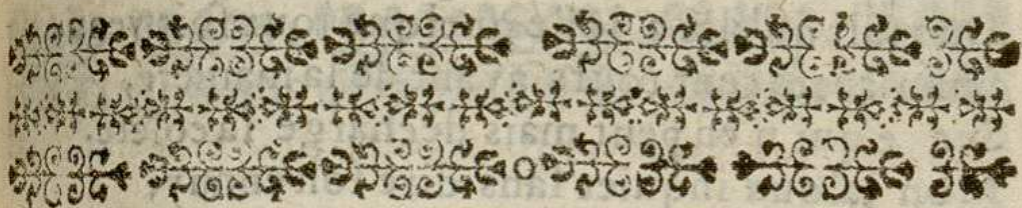


SCENE V.

ARNOLPHE.

IE veux pour espion qui soit d'exacte veüe,
 Prendre le Savetier du coin de nostre ruë.
 Dans la maison touÿjours je pretends la tenir,
 Y faire bonne garde, & sur tout en bannir
 Vendeuses de Ruban, Perruquieres, Coiffeuses,
 Faiseuses de Mouchoirs, Gantieres, Revendeuses,
 Tous ces gés qui sous main travaillent chaque jour
 A faire reüssir les mysteres d'amour.
 Enfin j'ay veu le monde, & j'en sçay les fineses,
 Il faudra que mon homme ait de grandes addresses,
 Si Message ou Poulet de sa part peut entrer.





SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
 Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
 Au sortir d'avec vous sans prévoir l'aventure,
 Seule dans son balcon j'ay veu paroistre Agnes,
 Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
 Apres m'avoir fait signe, elle a sceu faire en sorte,
 Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
 Mais à peine tous deux dans sa chambre estions-
 nous,
 Qu'elle a sur les degrez entendu son jaloux;
 Et tout ce qu'elle a pû, dans un tel accessoire,
 C'est de me renfermer dans une grande armoire.
 Il est entré d'abord, je ne le voyois pas,
 Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grâds pas;
 Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
 Et donnant quelquesfois de grands coups sur les
 tables,
 Frapant un petit chien qui pour luy s'émuvoit,
 Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit,
 Il a mesme cassé, d'une main mutinée,
 Des vases dont la belle ornoit sa cheminée.

222 L'ESCOLE DES FEMMES,

Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
 Du trait qu'elle a joié quelque jour soit venu.
 Enfin apres cent tours ayant de la maniere,
 Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere.
 Mon jaloux inquiet sans dire son ennuy,
 Est fortly de la chambre, & moy de mon étuy ;
 Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage,
 C'estoit trop hazarder : mais je dois cette nuit,
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans
 bruit :

En toussant par trois fois je me feray connoistre,
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenestre,
 Dont avec une échelle, & secondé d'Agnes,
 Mon amour taschera de me gagner l'accez.
 Comme à mon seul amy je veux bien vous l'ap-
 prendre,
 L'allegresse du cœur s'augmente à la répandre,
 Et goûtast-on cent fois un bon-heur tout parfait,
 On n'en est pas content si quelqu'un ne le sçait.
 Vous prédrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
 Adieu, je vais songer aux choses necessaires.





SCENE VII.

ARNOLPHE.

Q Voy, l'Astre qui s'obstine à me desesperer,
 Ne me donnera pas le temps de respirer ?
 Coup sur coup je verray par leur intelligence,
 De mes soins vigilans confondre la prudence ?
 Et je seray la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé ?
 En sage Philosophe on m'a veu vingt années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidens,
 Qui font dans le mal-heur tomber les plus prudés :
 Des disgraces d'autruy profitant dans mon ame,
 L'ay cherché les moyens voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
 Pour ce noble dessein j'ay crû mettre en pratique,
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
 Et comme si du sort il estoit arresté,
 Que nul homme icy bas n'en seroit exempté,
 Apres l'experience, & toutes les lumieres,
 Que j'ay pû m'acquérir sur de telles matieres,
 Apres vingt ans & plus, de meditation,
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
 Pour me trouver apres dans la même disgrace !

214 L'ESCOLE DES FEMMES,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver apres dans la mesme disgrace!
Ah ! bourreau de destin , vous en aurez menty !
De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanty.
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
L'empescheray du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmy tant de tristesse,
Quel'on me donne advis du piege qu'on me dresse,
Et que cet étourdy qui veut m'estre fatal,
Fasse son confident de son propre Rival.



SCENE VIII.

CHRISALDE , ARNOLPHE.

CHRISALDE.

ET bien souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non , je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace excusez-moy, j'ay quelque autre embarras.

CHRISALDE.

Vostre hymen resolu ne se fera t'il pas ?

ARNOLPHE.

S'est trop s'inquieter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, si brusquement ? quels chagrins sont les vostres ?

Seroit-il point, compere, à vostre passion,

Arrivé quelque peu de tribulation ?

Je le jurerois presque à voir vostre visage.

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arrive, au moins, auray-je l'avantage,

De ne pas ressembler à de certaines gens,

Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumieres,

Vous vous effarouchiez toujors sur ces matieres;

Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,

Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.

Estre avare, brutal, fourbe, méchant, & lasche,

N'est rien à vostre advis aupres de cette tache;

Et de quelque façon qu'on puisse avoir vesçu,

On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.

Ale bien prendre, au fond, pourquoy voulez-vous croire,

Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire ?

Et qu'une ame bien née ait à se reprocher,

L'injustice d'un mal qu'on ne peut empescher.

Pourquoy voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,

Qu'õ soit digne à son choix de loüage ou de blâme,

Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroy,

Del'affront que nous fait son manquement de foy ?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage,

Se faire en galand homme une plus douce image,

Qui des coups du hazard aucun n'estant garant,
 Cét accident de loy doit estre indifferend,
 Et qu'enfin tout le mal, quoy que le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose.
 Et pour se bien conduire en ses difficultez,
 Il y faut comme en tout fuir les extremitez ;
 N'imiter pas ces gens un peu trop debonnairez,
 Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires ;
 De leurs femmes toujourns vont citant les galans,
 Et font par tout l'éloge, & profnent leurs talens ;
 Témoignent avec eux d'étroites sympathies ;
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
 Et font qu'avec raison les gens sont étonnez,
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez ;
 Ce procedé, sans doute, est tout à fait blâmable :
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condânable.
 Si je n'approuve pas ces amis de galans,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
 Dont l'imprudent chagrin qui tempeste & qui
 gronde,

Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
 Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis, il en est un honneste,
 Où dans l'occasion l'homme prudent s'arreste,
 Et quand on le sçait prendre on n'a point à rougir,
 Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoy qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
 Et, comme je vous dis, toute l'habilité,
 Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon costé.

ARNOLPHE.

Apres ce beau discours, toute la confrairie
 Doit un remerciement à vostre Seigneurie :

Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enroller.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je b'afme :
Mais comme c'est le sort qui nous donne une fem-
me,

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il vous faut jolier d'adresse, & d'une ame reduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est à dire dormir, & manger toujourns bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous mocquer : mais à ne vous rien
feindre,

Dans le monde je voy cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand mal-heur,
Que de cét accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Le n'aimasse pas mieux estre ce que vous dites,
Que de me voir mary de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procez sur rien :
Ces dragons de vertu, ces honnestes Diablesses,
Se retranchant toujourns sur leurs sages proüesses,
Qui pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous estre fidelles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles.
Encor un coup compere, apprenez qu'en effet,
Le Cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaitter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

228. L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Si vous estes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moy ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plutoft que subir une telle avanture...

CHRISALDE.

Mon Dieu ne jurez point de peur d'estre parjure.
Si le fort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas vostre advis là dessus.

ARNOLPHE.

Moy ! je ferois cocu ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le font bien sans vous faire bravade ;
Qui de mine, de cœur, de biens, & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moy je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie en un mot m'importune :
Brifons-là, s'il vous plaist.

CHRISALDE.

Vous estes en courroux.
Nous en sçaurons la cause : Adieu souvenez-vous,
Quoy que sur ce sujet vostre honneur vous inspire,
Que c'est estre à demy ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas.

ARNOLPHE.

Moy, je le jure encore, & je vais de ce pas,
Contre cét accident trouver un bon remede.





SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MES amis, c'est ainsi que j'implore vostre aide;
 Me suis édifié de vostre affection;
 Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
 Et si vous m'y servez selon ma confiance,
 Vous estes assurez de vostre recompense.
 L'homme que vous sçavez, n'en faites point de
 bruit,

Veut, comme je l'ay sceu, m'attraper cette nuit;
 Dans la chambre d'Agnes entrer par escalade:
 Mais il luy faut nous trois dresser une embuscade.
 Je veux que vous preniez chacun un bon baston,
 Et quand il sera près du dernier eschelon:
 (Car dans le temps qu'il faut j'ouvriray la fenestre)
 Que tous deux à l'envy vous me chargiez ce traître:
 Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
 Et qui luy puisse apprendre à n'y plus revenir;
 Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
 Ny faire aucun semblant que je seray derriere.
 Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

230 L'ESCOLE DES FEMMES,
A L A I N.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous,
Vous verrez, quand je bas, si j'y vais de main morte.
G E O R G E T T E.

La mienne, quoy qu'aux yeux, elle semble moins
forte,
N'en quitte pas sa part à le bien estriller.

A R N O L P H E.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.
Voilà pour le prochain une leçon utile,
Et si tous les Maris qui sont en cette Ville,
De leurs femmes ainsi recevoient le Galant,
Le nombre des Cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE , ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRaistres, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obeissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre estoit de le battre, & non de l'assommer;
Et c'estoit sur le dos, & non pas sur la teste,
Que j'avois commandé qu'on fist choir la tem-
peste.

Ciel? dans quel accident me jette icy le sort?
Et que puis-je résoudre à voir cét homme mort:
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cét ordre innocent que j'ay pû vous prescrire.

232 L'ESCOLE DES FEMMES,
Le jour s'en va paroistre, & je vais consulter
Comment dans ce mal-heur je me dois comporter.
Helas! que deviendray-je? & que dira le pere,
Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire?



SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.
IL faut que j'aie un peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE.

Eust-on jamais préveu. . Qui va là? s'il vous plaist.

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ouy: mais vous....

HORACE.

C'est Horace.

Ie m'en allois chez-vous, vous prier d'une grace:
Vous sortez bien matin.

ARNOLPHE *bas*.

Quelle confusion!

Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE.

I'estois, à dire vray, dans une grande peine;
Et je benis du Ciel la bonté souveraine,

Qui fait qu'à poinct nommé je vous rencõtre ainfi.
Le viens vous advertir que tout a reüffi,
Et mesme beaucoup plus que je n'eusse osé dire;
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne scay point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sceu donner:
Mais estant sur le poinct d'atteindre à la fenestre,
J'ay, cõtre mon espoir, veu quelques gens paroistre.
Qui sur moy brusquement levant chacun le bras
M'ont fait manquer le pied & tõber jusqu'en bas;
Et ma cheute aux despens de quelque meurtrisseure,
De vingt coups de baston m'a sauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont estoit je pense mon jaloux,
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups;
Et comme la douleur un assez long espace
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi tost allarmé.
L'entendois tout leur bruit dans le profõd silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si j'estois mort.
Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
J'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy;
Et comme je songeois à me retirer, moy,
De cette feinte mort la jeune Agnes émeuë,
Avec empressement est devers moy venuë:
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble estant moins observée,
Du logis aisément elle s'estoit sauvée.
Mais me trouvant sans mal elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.

234 L'ESCOLE DES FEMMES,

Que vous diray-je ? enfin cette aimable personne
 A suivy les conseils que son amour luy donne ;
 N'a plus voulu songer à retourner chez soy,
 Et de tout son destin s'est commise à ma foy.
 Considerez un peu par ce trait d'innocence
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence ;
 Et quels fascheux perils elle pourroit courir,
 Si j'estois maintenant homme à la moins cherir.
 Mais d'un trop pur amour mon ame est embrazée,
 L'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée ;
 Le luy vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en sçauroit separer que la mort.
 Je prévoiy là dessus l'emportement d'un pere :
 Mais nous prendrons le temps d'appaiser sa colere.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous, sous un secret fidelle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette Belle ;
 Que dans vostre maison, en faveur de mes feux,
 Vous luy donniez retraite au moins un jour ou
 deux ;

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
 Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
 Vous sçavez qu'une fille, aussi, de la façon
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
 Et comme c'est à vous, seur de vostre prudence,
 Que j'ay fait de mes feux entiere confidence,
 C'est à vous seul aussi, comme amy genereux,
 Que je puis confier ce dépost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à vostre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE.

Tres-volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ay de vous servir ;
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ay jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontez !
L'avois de vostre part craint des difficultez :
Mais vous estes du monde, & dans vostre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Vn de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.
Si je la prends icy, l'on me verra, peut-estre,
Et s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour jouïer au plus seur,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur :
Mon allée est commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy je ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah fortune ! ce trait d'avanture propice,
Repare tous les maux que m'a faits ton caprice.





S C E N E III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE à Agnes.

NE foyez point en peine, où je vais vous mener,
 C'est un logement. seur que je vous fais donner.
 Vous loger avec moy ce seroit tout détruire,
 Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.
Arnolphe luy prend la main sans qu'elle le connoisse.

A G N E S.

Pourquoy me quittez-vous ?

H O R A C E.

Chere Agnes, il le faut.

A G N E S.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien tost.

H O R A C E.

I'en suis assez pressé par ma flame amoureuse.

A G N E S.

Quãd je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

H O R A C E.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

A G N E S.

Helas ! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

H O R A C E.

Quoy ! vous pourriez douter de mon amour ex-
 trême ?

A G N E S.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

Arnolphe la tire.

Ah! l'on me tire trop!

H O R A C E.

C'est qu'il est dangereux,

Chere Agnes, qu'en ce lieu nous soyons veus tous
deux.

Et le parfait amy de qui la main vous presse,
Suit le zele prudent qui pour nous l'interesse.

A G N E S.

Mais suivre un inconnu que....

H O R A C E.

N'apprehendez rien,

Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

A G N E S.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace.

Et j'aurois....

à Arnolphe qui la tire encore.

Attendez.

H O R A C E.

Adieu, le jour me chasse.

A G N E S.

Quand vous verray-je donc?

H O R A C E.

Bien tost assurement.

A G N E S.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

H O R A C E.

Grace au Ciel, mon bon-heur n'est plus en concur-
rence,

Et je puis maintenant dormir en assurance.



SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *le nez dans son manteau.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logeray,
 Et vostre giste ailleurs est par moy préparé.
 Je pretends en lieu seur mettre vostre personne.
 Me connoissez-vous ?

AGNES *le reconnoissant.*

Hay.

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
 Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez,
 Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède,
 N'appellez point des yeux le Galant à vostre aide.

Agnes regarde si elle ne verra point Horace.

Il est trop éloigné pour vous donner secours,
 Ah, ah, si jeune encor, vous jouiez de ces tours :
 Vostre simplicité qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les Enfans par l'oreille,
 Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuict,
 Et pour suivre un Galant vous évader sans bruit.
 Tu-dieu ! comme avec luy vostre langue cajole,
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des Esprits ?

Et ce Galant la nuit vous a donc enhardie ?

Ah ! Coquine, en venir à cette perfidie :

Malgré tous mes bien-faits former un tel dessein,

Petit serpent que j'ay réchauffé dans mon sein,

Et qui dès qu'il se sent par une humeur ingrate,

Cherche à faire du mal à celuy qui le flatte.

A G N E S.

Pourquoy me criez-vous ?

ARNOLPHE.

I'ay grand tort en effet.

A G N E S.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ay fait.

ARNOLPHE.

Suivre un Galant n'est pas une action infame ?

A G N E S.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa
femme :

I'ay suivy vos leçons , & vous m'avez presché

Qu'il se faut marier pour oster le peché.

ARNOLPHE.

Ouy : mais pour femme moy je pretendois vous
prendre,

Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

A G N E S.

Ouy : mais à vous parler franchement entre nous,

Il est plus pour cela selon mon goust, que vous.

Chez vous le mariage est fascheux & penible,

Et vos discours en font une image terrible :

Mais las ! il le fait luy si remply de plaisirs,

Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez , traistresse.

A G N E S.

Ouy, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moy-mesme.

AGNES.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le ditois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer? Impertinente.

AGNES.

Helas!

Est-ce que j'en puis mais; luy seul en est la cause,
Et jen'y songeois pas lors que ce fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cét amoureux desir.

AGNES.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne sçavez-vous pas que c'estoit me déplaire?

AGNES.

Moy, point du tout: quel mal celavouspeut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ay sujet d'en estre réjoüy.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce conte?

AGNES.

Vous?

ARNOLPHE.

Ouy.

AGNES.

Helas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNES.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aimez pas, Madame l'impudente?

AGNES.

A G N E S.

Mon Dieu, ce n'est pas moy que vous devez blâmer;
Que ne vous estes-vous comme luy fait aimer?
Je ne vous en ay pas empesché, que je pense.

A R N O L P H E.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance:
Mais les soins que j'ay pris, je les ay perdu tous.

A G N E S.

Vrayment, il en sçait donc là dessus plus que vous:
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

A R N O L P H E.

Voyez comme raisonne & répond la vilaine.
Peste, une Précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ay mal connuë, ou, ma foy, là dessus
Vne sorte en sçait plus que le plus habile homme,
Puis qu'en raisonnement vostre esprit se consume,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-temps,
Je vous auray pour luy nourrie à mes dépens?

A G N E S.

Non, il vous rēdra tout jusques au dernier double.

A R N O L P H E.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
Me rendra-t'il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

A G N E S.

Je ne vous en ay pas de si grandes qu'on pense.

A R N O L P H E.

N'est-ce rien que les soins d'élever vostre enfance.

A G N E S.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment.
Croit-on que je me flatte, & qu'enfin dans ma
teste,

Je ne juge pas bien que je suis une beste?

242 L'ESCOLE DES FEMMES,
Moy-mesme j'en ay honte, & dans l'âge où je suis
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoy qu'il coute,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute.

C'est de luy que je sçay ce que je puis sçavoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense luy devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçay qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce discours ne vange la bravade.
L'enrage quand je voy sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon
cœur.

AGNES.

Helas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, & ce regard desarme ma colere,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, & que pour ces traistresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses.
Tout le monde connoist leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretion?
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbecile,
Rien de plus infidelle; & malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien, faisons la paix; va petite traistresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse.
Considere par là l'amour que j'ay pour toy,
Et me voyant si bon, en revanche aime-moy.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire.

Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux,

Il fait un soupir.

Escoute seulement ce soupir amoureux,

Voy ce regard mourant, contemple ma personne,

Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.

C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toy,

Et tu seras cent fois plus heureuse avec moy.

Ta forte passion est d'estre brave & leste,

Tu le seras toujours, va, je te le proteste.

Sans cesse, nuit & jour je te caresseray;

Je te bouchonneray, baisseray, mangeray.

Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire,

Je ne m'explique point, & cela c'est tout dire.

à part.

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller?

Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier.

Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingratte?

Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?

Veux-tu que je m'arrache un costé de cheveux?

Veux-tu que je me tue? ouy, dy si tu le veux.

Je suis tout prest, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame.

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.

244 L'ESCOLE DES FEMMES;

Je suivray mon dessein, beste trop indocile,
Et vous desnicherez à l'instant de la Ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout;
Mais un cul de Convênt me vangerà de tout.



SCENE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

IE ne sçay ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnes & le corps mort s'en sont allez en-
semble.

ARNOLPHE.

La voicy : dans ma chambre, allez me la nicher.
Cene serapas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis c'est seulement pour une demie heure.
Je vais pour luy donner une seure demeure,
Trouver une voiture ; enfermez-vous des mieux,
Et sur tout gardez-vous de la quitter des yeux.
Peut-estre que son ame estant dépaycée
Pourra de cét amour estre desabusée.





SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH! je viens vous trouver accablé de douleur.
 Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon
 mal-heur,
 Et par un trait fatal d'une injustice extrême,
 On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriver icy mon pere a pris le frais,
 J'ay trouvé qu'il mettoit pied à terre icy prés,
 Et la cause en un mot d'une telle venuë,
 Qui, comme je disois, ne m'estoit pas connuë,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
 Iugez, en prenant part à mon inquietude,
 S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
 Cét Enrique, dont hier je m'informois à vous,
 Cause tout le mal-heur dont je ressens les coups :
 Il vient avec mon pere achever ma ruine,
 Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
 J'ay dès leurs premiers mots pensé m'évanoüir ;
 Et d'abord sans vouloir plus long-temps les oüir,
 Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de frayeur je l'ay devancé viste.
 De grace, gardez-vous de luy rien découvrir
 De mon engagement, qui le pourroit aigrir.

L iij

246 L'ESCOLE DES FEMMES,
Et tafchez, comme en vous il prend grande créan^{cc},
De le diffuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Ouy da.

HORACE.

Confeillez-luy de differer un peu,
Et rendez en amy ce fervice à mon feu.

ARNOLPHE.

Ie n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que j'efpere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon veritable pere,
Dites-luy que mon âge. .. ah! je le voy venir,
Efcoutez les raifons que je vous puis fournir.

Ils demeurent en un coin du Theatre.





SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE à *Chrisalde*.

Aussi tost qu'à mes yeux je vous ay veu pa-
roistre,
Quand on ne m'eût rien dit j'aurois sçeu vous con-
noistre.

Ie vous vois tous les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur ;
Et je serois heureux , si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour jouir avec moy des sensibles douceurs
De revoir tous les siens apres nos longs mal-heurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere presence,
Taschons de nous resoudre , & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de prés , & sans vostre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de loy,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à
moy.

248 L'ESCOLE DES FEMMES,
CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si legitime.

ARNOLPHE *à Horace.*

Ouy, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encor un coup....

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse.

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allegresse.

ORONTE.

Je suis icy venu....

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,

Je sçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a desia dit.

ARNOLPHE.

Ouy.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Vostre fils à cét hymen resiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste :
Il m'a mesme prié de vous en détourner ;
Et moy tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se differe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contr'eux à leur estre indulgens.

HORACE.

Ah traistre!

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque repugnance,
 Je tiens qu'on ne doit pas luy faire violence.
 Mon frere, que je croy, sera de mon advis.

ARNOLPHE.

Quoy se laissera-t'il gouverner par son fils ?
 Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la molesse
 De ne sçavoir pas faire obeir la jeunesse ?
 Il seroit beau, vrayment, qu'on le vist aujourd'huy
 Prendre loy de qui doit la recevoir de luy.
 Non, non, c'est mō intime, & sa gloire est la mienne,
 Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
 Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,
 Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,
 C'est moy qui vous répons de son obeissance.

CHRISALDE à Arnolphe.

Je suis surpris, pour moy, du grand empressement
 Que vous me faites voir pour cét engagement,
 Et ne puis deviner quel motif vous inspire....

ARNOLPHE.

Je sçay ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Ouy, ouy, Seigneur Arnolphe; il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit;

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a desia dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entens-je?

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Ouy, c'est là le mystere,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE.

En quel trouble....



SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE,

CHRISALDE, HORACE,

ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'estes aupres,
Nous aurons de la peine à retenir Agnes:
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut-estre
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenestre.

ARNOLPHE.

Faites-là moy venir; aussi bien de ce pas
Pretens-je l'emmener. Ne vous en faschez pas:
Vn bon-heur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun à son tour, comme dit le Proverbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais veu dans l'abisme où je suis?

ARNOLPHE à Oronte.

Pressez vifte le jour de la Ceremonie,
 l'y prens part, & defia moy-mefme je m'en prie.

ORONTE.

C'est là bien mon deffein.



SCENE IX.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE,
 ORONTE, ENRIQVE, ARNOLPHE,
 HORACE, CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, Belle, venez,
 Qu'on ne fçauroit tenir, & qui vous mutinez.
 Voicy vofre Galant, à qui pour recompense
 Vous pouvez faire une humble & douce reverence.
 Adieu, l'évenement trompe un peu vos fouhairs:
 Mais tous les amoureux ne font pas fatisfaits.

AGNES.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la forte?

HORACE.

Iene fçais où j'en fuis, tant ma douleur eft forte.

ARNOLPHE.

Allons; caufeufe, allons.

252 L'ESCOLE DES FEMMES,
AGNES.

Je veux rester icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-cy,
Nous nous regardons tous sans le pouvoir com-
prendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourray vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut
parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay conseillé malgré tout son murmure,
D'achever l'hymenée.

ORONTE.

Ouy, mais pour le conclure
Si l'on vous a dit tout, ne vous a t'on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique,
Sous des liens secrets eut le Seigneur Enrique.
Sur quoy vostre discours estoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'étonnois, aussi de voir son procedé.

ARNOLPHE.

Quoy...

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui sous de feints noms pour ne rien découvrir,
Par son espoux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le sort luy declarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller effuyer mille perils divers
Dans ces lieux separez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pû luy ravir l'imposture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette Paysane a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur vostre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et luy plein de transport, & l'allegresse en l'ame
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez, enfin, la voir venir icy
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclaircy.

CHRISALDE.

Le devine à peu près quel est vostre supplice:
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'estre point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté &
ne pouvant parler.*

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

Ah! mon pere?

Vous sçavez pleinement ce surprenant mystere.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que vostre sagesse avoit prémédité.
I'estois par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle
Engagé de parole avecque cette Belle;
Et c'est elle en un mot que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fascher.

ENRIQUE.

Je n'en ay point douté d'abord que je l'ay veuë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre émeuë.

Ah! ma fille, je cede à des transports si doux.

CHRISALDE.

I'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent gueres.
Allons dans la maison débrouïller ces mysteres,
Payer à nostre amy ces soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.



LA
CRITIQUE
DE
L'ESCOLE
DES
FEMMES,
COMEDIE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
L. A. S. 1891

CRITIQUE

REVIEW

ESSAYS

D E S

FEMMES

WOMEN

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
L. A. S. 1891



A LA
REYNE
MERE.

MADAME,

*Je sçay bien que VOSTRE MAIESTE'
n'a que faire de toutes nos Dedicaces, &
que ces prétendus devoirs, dont on luy*

E P I S T R E.

dit élégamment qu'on s'acquitte envers elle, sont des hommages, à dire vray, dont elle nous dispenseroit tres-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de luy dédier LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES, & je n'ay pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à VOSTRE MAIESTE' sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du costé de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allegresse generale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOSTRE MAIESTE'. Elle, MADAME, qui prouve si bien que la veritable devotion n'est point contraire aux honnestes divertissemens; qui de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne

EPISTRE.

pas rive de cette mesme bouche , dont elle
prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon
esprit de l'esperance de cette gloire ; j'en
attends le moment avec toutes les impa-
tiences du monde , & quand je joiiray de
ce bon-heur , ce sera la plus grande joye
que puisse recevoir ,

MADAME,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle serviteur,
MOLIERE.



LES PERSONNAGES.

VRANIE.

ELISE.

CLIMENE.

GALOPIN , Laquais.

LE MARQUIS.

DORANTE , ou le Chevalier.

LYSIDAS , Poëte.

THE
LIFE OF
FRANCIS
BACON

BY
JAMES
SPURWAY

FRANCIS
BACON

ELISE
GARDNER

AND
OTHERS

THE
LIFE OF
FRANCIS
BACON

SCENE
FRONTISPIECE

FRANCIS
BACON

FRANCIS
BACON

FRANCIS
BACON

FRANCIS
BACON

CRITIQUE

DES

COMEDIES

FRANCOISES

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

LE ROI

LE DUC

LE COMTE

LE MARQUIS



LA
 CRITIQUE
 DE
 L'ESCOLE
 DES FEMMES,
 COMEDIE.

ACTE PREMIER.
 SCENE PREMIERE.

VRANIE, ELISE.

VRANIE.

Voy, Cousine, personne ne t'est
 venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

LA CRITIQUE
VRANIE.

Vrayment voilà qui m'étonne, que nous ayons esté seules, l'une & l'autre, tout aujourd'huy.

ELISE.

Cela m'étonne aussi; car ce n'est gueres nostre coustume, & vostre maison, Dieu-mercy, est le refuge ordinaire de tous les Faineans de la Cour.

VRANIE.

L'apres-dinée, à dire vray, m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moy je l'ay trouvée fort courte.

VRANIE.

C'est que les beaux esprits, Cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah! tres-humble servante au bel esprit, vous sçavez que ce n'est pas là que je vise.

VRANIE.

Pour moy j'aime la compagnie, je l'a-
vouë.

ELISE.

Je l'aime aussi; mais je l'aime choisie, & la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmy les autres, est cause bien souvent

souvent que je prens plaisir d'estre seule.

V R A N I E.

La delicateffe est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triez.

E L I S E.

Et la complaisance est trop generale, de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

V R A N I E.

Je gousté ceux qui sont raisonnables, & me divertis des extravagans.

E L I S E.

Ma foy, les extravagans ne vont gueres loin sans vous ennuyer, & la plus-part de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de vostre Marquis incommode? pensez-vous me le laisser toujourns sur les bras, & que je puisse durer à ses turlupinades perpetuelles?

V R A N I E.

Ce langage est à la mode, & l'on le tourne en plaisanterie à la Cour.

E L I S E.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversa-

tions du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmy les bouës des Halles & de la Place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des Courtisans , & qu'un homme montre d'esprit lors qu'il vient vous dire ; Madame, vous estes dans la Place Royale , & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil ; à cause que Boneüil est un village à trois lieuës d'icy. Cela n'est-il pas bien galant & bien spirituel ; & ceux qui trouvent ces belles rencontrent, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

VRANIE.

On ne dit pas cela aussi, comme une chose spirituelle, & la pluspart de ceux qui affectent ce langage, sçavent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, & d'estre mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables ; & , si j'en estois juge , je sçay bien à quoy je condamnerois tous ces Messieurs les Turlupins.

VRANIE.

Laissons cette matiere, qui t'échauffe un peu trop, & disons que Dorante vient bien

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 267
tard, à mon advis, pour le souper que nous
devons faire ensemble.

E L I S E.

Peut-estre l'a-t'il oublié, & que...



SCENE II.

GALOPIN, VRANIE,
E L I S E.

V GALOPIN.
Voilà Climene, Madame, qui vient icy
pour vous voir.

VRANIE.

Eh mon Dieu ! quelle visite.

E L I S E.

Vous vous plaigniez d'estre seule ; aussi le
Ciel vous en punit.

VRANIE.

Viste, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a desia dit que vous y estiez.

M ij

LA CRITIQUE
VRANIE.

Et qui est le sot, qui l'a dit ?

GALOPIN.

Moy, Madame.

VRANIE.

Diantre soit le petit vilain. Je vous apprendray bien à faire vos réponses de vous-mesme.

GALOPIN.

Je vais luy dire, Madame, que vous voulez estre sortie.

VRANIE.

Arrestez animal, & la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

VRANIE.

Ah ! Cousine, que cette visite m'embarasse à l'heure qu'il est.

ELISE.

Il est vray que la Dame est un peu embarrassante de son naturel: j'ay toujours eu pour elle une furieuse aversion; & n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte beste qui ce soit jamais meslée de raisonner.

VRANIE.

L'epithete est un peu forte.

E L I S E.

Allez, allez, elle merite bien cela, & quelque chose de plus, si on luy faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus veritablement qu'elle, ce qu'on appelle Pretieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ?

V R A N I E.

Elle se deffend bien de ce nom, pourtant.

E L I S E.

Il est vray, elle se deffend du nom ; mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la teste, & la plus grande façonnere du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que les mouvemens de ses hanches, de ses épaules, & de sa teste, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant, & niais ; fait la mouë, pour montrer une petite bouche, & roule les yeux, pour les faire paroistre grands.

V R A N I E.

Doucement donc, si elle venoit à entendre....

E L I S E.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut en-

vie de voir Damon, sur la reputation qu'on luy donne, & les choses que le public a veuës de luy. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soustenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper, comme bel esprit, & jamais il ne parut si sot, parmy une demie douzaine de gens, à qui elle avoit fait feste de luy, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas estre faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il estoit là pour deffrayer la Compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit estre extraordinaire; qu'il devoit faire des *Impromptus* sur tout ce qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; & la Dame fut aussi mal satisfaite de luy, que je le fus d'elle.

VRANIE.

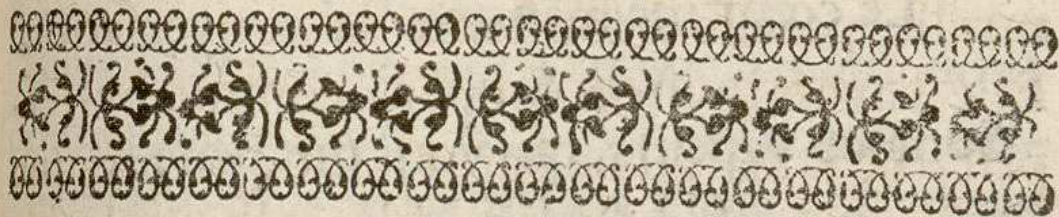
Tay-toy, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

E L I S E.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une Pretieuse, & d'un Turlupin!

VRANIE.

Veux-tu te taire ; la voicy.



SCENE III.

CLIMENE, VRANIE, ELISE,
GALOPIN.

VRANIE.
V Rayment c'est bien tard que...

CLIMENE.

Eh de grace, ma chere, faites-moy vifte
donner un siege.

VRANIE.

Vn fauteüil promptement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu !

VRANIE.

Qu'est-ce donc ?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

LA CRITIQUE
VRANIE.

Qu'avez-vous ?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

VRANIE.

Sont-ce vapeurs, qui vous ont prise ?

CLIMENE.

Non.

VRANIE.

Voulez-vous, que l'on vous delasse ?

CLIMENE.

Mon Dieu non. Ah !

VRANIE.

Quel est donc vostre mal ? & depuis quand vous a-t'il pris ?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ay rapporté du Palais Royal.

VRANIE.

Comment ?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes pechez, cette méchante Rapsodie de l'Escole des Femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné ; & je pense que je n'en reviendray de plus de quinze jours.

E L I S E.

Voyez un peu , comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

V R A N I E.

Je ne sçay pas de quel temperament nous sommes ma cousine & moy ; mais nous fumes avant-hier à la mesme Piece , & nous en revinmes toutes deux saines & gail-lardes.

C L I M E N E.

Quoy , vous l'avez veüe ?

V R A N I E.

Ouy , & écoutée d'un bout à l'autre.

C L I M E N E.

Et vous n'en avez pas esté jusques aux convulsions , ma chere ?

V R A N I E.

Je ne suis pas si delicate , Dieu mercy ; & je trouve pour moy , que cette Comedie seroit plustost capable de guerir les gens , que de les rendre malades.

C L I M E N E.

Ah mon Dieu , que dites-vous là ! Cette proposition peut elle estre avancée par une personne , qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on , impunément , comme vous faites , rompre en visiere à la raison ? & dans

le vray de la chose, est-il un esprit si affamé de plaifanterie, qu'il puisse taster des fadaïses dont cette Comedie est assaisonnée? Pour moy, je vous avouë, que je n'ay pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les enfans par l'oreille m'ont paru d'un goust detestable; La tarte à la crème m'a affady le cœur; & j'ay pensé vomir au potage.

E L I S E.

Mon Dieu! que tout cela est dit élegamment. J'aurois crû que cette Piece estoit bonne; mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une maniere si agréable, qu'il faut estre de son sentiment, malgré qu'on en ait.

V R A N I E.

Pour moy je n'ay pas tant de complaisance; & pour dire ma pensée, je tiens cette Comedie une des plus plaisantes que l'Auteur ait produites.

C L I M E N E.

Ah! vous me faites pitié, de parler ainsi; & je ne sçaurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une Piece, qui tient sans cesse la pudeur en allarme, & salit à tous momens l'imagination?

E L I S E.

Les jolies façons de parler, que voila! Que vous estes, Madame, une rude joüeuse en Critique; & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie.

CLIMENE.

Croyez moy, ma chere, corrigez de bonne foy vostre jugement, & pour vostre honneur, n'allez point dire par le monde que cette Comedie vous ait plû.

VRANIE.

Moy, je ne sçay pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMENE.

Helas tout; & je mets en fait, qu'une honneste femme ne la sçauroit voir, sans confusion; tant j'y ay decouvert d'ordures, & de faletez.

VRANIE.

Il faut donc que pour les ordures, vous ayez des lumieres, que les autres n'ont pas: car pour moy je n'y en ay point veu.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir veu, assurement: car enfin toutes ces ordures, Dieu mercy, y font à visage decouvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe

qui les couvre ; & les yeux les plus hardis
font effrayez de leur nudité.

E L I S E.

Ah !

C L I M E N E.

Hay , hay , hay.

V R A N I E.

Mais encore, s'il vous plaist, marquez-moy
une de ces ordures que vous dites.

C L I M E N E.

Helas ! est-il necessaire de vous les mar-
quer ?

V R A N I E.

Ouy : je vous demande seulement un en-
droit , qui vous ait fort choquée.

C L I M E N E.

En faut-il d'autre que la scene de cette
Agnes , lors qu'elle dit ce que l'on luy a pris ?

V R A N I E.

Et bien, que trouvez-vous là de sale ?

C L I M E N E.

Ah !

V R A N I E.

De grace ?

C L I M E N E.

Fy.

V R A N I E.

Mais encore ?

C L I M E N E.

Je n'ay rien à vous dire.

V R A N I E.

Pour moy, je n'y entends point de mal.

C L I M E N E.

Tant pis pour vous.

V R A N I E.

Tant mieux plutost, ce me semble. Je regarde les choses du costé qu'on me les montre ; & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

C L I M E N E.

L'honnesteté d'une femme....

V R A N I E.

L'honnesteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir estre plus sage, que celles qui sont sages. L'affectation en cette matiere est pire qu'en toute autre ; & je ne voy rien de si ridicule, que cette delicatesse d'honneur, qui prend tout en mauvaise part ; donne un sens criminel aux plus innocentes paroles ; & s'offence de l'ombre des choses. Croyez-moy, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur severité mysterieuse,

& leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On est ravy de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; & pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des Femmes à cette Comedie, vis à vis de la Loge où nous estions, qui par les mines qu'elles affecterent durant toute la Piece; leurs détournemens de teste, & leurs cachemens de visage, firent dire de tous costez cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; & quelqu'un mesme des Laquais cria tout haut, qu'elles estoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut estre aveugle dans cette Piece, & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

VRANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah! je soustiens, encore un coup, que les saletez y crevent les yeux.

VRANIE.

Et moy, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoy, la pudeur n'est pas visiblement blessée, par ce que dit Agnes dans l'endroit dont nous parlons ?

VRANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas un mot, qui de foy ne soit fort honneste ; & si vous voulez entendre deffous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, & non pas elle ; puis qu'elle parle seulement d'un ruban qu'on luy a pris.

CLIMENE.

Ah ! ruban, tant qu'il vous plaira ; mais ce, *le*, où elle s'arreste, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce, *le*, d'étranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement ; & quoy que vous puissiez dire, vous ne sçauriez deffendre l'insolence de ce, *le*.

ELISE.

Il est vray, ma cousine ; je suis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, est insolent au dernier point. Et vous avez tort de deffendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obscenité qui n'est pas supportable.

Comment dites-vous ce mot là , Madame ?

CLIMENE.

Obcenité , Madame.

E L I S E.

Ah ! mon Dieu ! obcenité. Je ne sçay ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joly du monde.

CLIMENE.

Enfin vous voyez, comme vostre sang prend mon party.

V R A N I E.

Eh ! mon Dieu ; c'est une causeuse, qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup , si vous m'en voulez croire.

E L I S E.

Ah ! que vous estes meschante , de me vouloir rendre suspecte à Madame. Voyez un peu où j'en serois , si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si mal-heureuse, Madame , que vous eussiez de moy cette pensée ?

CLIMENE.

Non , non , je ne m'arreste pas à ses paroles , & je vous croy plus sincere, qu'elle ne dit.

E L I S E.

Ah ! que vous avez bien raison, Madame ; & que vous me rendrez justice , quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde ; que j'entre dans tous vos sentimens , & suis charmée de toutes les expressions , qui sortent de vostre bouche.

C L I M E N E.

Helas ! je parle sans affectation.

E L I S E.

On le voit bien, Madame , & que tout est naturel en vous. Vos paroles , le ton de vostre voix , vos regards , vos pas , vostre action , & vostre ajustement ont je ne sçay quel air de qualité , qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles ; & je suis si remplie de vous , que je tasche d'estre vostre singe , & de vous contrefaire en tout.

C L I M E N E.

Vous vous mocquez de moy, Madame ?

E L I S E.

Pardonnez-moy, Madame. Qui voudroit se mocquer de vous ?

C L I M E N E.

Je ne suis pas un bon modele, Madame,

E L I S E.

O que si, Madame.

LA CRITIQUE
CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Espargnez-moy, s'il vous plaist, Madame.

ELISE.

Je vous épargne aussi, Madame; & je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMENE.

Ah mon Dieu! brisons-là, de grace: Vous me jetteriez dans une cōfusion épouvētable.

A Vranie.

Enfin nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles....





SCENE IV.

LE MARQUIS ; CLIMENE,
GALOPIN, VRANIE,
ELISE.

A GALOPIN.
Rrestez, s'il vous plaist, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Sifet, je vous connois ; mais vous n'entre-
rez pas.

LE MARQUIS.

Ah que de bruit, petit laquais !

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer mal-
gré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta Maistresse.

LA CRITIQUE
GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voilà ; mais elle n'y est pas.

VRANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là ?

LE MARQUIS.

C'est vostre Laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je luy dis que vous n'y estes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

VRANIE.

Et pourquoy dire à Monsieur que je n'y suis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondastes l'autre jour, de luy avoir dit que vous y estiez.

VRANIE.

Voyez cét insolent ! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ay bien veu, Madame ; & sans vostre respect, je luy aurois appris à connoistre les

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 285
gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette
déférence.

VRANIE.

Vn siege donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voila-t'il pas un ?

VRANIE.

Approchez-le.

LE MARQUIS.

Le petit Laquais pousse le siege rudement.

Vostre petit Laquais, Madame, a du mé-
pris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-estre que je paye l'interest de
ma mauvaise mine : hay, hay, hay, hay.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnestes
gens.

LE MARQUIS.

Sur quoy en estiez-vous, Mesdames, lors
que je vous ay interrompuës ?

VRANIE.

Sur la Comedie de l'Escole des Femmes.

LA CRITIQUE
LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMENE.

Et bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus meschante chose du monde. Comment, diable! à peine ay-je pû trouver place. J'ay pensé estre étouffé à la porte; & jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en sont ajustez, de grace.

ÉLISE.

Il est vray que cela crie vengeance contre l'Escole des Femmes, & que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si meschante Comedie.

VRANIE.

Ah! voicy Dorante que nous attendions.



SCENE V.

DORANTE, LE MARQUIS,
CLIMENE, ELISE,
VRANIE.

NDORANTE.
E bougez, de grace, & n'interrompez point vostre discours. Vous estes là sur une matiere, qui depuis quatre jours fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; & jamais on n'a rien veu de si plaisant, que la diversité des jugemens, qui se font là dessus. Car enfin, j'ay ouy condamner cette Comedie à certaines gens, par les memes choses, que j'ay veu d'autres estimer le plus.

VRANIE.

Voila Monsieur le Marquis, qui en dit force mal.

LA CRITIQUE
LE MARQUIS.

Il est vray, je la trouve detestable; morbleu detestable du dernier detestable; ce qu'on appelle detestable.

DORANTE.

Et moy, mon cher Marquis, je trouve le jugement detestable.

LE MARQUIS.

Quoy Chevalier, est-ce que tu pretendes soustenir cette Piece?

DORANTE.

Ouy, je pretends la soustenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis detestable.

DORANTE.

La caution n'est pas Bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grace, cette Comedie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoy elle est detestable?

DORANTE.

Ouy.

LE MARQUIS.

Elle est detestable, parce qu'elle est detestable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire : voila son

son procez fait. Mais encore instruis nous,
& nous dis les defauts qui y font.

LE MARQUIS.

Que sçay-je moy ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sçay bien que je n'ay jamais rien veu de si meschant, Dieu me sauve; & Dorilas, contre qui j'estois a esté de mon advis.

DORANTE.

L'authorité est belle, & te voila bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le Parterre y fait : je ne veux point d'autre chose, pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le Parterre ait du sens commun, & qui seroient faschez d'avoir ry avec luy, fust-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le Theatre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la Piece avec un sérieux le plus sombre du monde : & tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules,

& regardoit le Parterre en pitié; & quelquefois aussi le regardant avec dépit, il luy disoit tout haut, *Ry donc, Parterre, ry donc.* Ce fut une seconde Comedie, que le chagrin de nostre amy; il la donna en galand homme à toute l'assemblée; & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouër, qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, & les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la Comedie; que la difference du demy Loüis d'or, & de la piece de quinze sols, ne fait rien du tout au bon goust; que debout & assis on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en general, je me fierois assez à l'approbation du Parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une piece selon les regles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, & de n'avoir ny prévention aveugle, ny complaisance affectée, ny delicateffe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le deffenseur du Parterre? Parbleu, je m'en réjouïs, & je ne manqueray pas de l'advertir, que tu es

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 291
de ses amis. Hay , hay , hay , hay , hay ,
hay.

DORANTE.

Ry tant que tu voudras ; je suis pour le bon sens , & ne sçaurois souffrir les ébullitions de cerveau , de nos Marquis de Mascarille. T'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules , malgré leur qualité ; de ces gens qui décident tousiours , & parlent hardiment de toutes choses , sans s'y connoistre ; qui dans une Comedie se récrieront aux meschans endroits , & ne branfleront pas à ceux qui sont bons ; qui voyant un tableau , ou écoutant un concert de musique , blâment de mesme , & loüent tout à contre-sens , prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrappent , & ne manquent jamais de les estropier , & de les mettre hors de place. Eh ! Morbleu , Messieurs , taisez-vous , quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose ; n'apprestez point à rire à ceux qui vous entendent parler ; & songez qu'en ne disant mot , on croira , peut-estre , que vous estes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends la....

Mon Dieu, Marquis, cen'est pas à toy que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui deshonnorent les gens de Cour par leurs manieres extravagantes, & font croire parmy le peuple que nous nous ressemblôs tous. Pour moy je m'en veux justifier, le plus qu'il me fera possible; & je les dauberay tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dy-moy, un peu, Chevalier, crois-tu que Lyfandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Ouy, sans doute, & beaucoup.

VRANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez luy ce qui luy semble de l'Escole des Femmes: vous verrez qu'il vous dira, qu'elle ne luy plaist pas.

DORANTE.

Eh mon Dieu! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gaste; qui voyent mal les choses à force de lumiere; & mesme qui seroient bien faschez d'estre de l'avis des autres, pour avoir la gloire de decider.

Il est vray ; nostre amy est de ces gens-là, sans doute. Il veut estre le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumieres, dont il se vange hautement en prenant le contraire party. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; & je suis seure que si l'Auther luy eust montré sa Comedie, avant que de la faire voir au public, il l'eust trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la public par tout pour épouventable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine ?

DORANTE.

Je diray que cela est digne du Caractere qu'elle a pris ; & qu'il y a des personnes, qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivy le mauvais exemple de celles, qui estant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent ; & pretendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse, leur

tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-cy pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule découvre des saletez, où jamais personne n'en avoit veu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer nostre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la severité de cette Dame ne veüille retrancher ou la teste, ou la queüe, pour les syllabes deshonestes qu'elle y trouve.

VRANIE.

Vous estes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois deffendre ta Comedie, en faisant la Satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas ; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort....

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier: il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui seroient dans les mesmes sentimens.

DORANTE.

Je sçay bien que ce n'est pas vous, au moins ; & que lors que vous avez veu cette representation....

E L I S E.

Il est vray ; mais j'ay changé d'avis , & Madame sçait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes , qu'elle m'a entraînée de son costé.

D O R A N T E.

Ah ! Madame, je vous demande pardon ; & si vous le voulez , je me dédiray, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ay dit.

C L I M E N E.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moy ; mais pour l'amour de la raison : car enfin cette piece, à le bien prendre, est tout à fait indeffendable ; & je ne conçois pas...

V R A N I E.

Ah ! voicy l'Autheur Monsieur Lyfidas : il vient tout à propos , pour cette matiere. Monsieur Lyfidas , prenez un siege vous-mesme, & vous mettez-là.





SCENE VI.

LYSIDAS , DORANTE,
LE MARQUIS , ELISE,
VRANIE , CLIMENE.

MADAME LYSIDAS.
Madame, Je viens un peu tard ; mais
il m'a fallu lire ma Piece chez Madame la
Marquise, dont je vous avois parlé ; & les
louanges, qui luy ont esté données, m'ont
retenu une heure, plus que je ne croyois.

ELISE.

C'est un grand charme que les louanges
pour arrester un Auteur.

VRANIE.

Assseyez-vous donc, Monsieur Lyfidas; nous
lirons vostre Piece apres souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui estoient là, doivent venir à
sa premiere representation, & m'ont promis

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 297
de faire leur devoir comme il faut.

V R A N I E.

Je le croy : mais encore une fois asseyez-vous, s'il vous plaist : Nous sommes icy sur une matiere que je seray bien aise que nous pouffions.

L Y S I D A S.

Je pense, Madame , que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour là.

V R A N I E.

Nous verrons. Pour suivions de grace nostre discours.

L Y S I D A S.

Je vous donne advis , Madame , qu'elles sont presque toutes retenuës.

V R A N I E.

Voila qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous , lors que vous estes venu , & tout le monde estoit icy contre moy.

E L I S E.

Il s'est mis d'abord de vostre costé ; mais maintenant qu'il sçait que Madame est à la teste du party contraire , je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

C L I M E N E.

Non , non , je ne voudrois pas qu'il fist mal la Cour auprès de Madame vostre cousine,

N v

& je permets à son esprit d'estre du party de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendray la hardiesse de me deffendre.

VRANIE.

Mais auparavant sçachons un peu les sentimens de Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoy, Madame ?

VRANIE.

Sur le sujet de l'Escole des Femmes.

LYSIDAS.

Ha, ha.

DORANTE.

Que vous en semble ?

LYSIDAS.

Je n'ay rien à dire là dessus ; & vous sçavez qu'entre nous autres Autheurs, nous devons parler des Ouvrages les uns des autres, avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette Comedie ?

LYSIDAS.

Moy, Monsieur ?

V R A N T E.

De bonne foy, dites-nous vostre advis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément ?

LYSIDAS.

Assurément ; pourquoy non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hom, hom, vous estes un meschant diable, Monsieur Lyfidas ; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moy.

DORANTE.

Mon Dieu, je vous connois ; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moy, Monsieur ?

DORANTE.

Je voy bien que le bien que vous dites de cette Piece n'est que par honnesteté ; & que dās le fond du cœur, vous estes de l'advis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaife.

LYSIDAS.

Hay, hay, hay.

LA CRITIQUE
DORANTE.

Avoüez, ma foy, que c'est une meschañte chose que cette Comedie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuvée par les Connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu en tiens, & te voila payé de ta raillerie, ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les Sçavans de nostre costé.

DORANTE.

Il est vray, le jugement de Monsieur Lyfidas est quelque chose de considerable; mais Monsieur Lyfidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et puisque j'ay bien l'audace de me deffendre contre les sentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoy, vous voyez contre vous Madame, Monsieur le Marquis, & Monsieur Lyfidas, & vous osez resister encore? Fy, que cela est de mauvaise grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moy, que des personnes raisonnables se puissent mettre en teste de donner protection aux sottises de cette Piece !

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est miserable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien tost dit, Marquis; il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, & je ne vois aucune chose, qui puisse estre à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comediens qui estoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot, tu as raison Marquis; puis que les autres Comediens en disent du mal, il faut les en croire assurement. Ce sont tous gens éclairés, & qui parlent sans interest, il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sçay fort bien que vous ne me persuaderez

point de souffrir les immodesties de cette Piece ; non plus que les Satyres des-obligeantes qu'on y voit contre les Femmes.

V R A N I E.

Pour moy , je me garderay bien de m'en offenser, & de prendre rien sur mon conte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de Satyres tombent directement sur les mœurs , & ne frappent les personnes que par reflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure generale ; & profitons de la leçon , si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les Theatres doivent estre regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voye ; & c'est se taxer hautement d'un deffaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

C L I M E N E.

Pour moy je ne parle pas de ces choses, par la part que j'y puisse avoir ; & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'estre cherchée dans les peintures qu'on fait là des Femmes qui se gouvernent mal.

E L I S E.

Assurément, Madame, on ne vous y cher-

chera point; vostre conduite est assez connue; & ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

V R A N I E.

Aussi, Madame, n'ay-je rien dit qui aille à vous; & mes paroles, comme les Satyres de la Comedie, demeureront dans la these generale.

C L I M E N E.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçay pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à nostre sexe dans un certain endroit de la piece; & pour moy je vous avouë que je suis dans une colere épouventable, de voir que cét Auteur impertinët nous appelle des animaux.

V R A N I E.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

D O R A N T E.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des Amãs n'offensent jamais? qu'il est des amours emportez aussi bien que des doucereux? & qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mesmes qui les reçoivent.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne scaurois digerer cela, non plus que le potage, & la tarte à la crème, dont Madame a parlé tantost.

LE MARQUIS.

Ah! ma foy ouy, tarte à la crème. Voilà ce que j'avois remarqué tantost; tarte à la crème. Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de tarte à la crème. Y a-t'il assez de pommes en Normandie pour tarte à la crème. Tarte à la crème, morbleu, tarte à la crème!

DORANTE.

Et bien que veux-tu dire, tarte à la crème?

LE MARQUIS.

Parbleu, tarte à la crème, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

VRANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me

semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, Madame.

VRANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moy, rien ; tarte à la crème.

VRANIE.

Ah ! je le quite.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniere. Mais je voudrois bien que Monsieur Lysidas voulust les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coustume de rien blasmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'Autheur, on m'avouëra que ces sortes de Comedies ne sont pas proprement des Comedies, & qu'il y a une grande difference de toutes ces bagatelles, à la beauté des pieces serieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'huy ; on ne court plus qu'à cela ; & l'on voit une solitude ef-

froyable aux grands ouvrages, lors que des sottises ont tout Paris. Je vous avouë que le cœur m'en saigne quelquefois, & cela est honteux pour la France.

CLIMENE.

Il est vray que le goust des gens est étrangement gasté là dessus, & que le siecle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celuy-là est joly encore, s'encanaille. Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lyfidas, que tout l'esprit & toute la beauté sont dans les Poëmes serieux, & que les pieces Comiques sont des niaiseries qui ne meritent aucune loüange?

VRANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moy. La Tragedie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée: mais la Comedie a ses charmes, & je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 307
DORANTE.

Affeurément, Madame, & quand pour la difficulté vous mettriez un plus du costé de la Comedie, peut-estre que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bié plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en Vers la Fortune, accuser les Destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement sur le Theatre les deffauts de tout le monde. Lors que vous peignez des Heros, vous faites ce que vous voulez; ce sôt des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'effor, & qui souvent laisse le vray pour attrapper le merveilleux. Mais lors que vous peignez les hōmes, il faut peindre d'apres Nature; on veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoistre les gens de vôtre siecle. En un mot, dans les pieces serieuses, il suffit, pour n'estre point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien écrites: Mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; & c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnestes gēs.

LA CRITIQUE
CLIMENE.

Je crois estre du nombre des honnestes gens, & cependant je n'ay pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ay veu.

LE MARQUIS.

Ma foy, ny moy non plus.

DORANTE.

Pour toy, Marquis, je ne m'en étonne pas; c'est que tu n'y as point trouvé de Turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foy, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut gueres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon advis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouvé cela....

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la Cour.

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lyfidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connoist pas à ces choses; & c'est le refuge ordinaire de vous autres Messieurs les Autheurs, dans le mauvais succez de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siecle, & le peu de lumiere des Courtisans. Sçachez, s'il vous plaist, Monsieur Lyfidas, que les Courtisans

ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut estre habile avec un point de Venise, & des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uny : que la grande esprouve de toutes vos Comedies, c'est le jugement de la Cour ; que c'est son goust qu'il faut étudier pour trouver l'art de reussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; & sans mettre en ligne de conte tous les gens sçavans qui y sont, que du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniere d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses, que tout le sçavoir enrouillé des Pedans.

VRANIE.

Il est vray que pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquerir quelque habitude de les connoistre ; & sur tout pour ce qui est de la bonne & mauvaise plaifanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foy, il y en a un grand nombre parmy les beaux Esprits de profession ; & si l'on jouë quelques Mar-

quis ; je trouve qu'il y a bien plus dequoy
jouer les Autheurs , & que ce seroit une cho-
se plaisante à mettre sur le Theatre , que
leurs grimaces sçavantes, & leurs raffinemens
ridicules ; leur vicieuse coustume d'assaffiner
les gens de leurs ouvrages ; leur friandise de
loiianges ; leurs mesnagemens de pensées ;
leur trafic de reputation ; & leurs ligues of-
fensives & deffensives , aussi bien que leurs
guerres d'esprit , & leurs combats de Prose,
& de Vers.

LYSIDAS.

Moliere est bien heureux , Monsieur, d'a-
voir un protecteur aussi chaud que vous.
Mais enfin , pour venir au fait, il est question
de sçavoir si sa piece est bonne, & je m'offre
d'y montrer par tout cent defauts visibles.

VRANIE.

C'est une étrange chose de vous autres
Messieurs les Poëtes , que vous condamniez
tôujours les Pieces où tout le monde court,
& ne disiez jamais du bien que de celles où
personne ne va. Vous montrez pour les unes
une haine invincible , & pour les autres une
tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est genereux de se ranger du

V R A N I E.

Mais de grace, Monsieur Lyfidas, faites nous voir ces defauts, dont je ne me suis point apperçeuë.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote & Horace voyent d'abord, Madame, que cette Comedie péche contre toutes les regles de l'art.

V R A N I E.

Je vous avouë que je n'ay aucune habitude avec ces Messieurs là, & que je ne sçay point les regles de l'art.

D O R A N T E.

Vous estes de plaisantes gens avec vos regles dont vous embarrassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours, Il semble, à vous oüir parler, que ces regles de l'art soient les plus grands Mysteres du monde; & cependant ce ne sont que quelques observatiōs aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut oster le plaisir que l'on prend à ces sortes de Poëmes; & le mesme bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisémēt tous les jours, sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande regle de toutes les regles n'est pas de plaire;

& si une piece de Theatre qui a attrapé son but n'a pas suivy un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, & que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

VRANIE.

J'ay remarqué une chose de ces Messieurs là ; c'est que ceux qui parlent le plus des regles, & qui les sçavent mieux que les autres, font des Comedies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrester peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pieces qui sont selon les regles ne plaisent pas, & que celles qui plaisent ne soient pas selon les regles, il faudroit de necessité que les regles eussent esté mal faites. Mocquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goust du public, & ne consultons dans une Comedie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons nous aller de bonne foy aux choses qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raisonnemens pour nous empescher d'avoir du plaisir.

VRANIE.

DE L'ESCOLE DES FEMMES. 313
VRANIE.

Pour moy, quand je vois une Comedie, je regarde seulement si les choses me touchent, & lors que je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ay eu tort, & si les regles d'Aristote me deffendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une fausse excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les preceptes du Cuisinier François.

VRANIE.

Il est vray; & j'admire les raffinemens de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mesmes.

DORANTE.

Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges tous ces raffinemens mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; & jusques au manger & au boire nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de Messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute vostre raison, c'est que l'Escole des Femmes a plû; & vous ne

Tome II.

O

vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les regles pourveu....

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lyfidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, & que cette Comedie ayant plû à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, & qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais avec cela, je soutiens qu'elle ne peche contre aucune des regles dont vous parlez. Je les ay leuës, Dieu mercy, autant qu'un autre, & je ferois voir aisément, que peut-estre n'avons-nous point de piece au Theatre plus reguliere que celle-là.

ELISE.

Courage, Monsieur Lyfidas, nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoy, Monsieur, la Protase, l'Epitase, & la Peripetie?

DORANTE.

Ah! Monsieur Lyfidas, vous nous affomez avec vos grands mots. Ne paroissez point si sçavant, de grace; humanisez vostre discours, & parlez pour estre entendu. Pensez-vous qu'un nom Grec donne plus de

roids à vos raisons ? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fust aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la Protase; le nœud, que l'Építase; & le dénouement, que la Peripetie ?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puis que ces mots blessent vos oreilles, je m'expliqueray d'une autre façon, & je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une piece qui péche contre le nom propre des pieces de Theatre? car enfin le nom de Poëme Dramatique vient d'un mot Grec, qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce Poëme consiste dans l'action; & dans cette Comedie-cy il ne se passe point d'actions, & tout consiste en des recits que vient faire, ou Agnes ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voila qui est spirituellement remarqué, & c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, & sur tout celuy des

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah !

LYSIDAS.

La Scene du valet & de la servante au de-
dans de la maison , n'est-elle pas d'une lon-
gueur ennuyeuse, & tout à fait impertinente ?

LE MARQUIS.

Cela est vray.

CLIMENE.

Assurément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t'il pas trop librement
son argent à Horace ; & puis que c'est le per-
sonnage ridicule de la piece , falloit-il luy
faire faire l'action d'un honneste homme ?

LE MARQUIS.

Bon , la remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuse.

Le sermon, & les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, & qui choquent mesme le respect que l'on doit à nos mysteres ?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMENE.

Voilà parlé comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, & qui paroist si serieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop Comique, & de trop outré au cinquième Acte, lors qu'il explique à Agnes la violence de son amour avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces soupirs ridicules, & ces larmes maïses qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille !

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat Monsieur Lyfidas.

LA CRITIQUE
LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses de peu
d'estre ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voila mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu âs trouvé ton homme, ma foy.

DORANTE.

Peut-estre.

LE MARQUIS.

Respond, respond, respond, respond.

DORANTE.

Volontiers. Il....

LE MARQUIS.

Respond donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moy donc faire. Si....

LE MARQUIS.

Parbleu, je te deffie de répondre.

DORANTE.

Ouy, si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premierement, il n'est pas vray de dire

que toute la piece n'est qu'en recits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la Scene; & les recits eux-mêmes y font des actions suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces recits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, & prend à chaque nouvelle toutes les mesures qu'il peut pour se parer du mal-heur qu'il craint.

V R A N I E.

Pour moy, je trouve que la beauté du sujet de l'Escole des Femmes, consiste dans cette confiance perpetuelle; & ce qui me paroist assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'Esprit & qui est adverty de tout par une innocente qui est sa maistresse, & par un étourdy qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui luy arrive.

L E M A R Q V I S.

Bagatelle, bagatelle.

C L I M E N E.

Foible responce.

E L I S E.

Mauvaises raisons.

D O R A N T E.

Pour ce qui est des enfans par l'oreille, ils

ne font plaisans que par reflexion à Arnolphe ; & l'Autheur n'a pas mis cela pour estre de soy un bon mot : mais seulement pour une chose qui caracterise l'homme , & peint d'autant mieux son extravagance , puis qu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnes, comme la chose la plus belle du monde, & qui luy donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur amy luy est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & hōneste homme en d'autres. Et pour la Scene d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; & de mesme qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage, par la pure innocence de sa maistresse, il demeure au retour long-temps à sa porte

par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puny par les choses qu'il a crû faire la seureté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voila des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais devots qui l'ont ouy, n'ont pas trouvé qu'il choquast ce que vous dites; & sans doute que ces paroles d'enfer & de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième Acte qu'on accuse d'estre trop outré & trop Comique, je voudrois bien sçavoir si ce n'est pas faire la Satyre des Amans, & si les honnestes gens mesme, & les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses?.. ...

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

LA CRITIQUE
DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous mesmes, quand nous sommes bien amoureux,....

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Escoute moy si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion?....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la.

Il chante.

DORANTE.

Quoy?

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sçay pas si?....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la.

VRANIE.

Il me semble que.....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

VRANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans

nostre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite Comedie, & que cela ne seroit pas trop mal à la queuë de l'Escole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouïerois là dedans un rolle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moy, je souhaiterois que cela se fist, pourveu qu'on traitast l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moy je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

VRANIE.

Puis que chacun en seroit content, Chevalier, faites un memoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoissez, pour le mettre en Comedie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, sans doute, & ce ne se-

roit pas des vers à sa loüange.

VRANIE.

Point, point, je connois son humeur ; il ne se soucie pas qu'on fronde ses pieces, pourveu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Ouy ; mais quel dénoiement pourroit-il trouver à cecy ? Car il ne sçauroit y avoir ny mariage, ny reconnoissance ; & je ne sçay point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

VRANIE.

Il faudroit resver quelque incident pour cela.





SCENE VII.

ET DERNIERE.

GALOPIN , LYSIDAS,
DORANTE, LE MARQUIS,
CLIMENE, ELISE,
VRANIE.

M GALOPIN.
Adame , on a servi sur table.

DORANTE.

Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénoüement que nous cherchions ; & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait , sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on

326 LA CRITIQUE DES FEMMES.
a fervi , on se levera , & chacun ira sou-
per.

V R A N I E .

La Comedie ne peut pas mieux finir , &
nous ferons bien d'en demeurer là.



IN LA BIBLIOTHEQUE DES ERMITES

DE LA SOCIÉTÉ DES ERMITES

1784

Le Comte de ...
à Paris le ...

LES

PLAISIRS



L'ISLE

ENCHANTÉE

DE LA CRITIQUE DES FEMMES
à Paris, de la France, & d'ailleurs son
prix

FRANÇOIS

Le Comedie ne peut pas mieux être
soufferte que d'endormir la

LES

PARAISIRS



L'ISLE

FRANÇOIS

LES
PLAISIRS
DE
L'ISLE
ENCHANTE'E.



LES PLAISIRS
DE L'ISLE
ENCHANTÉE.

COVRSE DE BAGVE,
Collation ornée de Machines, Co-
medie de Moliere , Intitulée la
Princesse d'Elide, meflée de Danfe
& de Musique, Ballet du Palais
d'Alcine, Feu d'Artifice: Et autres
Feftes galantes & magnifiques, fai-
tes par le Roy à Versailles , le 7.
May 1664. Et continuées plusieurs
autres jours.

LE ROY voulant donner aux Reynes,
& à toute fa Cour le plaisir de quel-
ques Feftes peu communes, dans un lieu orné

de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une Maison de Campagne , choisit Versailles à quatre lieues de Paris. C'est un Chasteau qu'on peut nommer un Palais Enchanté, tant les ajustemens de l'art ont bien secondé les soins que la Nature a pris pour le rendre parfait : Il charme en toutes manieres , tout y rit dehors & dedans , l'or & le marbre y disputent de beauté & d'éclat : Et quoy qu'il n'ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres Palais de sa Majesté : Toutes choses y sont polies , si bien entendues & si achevées , que rien ne les peut égaler. Sa Symetrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, & le nombre infini de ses fleurs , comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singuliere : La diversité des bestes contenuës dans les deux Parcs, & dans la Mesnagerie, où plusieurs courts en Estoilles sont accompagnées de Viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens , joignent le plaisir avec la magnificence , & en font une maison accomplie.

Ce fut en ce beau lieu où toute la Cour se rendit le cinquième de May, que le Roy traitta plus de six cent personnes jusques au quatorzième; outre une infinité de gens necessaires à la Danse & à la Comedie, & d'Artisans de toutes sortes venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le Ciel mesme sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puis qu'en une saison presque toujours pluvieuse on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roy estoient à l'épreuve des plus grandes incommoditez; de hautes toiles, des bastimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, resisterent à ce vent; qui par tout ailleurs eust rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarini, Gentil-homme Modenois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-cy; & le Roy commanda au Duc de S. Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier Gentil-homme

de la Chambre, & qui avoit desjà donné plusieurs sujets de Ballets fort agréables ; de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre ; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien reussir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine , qui donna lieu au Tiltre des Plaisirs de l'Isle Enchantée ; puis que selon l'Arioste , le brave Roger & plusieurs autres bons Chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoy qu'empruntée, & du sçavoir de cette Magicienne ; & en furent délivrez apres beaucoup de temps consommé dans les delices, par la bague qui détruisoit les enchantemens : C'estoit celle d'Angelique que Melisse sous la forme du vieux Atlas , mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un Rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades ; de quatre Portiques de trente-cinq pieds d'élevation, & de vingt-deux en quarré d'ouverture ; de plusieurs festons enrichis d'or, & de diverses peintures avec les armes de sa Majesté.

Toute la Cour s'y estant placée le septième, il entra dans la place sur les six heures

du soir un Heraut d'Armes, representé par M. des Bardins, vestu d'un habit à l'antique couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il estoit suivy de trois Pages : celuy du Roy, M. d'Artagnan, marchoit à la teste des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de sa Majesté, portant sa Lance & son Escu, dans lequel brilloit un Soleil de pierreries, avec ces mots.

Nec Cesso, nec Erro.

Faisant allusion à l'attachement de sa Majesté aux affaires de son Estat, & la maniere avec laquelle il agit; ce qui estoit encore representé par ces quatre vers du President de Perigny, auteur de la mesme Devise.

*C*E n'est pas sans raison que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un Objet si rare;
Qui dans son cours penible, autant que glorieux,
Jamais ne se repose, & jamais ne s'égare.

Les deux autres Pages estoient aux Ducs de S. Aignan & de Noailles; Le premier Marechal de Camp, & l'autre Juge des Courses.

Celuy du Duc de S. Aignan portoit l'Escu de sa Devise, & estoit habillé de sa livrée de

toille d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates & noires, & les rubans de mesme: Sa Devise estoit, Vn Thymbre d'horloge, avec ces mots.

De mi golpes mi Ruido.

Le Page du Duc de Noailles estoit vestu de couleur de feu, argent & noir, & le reste de la livrée semblable; la Devise qu'il portoit dans son Escu, estoit un Aigle, avec ces mots.

Fidelis & audax.

Quatre Trompettes & deux Tymbaliers, marchoient apres ces Pages, habillez de satin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la mesme livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des Soleils d'or fort éclatans aux banderolles des Trompettes, & les couvertures des Tymballes.

Le Duc de S. Aignan, Marefchal de Camp, marchoit apres eux armé à la Grecque, d'une cuirasse de toille d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de soye; & son Casque estoit orné d'un Dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, meslées

DE L'ISLE ENCHANTE'E. 337
mêlées d'incarnat & de noir : Il montoit un
cheval blanc bardé de même, & représen-
toit Guidon le Sauvage.

Pour le Duc de Saint Aignan, *representant*
Guidon le Sauvage.

MADRIGAL.

L Es combats que j'ay faits en l'Isle dangereuse,
Quand de tant de Guerriers je demeuray vain-
queur,

Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.

La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un party legitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper ;
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la Terre,
Qu'on n'en void point en toute guerre,
Ny plus souvent ny mieux frapper.

POUR LE MESME.

S Eul contre dix Guerriers, seul contre dix Pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles,
Qui sort à son honneur de ce double combat
Doit estre, ce me semble, un terrible Soldat.

Huit Trompettes & deux Tymbaliers,
vestus comme les premiers, marchaient apres
le Mareschal de Camp.

LE ROY representant Roger les suivoit,

montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu étoit d'or, d'argent & de pierreries : Sa Majesté estoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de sa Quadrille, & portoit une cuirasse de lame d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action estoient dignes de son rang; son Casque tout couvert de plumes, couleur de feu, avoit une grace incomparable; & jamais un air plus libre, ny plus guerrier, n'a mis un mortel au dessus des autres hommes.

S O N N E T.

Pour le ROY, representant ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier Conquerant!
 Sa personne ébloïit quiconque l'examine,
 Et quoy que par son Poste il soit desia si Grand,
 Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses Destins est l'auguste garant,
 Par delà ses Ayeux sa vertu l'achemine,
 Il fait qu'on les oublie, & de l'air qu'il s'y prend,
 Bien loin derrière luy laisse son Origine.

De ce cœur genereux c'est l'ordinaire employ,
 D'agir plus volontiers pour Autruy que pour Soy,
 Là principalement sa force est occupée :

Il efface l'éclat des Heros anciens,
 N'a que l'honneur en veüe, & ne tire l'épée
 Que pour des interests qui ne sont pas les siens.

DE L'ISLE ENCHANTE'E. 339

Le Duc de Noailles, Juge du Camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit apres le Roy, portant la couleur de feu & le noir, sous une riche broderie d'argent; & ses plumes aussi bien que tout le reste de son équipage estoient de cette mesme livrée.

Le Duc de Noailles. *Oger le Danois,
Juge du Camp.*

CE Paladin s'applique à cette seule affaire
De servir dignement le plus puissant des Rois,
Comme pour bien juger il faut sçavoir bien faire,
Le doute que personne appelle de sa voix.

Le Duc de Guise & le Comte d'Armagnac marchaient ensemble apres luy. Le premier portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geaix; ses plumes, son cheval, & sa lance assortissoient à sa livrée: Et l'autre représentant Griffon le Blanc, portoit sur un habit de toille d'argent plusieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la mesme couleur.

Le Duc de Guise. *Aquilant le Noir.*

LA Nuit a ses beautez de mesme que le jour,
Le Noir est ma couleur, je l'ay toujours aimée,
Et si l'obscurité convient à mon Amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma Renommée.

Le Comte d'Armagnac. *Griffon le Blanc.*

VOyez quelle candeur en moy le Ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée,
Et quand il sera temps d'aller aux ennemis
C'est où je me feray tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaslin qui paroif-
soient en suite, estoient vestus, l'un d'incar-
nat avec or & argent; & l'autre de vert,
blanc & argent: Toute leur livrée & leurs
chevaux estant dignes du reste de leur équi-
page.

Pour le Duc de Foix. *Renaud.*

IL porte un Nom celebre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vray c'est pour aller bien haut,
Et c'est un grand bon-heur que d'avoir à son âge
La chaleur necessaire, & le flegme qu'il faut.

Le Duc de Coaslin. *Dudon.*

TRop avant dans la Gloire on ne peut s'engager,
J'auray vaincu sept Rois. & par mon grand courage
Les verray tous soumis au pouvoir de ROGER,
Que je ne seray pas content de mon Ouvrage.

Après eux marchaient le Comte du Lude
& le Prince de Marillac, le premier vestu
d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune,
blanc & noir, enrichis de broderie d'argent,

DE L'ISLE ENCHANTE'E. 341
leur livrée de mesme, & fort bien montez.

Le Comte du Lude. *Astolphe.*

DE tous les Paladins qui sont dans l'Univers
Aucun n'a pour l'Amour l'ame plus échauffée,
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune FE'E.

Le Prince de Marillac. *Brandimart.*

MES vœux seront contens, mes souhaits accom-
plis,
Et m'a bonne fortune à son comble arrivée, (LIS,
Quand vous sçaurez mon zels, aimable FLEUR DE
Au milieu de mon cœur profondement gravée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt, marchaient en suite; l'un portoit le bleu & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux estoient de la mesme couleur, & d'une pareille richesse.

Le Marquis de Villequier. *Richardet.*

PERSONNE comme moy n'est sorty galamment
D'une intrigue où sans doute il falloit quelque
adresse,
Personne à mon advis plus agréablement
N'est demeuré fidelle en trompant sa Maistresse.

Le Marquis de Soyecourt. *Olivier.*

VOicy l'honneur du Siecle , auprès de qui nous
sommes ,
Et mesme les Geants , de mediocres Hommes ,
Et ce franc Chevalier à tout venant tout prest ,
Toujours pour quelque Iouste a la lance en arrest.

Les Marquis d'Humieres & de la Valliere
les suivoient : Ce premier portant la couleur
de chair & argent ; & l'autre le gris de lin,
blanc & argent : toute leur livrée estant la
plus riche, & la mieux assortie du monde.

Le Marquis d'Humieres. *Ariodant.*

IE tremble dans l'accez de l'amoureuse fièvre,
Ailleurs sans vanité je ne tremblay jamais ,
Et ce charmant objet, l'adorable GENEVRE,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Le Marquis de la Valliere. *Zerbin.*

Quelques beaux sentimens que la gloire nous
donne ,
Quand on est amoureux au souverain degré ,
Mourir entre les bras d'une belle Personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monsieur le Duc marchoit seul, portant
pour sa livrée la couleur de feu , blanc & ar-
gent : un grand nombre de Diamans estoient
attachez sur la magnifique broderie, dont sa

cuirasse, & son bas de faye estoient couverts; son casque & le harnois de son cheval en estant aussi enrichis.

Monsieur le Duc. *Roland.*

Roland fera bien loin son grand Nom retentir,
 La Gloire deviendra sa fidelle Compagne,
 Il est sorty d'un sang qui bruste de sortir
 Quand il est question de se mettre en campagne,
 Et pour ne vous en point mentir
 C'est le pur sang de Charlemagne.

VN Char de dix-huict pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroissoit en suite éclatant d'or & de diverses couleurs: Il representoit celuy d'Apollon, en l'honneur duquel se celebrent autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'estoient proposez d'imiter en leurs Courses & en leur équipage: Cette Divinité brillante de lumieres estoit assise au plus haut du Char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siecles, distinguez par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siecle d'Or orné de ce précieux metal, estoit encore paré de diverses Fleurs, qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux Age.

Ceux d'Argent & d'Airain, avoient aussi leurs remarques particulieres.

Et celuy de Fer, estoit representé par un Guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes Figures de relief paroient les costez de ce Char magnifique: Les Monstres Celestes, le Serpent Python, Daphné, Hyacinthe; & les autres Figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le Globe du Monde, y estoient aussi relevez d'une agréable sculpture: Le Temps representé par le Sieur Millet, avec sa faux, ses aisles, & cette vieillesse decrepite, dont on le peint toujours accablé, en estoit le conducteur: Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu communes, couverts de grandes houffes semées de Soleils d'Or, & attelés de front, tiroient cette Machine.

Les douze Heures du jour, & les douze Signes du Zodiaque, habillez fort superbement, comme les Poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux costez de ce Char.

Tous les Pages des Chevaliers le suivoient deux à deux (apres celuy de Monsieur le Duc) fort proprement vestus de leurs li-

vrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs Maistres, & les Escus de leurs Devises.

Le Duc de Guise, representant Aquilant le Noir, ayant pour Devise, un Lyon qui dort, avec ces mots.

Et quiescente pavefcunt.

Le Comte d'Armagnac, representant Griffon le Blanc, ayant pour Devise une Hermine, avec ces mots.

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, representant Renaud, ayant pour Devise un Vaisseau dans la Mer, avec ces mots.

Longe levis aura feret.

Le Duc de Coaslin, representant Dudon, ayant pour Devise un Soleil, & l'Heliotrope ou Tournesol, avec ces mots.

Splendor ab obsequio.

Le Comte du Lude, representant Astolphe, ayant pour Devise un Chiffre en forme de nœud, avec ces mots.

Non fia mai sciolto.

Le Prince de Marillac, représentant Brandimart, ayant pour Devise une Montre en relief dont on voit tous les ressorts, avec ces mots.

Chieto fuor commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour Devise un Aigle qui plane devant le Soleil, avec ces mots.

Vni militat Astro.

Le Marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour Devise la Massuë d'Hercule, avec ces mots.

Vix equat fama labores.

Le Marquis d'Humieres, représentant Ariodant, ayant pour Devise toutes sortes de Couronnes, avec ces mots.

No quiero Menos.

Le Marquis de la Valliere, représentant Zerbin, ayant pour Devise un Phœnix sur un bucher allumé par le Soleil, avec ces mots.

Hoc juvat uri.

Monsieur le Duc, representant Roland, ayant pour Devise un Dard entortillé de Lauriers, avec ces mots.

Certo ferit.

Vingt Pasteurs chargez des diverses pieces de la Barriere, qui devoit estre dressée pour la Course de Bague, formoient la derniere Troupe qui entra dans la lice : Ils portoient des vestes couleur de feu enrichies d'argent, & des coiffures de mesme.

Aussi tost que ces Troupes furent entrées dans le Camp, elles en firent le tour, & apres avoir salüé les Reynes, elles se separerent, & prirent chacun leur poste : Les Pages à la teste, les Trompettes & les Tymballiers se croisans, s'allerent poster sur les aisles : Le Roy s'avançant au milieu, prit sa place vis à vis du haut Dais : Monsieur le Duc proche de sa Majesté : Les Ducs de S. Aignan & de Noailles à droit & à gauche : Les dix Chevaliers en haye aux deux costez du Char : Leurs Pages au mesme Ordre derriere eux : Les Signes & les Heures comme ils estoient entrez.

Lors qu'on eut fait alte en cét estat, un

profond silence causé tout ensemble par l'attention & par le respect; donna le moyen à Mademoiselle de Brie, qui représentoit le Siecle d'Airain, de commencer ces vers à la louïange de la Reyne, adressez à Apollon.

LE SIECLE D'AIRAIN à Apollon.

B Rillant Pere du jour, Toy de qui la puissance
Par ses divers aspects nous donna la naissance;
Toy l'espoir de la Terre, & l'ornement des Cieux;
Toy le plus necessaire & le plus beau des Dieux;
Toy dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir & sentir en tous lieux par soy-mesme:
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix
Tu celebres tes Jeux aux rivages François?

A P O L L O N.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eût la Grece,
De gloire, de valeur, de merite & d'adresse;
Cen'est pas sans raison qu'on y voit transferez
Ces lieux, qu'à mon honneur la terre a consacrez.

I'ay toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux Rayons la benigne influence:
Mais le charmant objet qu'Hymen y fait regner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.

Depuis un si long-temps que pour le bien du monde
Je fais l'immense tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ay rien veu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si genereux,
Jamais tant de lumiere avec tant d'innocence;
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence;

*Iamais tant de grandeur avec tant de bonté ;
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.*

*Mille Climats divers qu'on vit sous la puissance,
De tous les demi-Dieux dont elle prit naissance ,
Cedant à son merite autant qu'à leur devoir ,
Setrouveront un jour unis sous son pouvoir.*

*Ce qu'eurent de grandeurs & la France & l'E-
spagne ,
Les droicts de Charles-Quint, les droicts de Charle-
Magne ,*

*En elle avec leur sang heureusement transmis ,
Rendront tout l'Univers à son Trône soumis :
Mais un Titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'esleve plus haut, qui luy plaist davantage ;
Vn Nom qui tient en soy les plus grands noms unis,
C'est le Nom glorieux d'Espouse de LOVIS.*

LE SIECLE D'ARGENT.

*Quel destin fait briller avec tant d'injustice
Dans le siecle de fer un Astre si propice ?*

LE SIECLE D'OR.

*Ab ! ne murmure point contre l'ordre des Dieux ,
Loin de s'enorgueillir , d'un don si précieux ,
Ce siecle qui du Ciel a merité la haine ,
En devroit augurer sa ruine prochaine ,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner ,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'ex erminer.*

*Sitost qu'elle paroist dans cette heureuse terre ,
Voy comme elle en bannit les fureurs de la guerre :
Comment depuis ce jour d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bon-heur des humains ;
Par quels secrets ressorts un Heros se prepare
A chasser les horreurs d'un siecle si barbare,*

*Et me faire revivre avec tous les plaisirs,
Qui peuvent contenter les innocens desirs.*

LE SIECLE DE FER.

*Je sçay quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte,
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abatu...*

A P O L L O N.

*Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'Enfer unis pour ta deffense,
Ne feroient qu'une foible & vaine resistance:
L'Univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va guster par ta fuite un destin plus heureux:
Il est temps de ceder à la Loy souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette Auguste Reyne;
Il est temps de ceder aux travaux glorieux
D'un Roy favorisé de la Terre & des Cieux:
Mais icy trop long-temps ce different m'arreste,
A de plus doux combats cette Lice s'apreste,
Allons la faire ouvrir, & ployons des Lauriers,
Pour couronner le front de nos fameux Guerriers.*

TOUS ces Recits achevez, la Course de Bague commença, en laquelle apres que le Roy eut fait admirer l'adresse & la grace qu'il a en cét exercice, comme en tous les autres, & plusieurs belles Courses, & de tous ces Chevaliers: le Duc de Guise, les Marquis de Soyecourt & de la Valliere demeurèrent à la dispute, dont ce dernier em-

porta le prix ; qui fut une épée d'or enrichie de Diamans, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reyne Mere, & dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des Courses, par la justesse qu'on avoit eu à les commencer : Et un nombre infini de lumieres ayant éclairé tout ce beau lieu ; l'on vid entrer dans la mesme place

Trente-quatre Concertans fort bien vestus, qui devoient précéder les Saisons ; & faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets delicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs Majestez la magnifique collation qui estoit preparée : Les douze Signes du Zodiaque, & les quatre Saisons danserent dans le rond une des plus belles entrées de Ballet qu'on eut encore veüe.

Le Printemps parut en suite sur un cheval d'Espagne, representé par Mademoiselle du Parc ; qui avec le sexe & les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme : Son habit estoit vert en broderie d'argent, & de fleurs au naturel.

L'Esté le suivoit, representé par le Sieur

du Parc, sur un Elephant, couvert d'une riche houffe.

L'Automne aussi advantageusement vestuë, representée par le Sieur de la Thorilliere, venoit apres monté sur un Chameau.

L'Hyver suivoit sur un Ours, representé par le Sieur Bejar.

Leur suite estoit composée de quarante-huict personnes, qui portoient toutes sur leurs testes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des Jardiniers, des Corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures & d'autres choses delicieuses de la Saison, qu'ils estoient courbez sous cét agréable faix.

Douze autres, comme Moissonneurs, vestus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au Soleil Levant, & suivoient l'Esté.

Douze vestus en Vandangeurs, estoient couverts de feüilles de vignes & de grappes de raisins; & portoient dans des paniers feüille-morte, remplis de petits bassins de

cette mesme couleur, divers autres fruits & confitures à la suite de l'Automne.

Les douze derniers, estoient des Vieillards gelez, dont les fourrures & la démarche marquoient la froideur & la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace & d'une neige si bien contrefaites, qu'on les eust pris pour la chose mesme, ce qu'ils devoient contribuer à la Collation, & suivoient l'Hyver.

Quatorze Concertans de Pan & de Diane precedoient ces deux Divinitez, avec une agréable Harmonie de Flutes & de Mufettes.

Elles venoient en suite sur une Machine fort ingenieuse en forme d'une petite Montagne ou Roche ombragée de plusieurs arbres: mais ce qui estoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir, se pust découvrir à la veüe.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la Mesnagerie de Pan, & de la Chasse de Diane.

Dix-huict Pages du Roy fort richement vestus, qui devoient servir les Dames à Table, faisoient les derniers de cette Troupe; laquelle estant rangée, Pan, Diane & les

Saisons se presentant devant la Reyne ; Le
Printemps luy adressa le premier ces Vers.

LE PRINTEMPS.

A LA REYNE.

ENtre toutes les fleurs nouvellement écluses,
Dont mes Jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets & les roses,
Pour payer mon tribut j'ay fait choix de ces lys,
Que de vos premiers ans vous avez tant cheris ;
LOUIS les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'Univers charmé les respecte & les craint ;
Mais leur regne est plus doux & plus puissant encore,
Quand ils brillent sur vostre teint.

L'ESTE.

Surpris un peu trop promptement,
I'apporte à cette Feste un leger ornement ;
Mais avant que ma saison passe,
Je feray faire à vos Guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Vn ample moisson de Lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui luy tomberent en partage,
Pretend de cette Feste avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs :

DE L'ISLE ENCHANTE'E. 355

*Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qui a produit ma saison,
Et qui croist dans vostre maison,
Pour faire quelque jour les delices du Monde.*

L'HYVER.

*La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux,
Mais ils sont des plus nécessaires,
Dans une Feste où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtrieres,
Font maistre tant d'embrasemens.*

D I A N E.

A LA REYNE.

*Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs, & mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains;
Depuis que parmy nous ils vous ont veu paroistre,
Ne veulent plus me reconnoistre,
Et chargez de presens, viennent avecque moy
Vous porter ce tribut pour marque de leur foy.
Les habitans legers de cét heureux boccage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage,
Que l'heur de perir de vos coups:
Amour dont vous avez la grace & le visage,
A le mesme secret que vous.*

P A N.

*Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
Lors que nous vous offrons en ce fameux repas*

L'eslite de nos bergeries :

Si nos troupeaux goustent en paix

Les herbages de nos prairies,

Nous devons ce bon-heur à vos divins attraits.

Ces Recits achevez, une grande Table en forme de Croissant, rond d'un costé, où l'on devoit couvrir & garnir de fleurs celui où elle estoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six Violons tres bien vestus, parurent derriere sur un petit Theatre: pendant que Messieurs de la Marche, & Parfait Pere, Frere, & Fils Controlleurs Generaux; sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chere; l'a firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Delices.

Leurs Majestez s'y mirent en cét Ordre, qui prévint tous les embarras, qui eussent pû naistre pour les rangs.

La Reyne Meré estoit assise au milieu de la Table; & avoit à sa main droite.

L E R O Y.

Mademoiselle d'Alençon.

Madame la Princesse.

Mademoiselle d'Elbeuf.

Madame de Bethune.

Madame la Duchesse de Crequy.

M O N S I E V R.

Madame la Duchesse de S. Aignan.

Madame la Mareschalle du Pleffis.

Madame la Mareschalle d'Estampes.

Madame de Gourdon.

Madame de Montefpan.

Madame d'Humieres.

Mademoiselle de Brancas.

Madame d'Armagnac.

Madame la Comtesse de Soissons.

Madame la Princesse de Bade.

Mademoiselle de Grançay.

DE L'AVTRE COSTE', ESTOIENT ASSISES.

L A R E Y N E.

Madame de Carignan.

Madame de Flaix.

Madame la Duchesse de Foix.

Madame de Brancas.

Madame de Froulay.

Madame la Duchesse de Navailles.

Mademoiselle d'Ardenes.

Mademoiselle de Cologon.

Madame de Crussol.

Madame de Montauzier.

Madame la Princesse Benedicte.

Madame la Duchesse.

Madame de Rouvroy.

Mademoiselle de la Mothe.

Madame de Marsé.

Mademoiselle de la Valliere.

Mademoiselle d'Artigny.

Mademoiselle du Bellay.

Mademoiselle de Dampierre.

Mademoiselle de Fiennes.

La sumptuosité de cette Collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abandonce, que par la delicatesse des choses qui y furent servies : Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens ; puis que dans la nuit auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infiny de Chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cent flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vestus en Masques, rendoient une clarté, presque aussi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers avec leurs Casques couverts de plumes de differentes couleurs, &

leurs habits de la Course estoient appuyez sur la Barriere; & ce grand nombre d'Officiers richement vestus, qui servoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une chose enchantée, duquel apres la Collation, leurs Majestez & toute la Cour, sortirent par le Portique opposé à la Barriere; & dans un grand nombre de Gallesches fort ajustées, reprirent le chemin du Chasteau.

Fin de la premiere Journée.





SECONDE IOVRNE'E
 DES PLAISIRS
 DE L'ISLE
 ENCHANTÉE.

LOrs que la nuit du second jour fut venue, Leurs Majestez se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, & sur la mesme ligne, s'avancant toujours vers le Lac, où l'on feignoit que le Palais d'Alcine estoit basti.

Le dessein de cette seconde Feste, estoit que Roger & les Chevaliers de sa Quadrille, apres avoir fait des merveilles aux Courses, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient fait en faveur de la Reyne, continuoient

nuoient en ce mesme dessein pour le divertissement suivant; & que l'Isle flotante n'ayât point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à sa Majesté le plaisir d'une Comedie, dont la Scene estoit en Elide.

Le Roy fit donc couvrir de toilles, en si peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espece de Dome, pour deffendre contre le vent le grand nombre de Flambeaux & de Bougies qui devoient éclairer le Theatre, dont la decoration estoit fort agréable. Aussi tost qu'on eut tiré la toille un grand Concert de plusieurs Instrumens se fit entendre: Et l'Aurore représentée par Mademoiselle Hilaire, ouvrit la Scene, & chanta ce Recit.





PREMIERE INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

RECIT DE L' A V R O R E.

Qu'ad l'Amour à vos yeux offre un choix agréable,
 Jeunes beautez laissez-vous enflamer:
 Mocquez-vous d'affecter cét orgueil indomptable,
 Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer:
 Dans l'âge où l'on est aimable
 Rien n'est si beau que d'aimer.

Soûpirez librement pour un amant fidelle,
 Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer:
 Vn cœur tendre est aimable, & le nom de cruelle
 N'est pas un nom à se faire estimer:
 Dans le temps où l'on est belle
 Rien n'est si beau que d'aimer.





SCENE DEUXIEME.

VALETS DE CHIENS, ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce Recit quatre Valets de Chiens estoient couchez sur l'Herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas) representé par le Sieur de Moliere, excellent Acteur de l'invention duquel estoient les Vers & toute la piece, se trouvoit au milieu de deux, & un autre à ses pieds, qui estoient les Sieurs Estival, Don, & Blondel de la Musique du Roy, dont les voix estoient admirables.

Ceux-cy en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore, si tost qu'elle eut chanté, s'écrierent en Concert.

Hola ? hola ? debout, debout, debout :
Pour la Chasse ordonnée il faut preparer tout
Hola ? ho debout, viste debout.

I^{er}.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se
communique,

II^{me}.

L'air sur les fleurs en perles se resout.

III^{me}.

Les Rossignols commencent leur Musique,
Et leurs petits concerts retentissent par tout.

T O U S E N S E M B L E .

Sus , sus debout, viste debout ?

Parlant à Lyciscas qui dormoit.

Qu'est-cecy, Lyciscas, quoy ? tu rôles encore,
Toy qui promettois tant de devancer l'Au-
rore ?

Allons debout , viste debout,
Pour la Chasse ordōnée il faut preparer tout,
Debout , viste debout , dépeschons, debout.

L Y C I S C A S *en s'evueillant.*

Par la morbleu vous estes de grands brail-
lards vous autres, & vous avez la gueule ou-
verte de bon matin ?

M U S I C I E N S .

Ne vois-tu pas le jour qui se répād par tout ?
Allons debout , Lyciscas debout.

L Y C I S C A S .

Hé ! laissez-moy dormir encor un peu je
vous conjure ?

M U S I C I E N S .

Non , non debout, Lyciscas debout.

DE L'ISLE ENCHANTE'E. 365
LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart
d'heure ?

MUSICIENS.

Point , point debout , vifte debout.

LYCISCAS.

Hé ! je vous prie ?

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Vn moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Eh.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'auray fait incontinent.

LES PLAISIRS
MUSICIENS.

Non, non debout, Lycifcas debout:
Pour la Chasse ordonnée il faut preparer tout,
Viste debout, dépeschons debout.

LYCISCAS.

Et bien laissez-moy, je vais me lever: Vous
estes d'étranges gens de me tourmenter
comme cela: Vous ferez caufe que je ne me
porteray pas bien de toute la journée; car,
voyez-vous, le sommeil est necessaire à l'hom-
me, & lors qu'on ne dort pas sa refection, il
arrive... que... on est...

I^{er}.

Lycifcas.

II^{me}.

Lycifcas.

III^{me}.

Lycifcas.

T O U S E N S E M B L E .

Lycifcas.

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs, je voudrois que
vous eussiez la gueule pleine de bouïllie bien
chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout, viste debout, dépeschons
debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son sou.

I^{er}.

Hola? oh.

II^{me}.

Hola? oh.

III^{me}.

Hola? oh.

T O V S E N S E M B L E.

Oh! oh! oh! oh! oh.

LYCISCAS.

Oh! oh! oh! oh. La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlemens, je me donne au Diable si je ne vous assomme: Mais voyez un peu quel diable d'entoufiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela, je....

M V S I C I E N S.

Debout.

LYCISCAS.

Encore.

M V S I C I E N S.

Debout.

LYCISCAS.

Le Diable vous emporte.

M V S I C I E N S.

Debout.

LES PLAISIRS
LYCISCAS *en se levant.*

Quoy toujours ? a-t'on jamais veu une pareille furie de chanter ? par le sang bleu j'enrage, puis que me voila éveillé il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on ma fait. Allons ho ? Messieurs, debout, debout, vifte, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de Diable par tout, debout, debout, debout ; Allons vifte, ho, ho, ho ? Debout, debout, pour la Chasse ordonnée il faut preparer tout ; debout, debout, Lyciscas debout ? ho ! ho ! ho ! ho ! ho.

Lyciscas s'estant levé avec toutes les peines du monde, & s'estant mis à crier de toute sa force, plusieurs Cors & Trompes de Chasse se firent entendre, & concertées avec les Violons commencerent l'air d'une entrée, sur laquelle six Valets de Chiens danserent avec beaucoup de justesse & de disposition; reprenāt à certaines cadences le son de leurs Cors & Trompes. C'estoient les Sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, & la Pierre.





N O M S D E S A C T E U R S
de la Comedie.

LA PRINCESSE D'ELIDE.

Mademoiselle de Moliere.

AGLANTE, Cousine de la Princesse.

Mademoiselle du Parc.

CINTHIE, Cousine de la Princesse.

Mademoiselle de Brie.

PHILIS, suivante de la Princesse.

Mademoiselle Bejart.

IPHITAS, Pere de la Princesse.

Le Sieur Hubert.

EVRIALE, ou le Prince d'Ithaque.

Le Sieur de la Grange.

ARISTOMENE, ou le Prince de Messene.

Le Sieur du Croisy.

THEOCLE, ou le Prince de Pyle.

Le Sieur Pejart.

ARBATE, Gouverneur du Prince d'Ithaque.

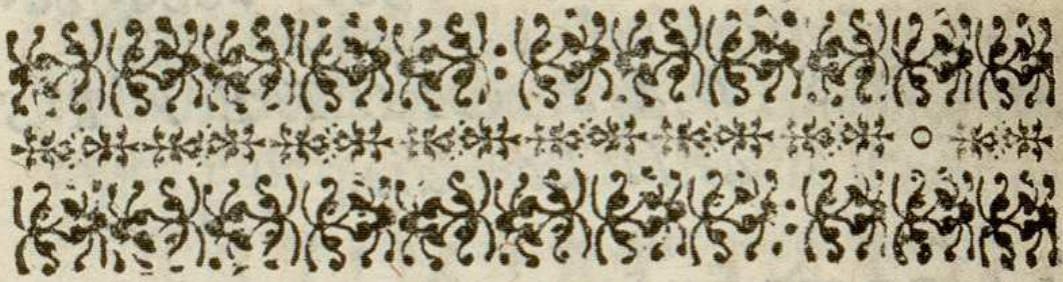
Le Sieur de la Torilliere.

MORON, plaisant de la Princesse.

Le Sieur de Moliere.

Vn suivant.

Le Sieur Prevost.



ACTE PREMIER.

ARGUMENT.

Cette Chasse qui se preparoit ainsi, estoit celle d'un Prince d'Elide, lequel estant d'humeur galante & magnifique, & souhaitant que la Princesse sa Fille se resolust à aimer & à penser au mariage, qui estoit fort contre son inclination, avoit fait venir en sa Cour les Princes d'Itaque, de Messene & de Pyle; afin que dans l'exercice de la Chasse qu'elle aimoit fort, & dans d'autres lieux, comme des Courses de Chars & semblables magnificences, quelqu'un de ces Princes pust luy plaire, & devenir son Espoux.



SCENE PREMIERE.

E *Vriale, Prince d'Ithaque, amoureux de la Princesse d'Elide, & Arbate son Gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le louë de son amour au lieu de l'en blasmer, en des termes fort galands.*

EVRIALE, ARBATE.

ARBATE.

CE silence reserveur, dont la sombre habitude
 Vous fait à tous momens chercher la solitude
 Ces longs soupirs que laisse échaper vostre cœur,
 Et ces fixes regards si chargez de langueur,
 Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge;
 Et je pense, Seigneur, entendre ce langage :
 Mais sans vostre congé de peur de trop risquer,
 Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EVRIALE.

Explique, explique Arbate, avec toute licence
 Ces soupirs, ces regards, & ce morne silence :
 Je te permets icy de dire que l'Amour
 M'a rangé sous ces loix, & me brave à son tour :
 Et je consens encor que tu me fasses honte
 Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dôpte.

Qvj

Moy vous blasmer, Seigneur, des tendres mouvemens,

Où je vois qu'aujourd'huy panchent vos sentimés;
 Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
 Contre les doux transports de l'amoureuse flame,
 Et bien que mon sort touche à ses derniers Soleils,
 Je diray que l'Amour sied bien à vos pareils :
 Que ce tribut qu'ô rend aux traits d'un beau visage
 De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
 Et qu'il est mal-aisé que sans estre amoureux
 Vn jeune Prince soit, & grand & genereux ;
 C'est une qualité que j'aime en un Monarque,
 La tendresse de cœur est une grande marque,
 Et je croy que d'un Prince on peut tout présumer,
 Dés qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
 Ouy, cette passion de toutes la plus beile
 Traisne dans un esprit cent vertus apres elle,
 Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
 Et tous les grands Heros ont senty ses ardeurs ;
 Devant mes yeux, Seigneur, a passé vostre enfance,
 Et j'ay de vos vertus veu fleurir l'esperance ;
 Mes regards observoient en vous des qualitez
 Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
 J'y decouvrois un fonds d'esprit & de lumiere,
 Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fiere ;
 Vostre cœur, vostre adresse éclatoient chaque jour ;
 Mais je m'inquetois de ne voir point d'amour,
 Et puisque les langueurs d'une playe invincible
 Nous montrent que vostre ame à ses traits est sensible,
 Je triomphe, & mon cœur d'allegresse remply
 Vous regarde à present comme un Prince accompli.

Si del'Amour un temps j'ay bravé la puissance,
 Helas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
 Et sçachant dans quels maux mon cœur s'est
 abismé,

Toy-mesme, tu voudrois qu'il n'eust jamais aimé :
 Car enfin voy le fort où mon Astre me guide,
 J'aime, j'aime ardemment la Princesse d'Elide,
 Et tu sçais quel orgueil sous des traits si charmans
 Arment contre l'Amour ses jeunes sentimens ;
 Et comment elle fuit en cette illustre Feste
 Cette foule d'amans qui briguent sa conquête.
 Ah ! qu'il est bien peu vray que ce qu'on doit aimer
 Aussi tost qu'on le voit prend droict de nous char-
 mer.

Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les
 flames

Où le Ciel en naissant a destiné nos ames,
 A mon retour d'Argos je passay dans ces lieux,
 Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux,
 Je vis tous les appas dont elle est revestue,
 Mais de l'œil dont on voit une belle Statuë :
 Leur brillante jeunesse observée à loisir
 Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
 Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
 Sans m'en estre en deux ans r'apellé nulle Image :
 Vn bruit vient cependant à répandre à ma Cour
 Le celebre mépris qu'elle fait de l'Amour ;
 On publie en tous lieux que son ame hautaine
 Garde pour l'Hymenée une invincible haine,
 Et qu'un Arc à la main, sur l'épaule un Carquois,
 Comme une autre Diane elle hante les bois,
 N'aime rien que la Chasse, & de toute la Grece
 Fait soupirer en vain l'heroïque jeunesse.

Admire nos esprits, & la fatalité,
 Ce quen'avoit point fait sa veuë & sa beauté,
 Le bruit de ses fiertez en mon ame fit naistre
 Vn transport inconnu, dont je ne fus point maistre;
 Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
 A me faire avec soin rappeler tous ses traits,
 Et mon esprit jettant de nouveaux yeux sur elle
 M'en refit une image & si noble, & si belle;
 Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
 A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
 Que mon cœur aux brillans d'une telle victoire
 Vit de sa liberté s'évanoüir la gloire;
 Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
 Sa douceur sur mes sens prit tel droit de regner,
 Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance
 J'ay d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
 Et je couvre un effet de mes vœux enflammé
 Du desir de paroistre à ses Jeux renommé,
 Où l'illustre Iphitas, Pere de la Princesse,
 Assemble la pluspart des Princes de la Grece.

A R B A T E.

Mais à quoy bon, Seigneur, les soins que vous prenez ?

Et pourquoy ce secret où vous vous obstinez ?
 Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
 Et venez à ses yeux signaler vostre adresse,
 Et nuls empressemens, paroles, ny soupirs
 Ne l'ont instruite encor de vos bruslans desirs.
 Pour moy je n'entends rien à cette politique
 Qui ne veut point souffrir que vostre cœur s'ex-
 plique,
 Et je ne sçay quel fruit peut pretendre un amour
 Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EVRIALE.

Et que feray-je, Arbate, en declarant ma peine,
 Qu'attirer les dédain de cette ame hautaine ?
 Et me jeter au rang de ces Princes soumis
 Que le titre d'amans luy peint en ennemis ?
 Tu vois les Souverains de Messene & de Pyle
 Luy faire de leurs cœurs un hommage inutile,
 Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
 En appuyer en vain les respects assidus :
 Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
 Retient de mon amour toute la violence,
 Et me tiens condamné dans ces Rivaux fameux,
 Et je lis mon arrest au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris, & dans cette humeur fiere
 Que vostre ame à ses vœux doit voir plus de lu-
 miere,
 Puisque le sort vous donne à conquerir un cœur
 Que deffend seulement une jeune froideur,
 Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
 De quelque attachement l'invincible tendresse :
 Un cœur préoccupé resiste puissamment ;
 Mais quand une ame est libre, on la force aisément,
 Et toute la fierté de son indifference
 N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
 Ne luy cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
 Faites de vostre flâme un éclat glorieux,
 Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
 Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vostres :
 Peut-estre pour toucher ses severes appas,
 Aurez-vous des secrets que ces Princes n'ont pas ;
 Et si de ses fiertez l'imperieux caprice
 Ne vous fait éprouver un destin plus propice,

Au moins est-ce un bon-heur en ces extrémités
Que de voir avec soy ses Rivaux rebutez.

E V R I A L E.

I'aime à te voir presser cét aveu de ma flâme,
Combattant mes raisons tu chatoüilles mon ame,
Et par ce que j'ay dit je voulois pressentir
Si de ce que j'ay fait tu pourrois m'applaudir :
Car, enfin, puis qu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princesse expliquer mon silence,
Et peut-estre au moment que je t'en parle icy
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclaircy.
Cette Chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sçais qu'elle est allée au lever de l'Aurore,
Est le temps que Moron pour declarer mon feu
A pris....

A R B A T E.

Moron, Seigneur.

E V R I A L E.

Ce choix t'étonne un peu ;
Par son titre de fou tu crois le bien connoistre,
Mais sçache qu'il l'est moins qu'il ne le veut pa-
roistre,
Et que malgré l'employ qu'il exerce aujourd'huy
Il a plus de bon sens que tel qui rit de luy :
La Princesse se plaist à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut dans cét accez dire & persuader
Ce que d'autres que luy n'oseroient hazarder ;
Ie le voy propre, enfin, à ce que j'en souhaite,
Il a pour moy, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, (dans mes Estats ayant receu le jour)
Contre tous mes Rivaux appuyer mon amour :
Quelque argent mis en main pour soustenir ce
zele....



SCENE II.

Moron représenté par le Sieur de Moliere, arrive, & ayant le souvenir d'un furieux Sanglier, devant lequel il avoit fuy à la Chasse, demande secours, & rencontrant Euriale & Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de seureté, apres leur avoir témoigné sa peur & leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

MORON, ARBATE, EVRIALE.

A MORON *sans estre veu.*
 V secours! sauvez-moy de la beste cruelle!
 EVRIALE.

Je pense oüir sa voix?

MORON *sans estre veu.*

A moy de grace, à moy?

EVRIALE.

C'est luy-mesme, où court-il avec un tel effroy?

MORON.

Où pourray-je éviter ce Sanglier redoutable?
 Grands Dieux! preservez-moy de sa dét effroyable?

Je vous promets, pourveu qu'il ne m'attrappe pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.

Ha! je suis mort?

EVRIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la beste
Dont à me diffamer j'ay veu la gueule preste,
Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EVRIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

O que la Princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la Chasse & ses extravagances
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel Diable de plaisir trouvent tous les Chasseurs
De se voir exposez à mille & mille peurs,
Encore si c'estoit qu'on ne fust qu'à la Chasse
Des Lievres, des Lapins, & des jeunes Daims, passe;
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous:
Mais aller attaquer de ces bestes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EVRIALE.

Dis-nous donc ce que c'est?

MORON *en se tournant.*

Le penible exercice
Où de nostre Princesse a volé le caprice!..
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et la Course des Chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de Chasse
Pour mépriser ces lieux avec meilleure grace,

Et faire voir... Mais chut, achevons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ay-je dit ?

E V R I A L E.

Tu parlois d'exercice penible.

M O R O N.

Ah! ouy, succombant donc à ce travail horrible,
Car en Chasseur fameux j'estois enharnaché,
Et dès le poinct du jour je m'estois découché :
Ie me suis écarté de tous en galand homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon sōme
l'essayois ma posture, & m'ajustant bien tost,
Prenois desia mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'un murmure affreux ma fait lever la veuë,
Et j'ay d'un vieux buisson de la forest touffuë
Veu sortir un Sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

E V R I A L E.

Qu'est-ce ?

M O R O N.

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur ?
Mais laissez-moy passer entre vous d'eux pour
cause,
Ie seray mieux en main pour vous conter la chose :
I'ay donc veu ce Sanglier, qui par nos gens chassé
Avoit d'un air affreux tout son poil herissé ;
Ces deux yeux flamboyans ne lançoient que me-
nace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui parmy de l'écume à qui l'osoit presser
Montroit de certains cros... je vous laisse à penser ?
A ce terrible aspect j'ay ramassé mes armes ;
Mais le faux animal sans en prendre d'allarmes
Est venu droit à moy, qui ne luy disois mot.

A R B A T E.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

M O R O N.

Quelque sot,

J'ay jetté tout par terre, & couru comme quatre.

A R B A T E.

Fuir devant un Sanglier ayant dequoy l'abatre,
Ce trait, Moron, n'est pas genereux...

M O R O N.

I'y consens,

Il n'est pas genereux, mais il est de bon sens.

A R B A T E.

Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise.

M O R O N.

Je suis vostre valet, & j'aime mieux qu'on dise,
C'est icy qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un Sanglier,
Que si l'on y disoit, voila l'illustre place
Où le brave Moron, d'une heroïque audace,
Affrontant d'un Sanglier l'impetueux effort
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

E V R I A L E.

Fort bien....

M O R O N.

Ouy, j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans
l'histoire.

E V R I A L E.

En effet ton trépas fascheroit tes amis ;
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis
Puis-je te demander si du feu qui me brûle....

M O R O N.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous dissimule,

DE L'ISLE ENCHANTEE. 381

Je n'ay rien fait encor, & n'ay point rencontré
 De temps pour luy parler qui fust selon mon gré :
 L'office de bouffon a des prérogatives ;
 Mais souvent on rabat nos libres tentatives :
 Le discours de vos feux est un peu delicat,
 Et c'est chez la Princesse une affaire d'estat ;
 Vous sçavez de quel titre elle se glorifie,
 Et qu'elle a dans la teste une Philosophie
 Qui declare la guerre au conjugal lien,
 Et vous traite l'Amour de deité de rien :
 Pour n'effaroucher point son humeur de tygresse
 Il me faut manier la chose avec adresse ;
 Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
 Et vous estes par fois d'assez fascheuses gens.
 Laissez-moy doucement conduire cette trame,
 Je me sens là pour vous un zele tout de flame,
 Vous estes né mon Prince, & quelques autres nœuds
 Pourroient contribuer au bien que je vous veux :
 Ma mere dans son temps passoit pour assez belle,
 Et naturellement n'estoit pas fort cruelle ;
 Feu vostre Pere alors, ce Prince genereux,
 Sur la galanterie estoit fort dangereux,
 Et je sçay qu'Elpenor, qu'on appelloit mon Pere,
 A cause qu'il estoit le mary de ma Mere,
 Contoit pour grand honneur aux Pasteurs d'au-
 jourd'huy
 Que le Prince autrefois estoit venu chez luy,
 Et que durant ce temps il avoit l'avantage
 De se voir salüé de tous ceux du village :
 Baste, quoy qu'il en soit, je veux par mes travaux :
 Mais voicy la Princesse & deux de vos Rivaux.



SCENE III.

LA Princesse d'Elide parut en suite, avec les Princes de Messene & de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caracteres bien differens de celuy du Prince d'Ithaque; & luy cederent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvoit desirer: Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le merite de ce Prince eust fait aucune impression sur son esprit, & qu'elle l'eust quasi remarqué; elle témoigna toujours, cōme une autre Diane, n'aimer que la Chasse & les Forests, & lors que le Prince de Messene voulut luy faire valoir le service qu'il luy avoit rendu, en la desfaisant d'un fort grand Sanglier qui l'avoit attaquée; elle luy dit que sans rien diminuer de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considerable, qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, & fust peut-estre bien encore venue à bout de celuy-cy.

LA PRINCESSE & sa suite.

ARISTOMENE , THEOCLE,
EVRIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes,
Ce peril dont tous deux avons sauvé vos charmes,
J'aurois pensé pour moy qu'abattre sous nos coups
Ce Sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Estoit une aventure (ignorant vostre Chasse)
Dont à nos bons destins nous deussions rendre
grace :

Mais à cette froideur je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offence.

THEOCLE.

Pour moy je tiens, Madame, à sensible bon-heur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré vostre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure :
D'un objet odieux je sçay que tout déplaist ;
Mais deust vostre couroux estre plus grand qu'il
n'est,

C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un peril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pèsez-vous, Seigneur, puis qu'il me faut parler,
Qu'il eust en ce peril dequoy tant m'ébranler ?

Que l'Arc, & que le Dard, pour moy si pleins de
charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse, enfin, mes plus frequens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines, & nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'esperance
De suffire moy seule à ma propre deffence ?
Certes avec le temps j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité.
S'il falloit que mon bras dans une telle queste,
Ne pust pas triompher d'une chetive beste ;
Du moins si pour pretendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moy la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que quel que fut le Sanglier d'aujourd'huy,
I'en ay mis bas, sans vous, de plus méchans que luy.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Et bien soit, je voy que vostre envie
Est de persuader que je vous dois la vie ;
I'y consens ; Ouy, sans vous c'estoit fait de mes
jours,
Je rends de tout mon cœur grace à ce grád secours,
Et je vais de ce pas au Prince pour luy dire
Les bontez que pour moy vostre amour vous
inspire.



SCENE IV.

EVRIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

HE! a-t'on jamais veu de plus farouche esprit?
De ce vilain Sanglier l'heureux trépas l'aigrit:

O comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Recompensé tantost qui m'en eust sçeu deffaire!

ARBATE.

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédain;
Mais ils n'ont rien qui doivent empescher vos
desseins,

Son heure doit venir, & c'est à vous possible
Qu'est reservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la Course elle apprenne vos feux,
Et je....

EVRIALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde toy de rien dire, & me laisse un peu faire,
J'ay resolu de prendre un chemin tout contraire;
Je voy trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle:

Ouy, c'est luy d'où me vient ce soudain mouve-
ment,

Et j'en attends de luy l'heureux événement.

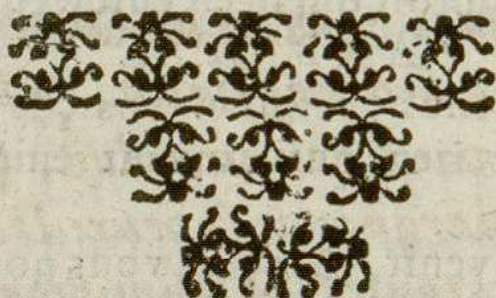
A R B A T E.

Peut-on sçavoir, Seigneur, par où vostre espe-
rance?

E V R I A L E.

Tu le vas voir, allons, & garde le silence.

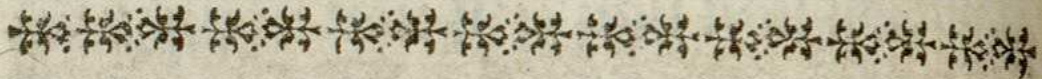
Fin du premier Acte.



DEUXIÈME INTERMEDE.

ARGUMENT.

L'Agréable Moron laissa aller le Prince pour parler de sa passion naissante aux bois & aux rochers, & faisant retentir par tout le beau nom de sa Bergere Philis, un Echo ridicule luy répondant bizarement, il y prit si grand plaisir que riant en cent manieres, il fit répondre autant de fois cét Echo, sans témoigner d'en estre ennuyé : Mais un Ours vint interrompre ce beau divertissement, & le surprit si fort par cette veüe peu attendüe, qu'il donna des sensibles marques de sa peur: Il luy fit faire devant l'Ours toutes les soumissions dont il se pût aviser pour l'adoucir : Enfin se jettant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'Ours y vouloit grimper aussi bien que luy; Il cria au secours d'une voix si haute, qu'elle attira huit Paysans armez de bastons à deux bouts & d'espieux, pendant qu'un autre Ours parut en suite du premier. Il se fit un Combat qui finit par la mort d'un des Ours, & par la fuite de l'autre.



SCENE PREMIERE.

MORON.

Iusqu'au revoir ; pour moy je reste icy , &
j'ay une petite conversation à faire avec
ces arbres & ces rochers.

Bois, prez , fontaines , fleurs qui voyez mon
teint blesme ,

Si vous ne le scavez, je vous après que j'aime ;
Philis est l'objet charmant

Qui tient mon cœur à l'attache,

Et je devins son amant

La voyant traire une Vache.

Ses doigts tous plains de laiët, & plus blancs
mille fois

Pressoient les bouts du pis d'une grace ad-
mirable :

Ouf ! cette idée est capable

De me reduire aux abois.

Ah ! Philis, Philis, Philis.

Ah ! hem. ah ah ah ! hi hi hi hi. oh oh oh oh.

Voilà un Echo qui est bouffon ! hom hom
hom. ha ha ha ha.

vh vh vh. Voilà un Echo qui est bouffon !



SCENE DEUXIESME.

VN OURS, MORON.

MORON.

AH! monsieur l'Ours, je suis vostre ser-
 viteur de tout mon cœur : de grace é-
 parnez-moy ? je vous assure que je ne vau-
 rien du tout à manger, je n'ay que la peau &
 les os, & je voy de certaines gens là bas qui
 seroient bien mieux vostre affaire. Eh! Eh!
 Eh! monseigneur, tout doux, s'il vous plaist.
 la, la, la, la, ah ! monseigneur que vostre
 altesse est jolie & bien faite; elle a tout à fait
 l'air galand & la taille la plus mignonne du
 monde. Ah beau poil ! belle teste ! beaux
 yeux brillans & bien fendus ! ah beau petit
 nez ! belle petite bouche ! petites quenottes
 polies ! ah belle gorge ! belles petites menot-
 tes ! petits ongles bien faits. A l'aide, au se-
 cours, je suis mort, misericorde, pauvre Moron,
 ah mon Dieu ! & viste, à moy, je suis perdu !

R iiij

Les Chasseurs paroissent.

Eh, messieurs ayez pitié de moy ! bon messieurs tuez moy ce vilain animal là ? O Ciel ! daigne les assister. Bon le voila qui fuit, le voila qui s'arreste & qui se jette sur eux. Bon en voila un qui vient de luy donner un coup dans la gueule. Les voila tous à l'entour de luy. Courage, ferme, allons mes amis. Bon, poussez fort, encore, ah ! le voila qui est à terre, c'en est fait il est mort, descendons maintenant pour luy donner cent coups. Serviteur, Messieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette beste, maintenant que vous l'avez tuée je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

Ces heureux Chasseurs, n'eurent pas plutost remporté cette victoire, que Moron devenu brave par l'éloignement du peril, voulut aller donner mille coups à la beste, qui n'estoit plus en estat de se deffendre, & fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'auroit pas esté trop hardy, eust pû faire en cette occasion; & les Chasseurs pour témoigner leur joye, danserent une fort belle entrée: C'estoient M. Mançeau, les Sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny, & la Pierre.



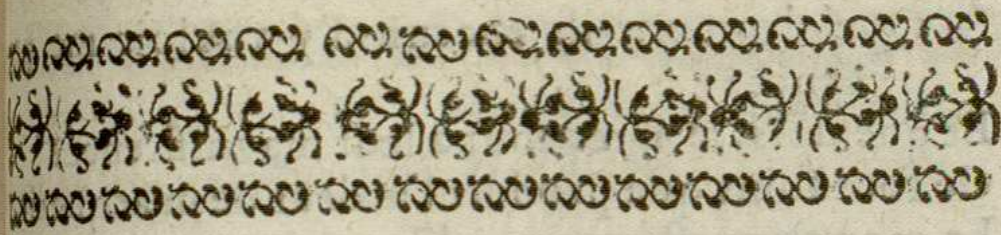
ACTE II.

ARGUMENT.

LE Prince d'Ithaque & la Princesse eurent une conversation fort galante sur la Course des Chars qui se preparoit : Elle avoit dit auparavant à une des Princesses ses Parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque luy donnoit de la peine & luy estoit importune : qu'encore qu'elle ne voulust rien aimer, il estoit bien fascheux de voir qu'il n'aimoit rien ; & que quoy qu'elle eust resolu de n'aller point voir les Courses, elle s'y vouloit rendre, dans le dessein de tascher à triompher de la liberté d'un homme qui la cherissoit si fort. Il estoit facile de juger que le merite de ce Prince produisoit son effet ordinaire, que ses belles qualitez avoient touché ce cœur

superbe, & commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour, & plus il affectoit, (par le conseil de Moron qu'il avoit gagné, & qui connoissoit fort le cœur de la Princesse) de paroistre insensible (quoy qu'il ne fust que trop amoureux;) plus la Princesse se mettoit dans la teste de l'engager, quoy qu'elle n'eust pas fait dessein de s'engager elle mesme. Les Princes de Messene & de Pyle prirent lors congé d'elle pour se preparer aux Courses, & luy parlant de l'esperance qu'ils avoient de vaincre, par le desir qu'ils sentoient de luy plaire: Celuy d'Ithaque luy témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il alloit essayer à vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la picqua encore davantage à vouloir soumettre un cœur desja assez soumis, mais qui sçavoit déguiser ses sentimens le mieux du monde.





SCENE I.

LA PRINCESSE , AGLANTE,
CINTHIE.

LA PRINCESSE.

O Vy j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos Palais la sçavante structure
Cede aux simples beautez qu'y forme la nature :
Ces Arbres, ces Rochers, cette Eau, ces Gazons frais
Ont pour moy des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je cheris comme vous ces retraittes tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des Villes,
De mille objets charmans ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, & vaste solitude:
Mais à vous dire vray dans ces jours éclatans
Vos retraittes icy me semblent hors de temps,
Et c'est fort mal-traitter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la Feste publique :
Ce spectacle pompeux de la Course des Chars
Devroit bien meriter l'honneur de vos regards.

R v

LES PLAISIRS LA PRINCESSE.

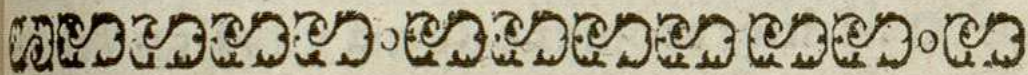
Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence ?

Et que dois-je apres tout à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir :
Mais quelque espoir qui flate un projet de la sorte,
Le me tromperay fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher ?
Et regarde les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre vostre personne ?
Je sçay qu'en deffendant le party de l'Amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour :
Mais ce que par le sang j'ay l'honneur de vous estre
S'oppose aux duretez que vous faites paroistre,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos resolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flame
Qu'un merite éclatant allume dans une ame ?
Et seroit-ce un bon-heur de respirer le jour
Si d'entre les mortels on bannissoit l'Amour ?
Non , non, tous les plaisirs se goustent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.





A D V I S.

LE dessein de l' *Auth*eur estoit de traiter ainsi toute la *Comedie*; mais un commandement du *Roy* qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, & de passer legerement sur plusieurs *Scenes*, qu'il auroit étenduës davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

A G L A N T E.

Pour moy je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est necessaire d'aimer pour vivre heureusement, & que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mesle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, estant ce que vous estes, prononcer ces paroles; & ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse & qu'emportement, & dont tous les desordres ont tant de repugnance avec la gloire de nostre

sexe. I'en pretends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie: Et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans: Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embusches qu'on tend à nostre cœur, & qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moy quand je regarde certains exemples, & les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance: Je sens tout mon cœur qui s'émeut, & je ne puis souffrir qu'une ame qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CINTHIE.

Eh! Madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, & qu'il est beau mesme d'avoir dans les plus hauts degrez de gloire. J'espere que vous changerez un jour de pensée, & s'il plaist au Ciel nous verrons vostre cœur avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrestez, n'achevez pas ce souhait étrange, j'ay une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissemens, & si jamais j'estois

capable d'y descendre, je serois personne sans
toute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde ; Madame , l'amour sçait se
ranger des mépris que l'on fait de luy , &
peut-estre...

LA PRINCESSE.

Non , non , je brave tous ses traits , & le
grand pouvoir qu'on luy donne n'est rien
qu'une chimere , qu'une excuse des foibles
cœurs qui le font invincible pour authoriser
leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoist sa
puissance , & vous voyez que les Dieux mes-
me sont assujettis à son empire : On nous fait
voir que Iupiter n'a pas aimé pour une fois ;
que Diane mesme dont vous affectez tant
d'exemple n'a pas rougi de pousser des sou-
pirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujourn
messées d'erreur : Les Dieux ne sont point
faits comme se les fait le vulgaire , & c'est
leur manquer de respect que de leur attri-
buer les foibles des hommes.



SCENE II.

MORON, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CINTHIE,
PHILIS.

AGLANTE.

Vien, approche Moron, vien nous aider
à deffendre l'Amour contre les senti-
mens de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voila vostre party fortifié d'un grand def-
fenseur.

MORON.

Ma foy, Madame, je croy qu'apres mon
exemple il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne
faut plus mettre en doute le pouvoir de l'A-
mour. l'ay bravé ses armes assez long-temps,
& fait de mon drole comme un autre; mais
enfin ma fierté a baissé l'oreilie, & vous avez
une traitresse qui m'a rendu plus doux qu'un

Agneau : Apres cela on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, & puis que j'ay bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoy ? Moron se mesle d'aimer ?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir estre aimé ?

MORON.

Et pourquoy non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce village est assez passable, & que pour le bel air, dieu mercy, nous ne le cedons à personne.

CINTHIE.

Sans doute on auroit tort....





SCENE III.

LYCAS , LA PRINCESSE,
AGLANTE , CINTHIE,
PHILIS , MORON.

LYCAS.

MAdame, le Prince vostre Pere vient vous trouver icy, & conduit avec luy les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celuy de Messene.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que pretend-il faire en me les amenant? Auroit-il resolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?





SCENE IV.

LE PRINCE , EVRIALE,
 ARISTOMENE , THEOCLE,
 LA PRINCESSE, AGLANTE,
 CINTHIE, PHILIS,
 MORON.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je vous demande la licence de
 prévenir par deux paroles, la declaration
 des pensées que vous pouvez avoir. Il y a
 deux veritez, Seigneur, aussi constantes l'une
 que l'autre, & dont je puis vous asseurer éga-
 lement ; L'une que vous avez un absolu pou-
 voir sur moy, & que vous ne sçauriez m'or-
 donner rien où je ne réponde aussi tost par
 une obeïssance aveugle ; L'autre que je re-
 garde l'Hymenée ainsi que le trépas, & qu'il

m'est impossible de forcer cette aversion naturelle : Me donner un Mary , & me donner la mort c'est une mesme chose ; mais vostre volonté va la premiere , & mon obeissance m'est bien plus chere que ma vie : Apres cela parlez , Seigneur , prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.

Ma Fille tu as tort de prendre de telles alarmes , & je me plains de toy , qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais Pere pour vouloir faire violence à tes sentimens , & me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toy. Je souhaite à la verité que ton cœur puisse aimer quelqu'un : Tous mes vœux seroient satisfaits si cela pouvoit arriver , & je n'ay proposé les Festes & les Jeux que je fais celebrer icy , qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grece a d'illustre ; & que parmy cette noble jeunesse tu puisses enfin reconstrer où arrester tes yeux & déterminer tes pensées. Je ne demande , dis-je , au Ciel autre bon-heur que celuy de te voir un Espoux. J'ay pour obtenir cette grace fait encore ce matin un sacrifice à Venus ; & si je sçay bien expliquer le langage des Dieux , elle m'a promis un

miracle : mais quoy qu'il en soit , je veux en
 aller avec toy en Pere qui cherit sa Fille : Si
 tu trouves où attacher tes vœux , ton choix
 sera le mien , & je ne considereray ny inte-
 rests d'Etat, ny avantage d'Alliance. Si ton
 cœur demeure insensible, je n'entreprendray
 point de le forcer : Mais au moins sois com-
 plaisante aux civilitez qu'on te rend , & ne
 m'oblige point à faire les excuses de ta froi-
 deur : Traitte ces Princes avec l'estime que
 tu leur dois , reçois avec reconnoissance les
 témoignages de leur zele , & viens voir cet-
 te Course où leur adresse va paroistre.

THEOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour
 emporter le prix de cette Course ; mais à
 vous dire vray , j'ay peu d'ardeur pour la
 victoire , puisque ce n'est pas vostre cœur
 qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moy, Madame, vous estes le seul prix
 que je me propose par tout : C'est vous que
 je croy disputer dans ces combats d'adresse,
 & je n'aspire maintenant à r'emporter l'hon-
 neur de cette Course, que pour obtenir un
 degré de gloire qui m'approche de vostre
 cœur.

Pour moy, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : Comme j'ay fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres : Je n'ay aucune pretention sur vostre cœur, & le seul honneur de la Course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune Prince? avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vray que cela est un peu fier.

MORON.

Ah! quelle brave botte il vient là de luy porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, & de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous estes accoustumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pa-

DE L'ISLE ENCHANTEE. 405
ceil au sien doit vous surprendre à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'é-
motion, & que je fouhaiterois fort de trou-
ver les moyens de chastier cette hauteur. Je
n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver
à cette Course; mais j'y veux aller exprés, &
employer toute chose pour luy donner de
l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame, l'entreprise est pe-
rilleuse, & lors qu'on veut donner de l'a-
mour on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'aprehendez rien, je vous prie, al-
lons, je vous répons de moy.

Fin du deuxième Acte.





TROISIÈSME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MORON, PHILIS.

P MORON.
 Philis demeure icy ?

P H I L I S.
 Non, laisse-moy suivre les autres.

M O R O N.
 Ah ! cruelle, si c'estoit Tircis qui t'en priaist,
 tu demeurerois bien viste.

P H I L I S.
 Cela se pourroit faire, & je demeure d'ac-
 cord que je trouve bien mieux mon conte
 avec l'un qu'avec l'autre ; car il me divertit
 avec sa voix, & toy tu m'étourdis de ton ca-
 quet. Lors que tu chanteras aussi bien que
 luy, je te promets de t'écouter.

M O R O N.
 Eh ! demeure un peu ?

PHILIS.

Je ne sçaurois.

MORON.

De grace ?

PHILIS.

Point te dis-je.

MORON.

Je ne te laisseray point aller.

PHILIS.

Ah ! que de façons.

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à estre
avec toy ?

PHILIS.

Et bien ! ouy , j'y demeureray , pourveu
que tu me promettes une chose ?

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.

MORON.

Eh ! Philis ?

PHILIS.

A moins que de cela je ne demeureray
point avec toy.

MORON.

Veux-tu me....

Laisse-moy aller :

MORON.

Et bien, ouy, demeure : je ne te diray mot.

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins ; car à la moindre parole je prens la fuitte.

MORON. *Il fait une Scene de gestes.*

Soit. Ah ! Philis....Eh.... Elle s'enfuit, & je ne sçauois l'attraper. Voila ce que c'est, si je sçavois chanter j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'huy se laissent prendre par les oreilles : Elles sont cause que tout le monde se mesle de Musique, & l'on ne reüssit aupres d'elles, que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon voicy justement mon homme.



SCENE



SCENE II.

SATYRE, MORON.

SATYRE.

LA, la, la.

MORON.

Ah! Satyre mon amy, tu sçais bien ce que tu m'as promis il y a long-temps, apprends moy à chanter, je te prie?

SATYRE.

Je le veux ; mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.

MORON.

Il est si accoûtumé à chanter qu'il ne sçavoit parler d'autre façon. Allons chante, écoute.

SATYRE.

Je portois...

MORON.

Vne chanson, dis-tu?

Tome II.

S

LES PLAISIRS
SATYRE.

Je port...

MORON.

Vne chanson à chanter ?

SATYRE.

Je port....

MORON.

Chanson amoureuse, peste.

SATYRE.

IE portois dans une cage
Deux moyneaux que j'avois pris,
Lors que la jeune Cloris
Fit dans un sombre boccage
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage :
Helas ! dis-je aux moyneaux, en recevant
les coups
De ses yeux si sçavans à faire des conquestes,
Consolez-vous, pauvres petites bestes,
Celuy qui vous a pris est bien plus pris que
vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette Chanson, quoy qu'il la trouvaist jolie, il en demanda une plus passionnée, & priant le Satyre de luy dire celle qu'il luy avoit ouy chanter quelques jours auparavant : il continua ainsi.

DE L'ISLE ENCHANTE'E.

411

DAns vos chants si doux,
Chantez à ma belle,
Oyseaux, chantez tous
Ma peine mortelle:
Mais si la cruelle
Se met en courroux
Au recit fidelle
Des maux que je sens pour elle;
Oyseaux, taisez-vous.
Oyseaux, taisez-vous.

*Cette seconde Chanson ayant touché Mo-
ron fort sensiblement, il pria le Satyre de luy
apprendre à chanter; & luy dit.*

Ah! qu'elle est belle, apprends la moy?

SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fa, toy-mesme.

*Le Satyre s'en mit en colere, & peu à peu se
mettant en posture d'en venir à des coups de
ving, les Violons reprirent un Air sur lequel
danferent une plaisante Entrée.*

S ij



ACTE III.

ARGUMENT.

LA Princesse d'Elide estoit cependant dans d'étranges inquietudes : le Prince d'Ithaque avoit gagné le prix des Courses, elle avoit dans la suite de ce divertissement fait des merveilles à chanter & à la danse, sans qu'il parust que les dons de la nature & de l'art eussent esté quasi remarquez par le Prince d'Ithaque ; elle en fit de grandes plaintes à la Princesse sa parente ; elle en parla à Moron, qui fit passer cét insensible pour un brutal : Et enfin le voyant arriver luy-mesme, elle ne pust s'empescher de luy en toucher fort serieusement quelque chose : Il luy répondit ingénument qu'il n'aimoit rien, & qu'hors l'amour de sa liberté, & les plaisirs qu'elle trouvoit si agréables de la solitude & de la Chasse rien ne le touchoit.



SCENE I.

LA PRINCESSE , AGLANTE,
CINTHIE , PHILIS.

CINTHIE.

[L est vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adresse non commune, & que l'air dont il a paru a esté quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette Course, mais je doute fort qu'il en sorte avec le mesme cœur qu'il a porté: Car enfin, vous luy avez tiré des traits dont il est difficile de se deffendre, & sans parler de tout le reste, la grace de vostre danse, & la douceur de vostre voix ont eu des charmes aujourd'huy à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voicy qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu dequoy il luy parle: Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

S iij



S C E N E II.

EVRIALE, MORON,
ARBATE.

EVRIALE.

AH! Moron, je te l'avouë, j'ay esté enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux & mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vray : mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, & des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautez. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ny ses yeux ne se sont armez de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroistre dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater en suite une disposition toute divine, & ses pieds amoureux sur l'émail d'un

rendre gazon traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moy-mesme, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & justes mouvemens dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, & j'ay pensé plus de vingt fois oublier ma resolution pour me jeter à ses pieds, & luy faire un aveu sincere de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire: Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort si elle ne vous reussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gastons par nos douceurs, & je croy tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, & ces soumissions que les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voicy la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris: Je m'en vais voir ce qu'elle me dira; cependant promenez-vous icy

dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre, & si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.



SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TV as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque ?

MORON.

Ah ! Madame il y a long-temps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusques icy, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a veüe ?

MORON.

C'est un homme bizarre qui ne se plaist qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Estois-tu tantost au cōpliment qu'il m'a fait ?

MORON.

Ouy, Madame, j'y estois, & je l'ay trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moy je le confesse, Moron, cette fuite ma choquée, & j'ay toutes les envies du monde de l'engager pour rabatre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foy, Madame, vous ne fericz pas mal, il le meriteroit bien: mais à vous dire vray, je doute fort que vous y puissiez reussir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? c'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais veu. Il luy semble qu'il n'y a personne au monde qui le merite, & que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t'il point parlé de moy ?

MORON.

Luy ? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danse ?

LES PLAISIRS
MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce mépris est choquant , & je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur, & plus insensible que luy.

LA PRINCESSE.

Le voila.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire adviser que je suis icy, & l'oblige à me venir aborder.





SCENE IV.

LA PRINCESSE , EVRIALE,
MORON , ARBATE.

MORON.

Seigneur , je vous donne advis que tout va bien : la Princesse souhaitte que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer vostre roole , & de peur de l'oublier ne foyez pas long-temps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous estes bien solitaire, Seigneur, & c'est une humeur bien extraordinaire que la vostre, de renoncer ainsi à nostre sexe, & de fuir à vostre âge cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EVRIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvast des exemples sans aller loin d'icy, & voys ne scauriez condamner la resolution que j'ay prise de

n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande difference, & ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, & conserve son cœur exempt des flammes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de nostre sexe, vous ne sçauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont deus, & commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EVRIALE.

Je ne voy pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun interest à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur, & sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'estre aimée.

EVRIALE.

Pour moy je ne suis pas de mesme, & dans le dessein où je suis, de ne rien aimer, je serois fasché d'estre aimé.

DE L'ISLE ENCHANTEE. 421
LA PRINCESSE.

Et la raison ?

EVRIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je ferois fasché d'estre ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc, que pour fuyr l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit ?

EVRIALE.

Moy ? Madame, point du tout. Je dis bien que je ferois fasché d'estre ingrat; mais je me refoudrois plutost de l'estre, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit, peut-estre que vostre cœur...

EVRIALE.

Non, Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur, ma liberté est la seule maistresse à qui je consacre mes vœux, & quand le Ciel employeroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il employeroit en elle tous les dōs les plus merveilleux, & du corps & de l'ame; enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse, & de beauté, & que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avouë franchement, je ne l'aimerois pas.

LES PLAISIRS
LA PRINCESSE.

A-t'on jamais rien veu de tel!

MORON.

Peste soit du petit brutal, j'aurois bien envie de luy bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *parlant en soy.*

Cét orgueil me confond, & j'ay un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON *parlant au Prince.*

Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

EVRIALE.

Ah! Moron, je n'en puis plus, & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EVRIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur: mais, Madame, j'interromps vostre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.





SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON,
PHILIS, TIRCIS.

MORON.

IL ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ay au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Le le croy ?

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me servir dans un tel dessein ?

MORON.

Vous sçavez bien, Madame, que je suis tout à vostre service.

LA PRINCESSE.

Parle luy de moy dans tes entretiens, vante

luy adroitement ma personne, & les avantages de ma naissance, & tafche d'ébranler fes sentimens par la douceur de quelque espoir. le te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tafcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moy faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur, je fouhaitte ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, ouy, ce petit pendent là : Il a bon air, bonne phyfionomie, & je croy qu'il feroit affez le fait d'une jeune Princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout esperer de moy, fi tu trouves moyen d'enflamer pour moy fon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne fe puiſſe faire ; mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaift ?

LA PRINCESSE.

Ah ! ce feroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de fa vanité, à punir fon mépris par mes froideurs, & exercer

sur luy toutes les cruautez que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non? il n'en fera rien, je le connois, ma peine feroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, & éprouver si son ame est entierement insensible. Allons je veux luy parler, & suivre une pensée qui vient de me venir.

Fin du troisiéme Acte.





IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis, laissons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu fçais faire? Il y a long-temps que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'oüir ta voix.

TIRCIS *en chantant.*

TV m'écoutes, hélas! dans ma triste langueur;

Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!

Et je touche ton oreille

Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est desia quelque chose que de toucher l'oreille, & le temps amene tout. Chante moy cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moy.

~~~~~  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
~~~~~

SCENE DE V X I E S M E.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

A H! ah, je vous y prens, cruelle; vous vous écartez des autres pour oüir mon rival?

PHILIS..

Ouy, je m'écarte pour cela, je te le dis encore: Je me plais avec luy, & l'on écoute volontiers les Amans lors qu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chante-tu comme luy? je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sçay chanter, je sçay faire autre chose, & quand....

PHILIS.

Tais-toy? je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! cruelle....

LES PLAISIRS
PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettray en colere.

TIRCIS *en chantant.*

Arbres épais, & vous prez émaillez,
La beauté dont l'Hyver vous avoit dé-
poüillez,

Par le Printemps vous est renduë :

Vous reprenez tous vos appas ;

Mais mon ame ne reprend pas

La joye, hélas ! que j'ay perduë.

MORON.

Morbleu que n'ay-je de la voix ? ah ! nature
marastre ! pourquoy ne m'as-tu pas donné
dequoy chanter comme à un autre ?

PHILIS.

En verité, Tircis, il ne se peut rien de plus
agréable, & tu l'emportes sur tous les Ri-
vaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoy est-ce que je ne puis pas
chanter ? N'ay-je pas un estomach, un gosier,
& une langue comme un autre ? Ouy, ouy,
allons, je veux chanter aussi, & te montrer
que l'Amour fait faire toutes choses. Voicy
une chanson que j'ay faite pour toy.

PHILIS.

Ouy, dis ? je veux bien t'écouter pour la

rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron, il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

Moron chante.

TOn extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur,
Ah! Philis je trépasse!
Daignes me secourir?
En feras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?
Vivat, Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde : mais, Moron, je souhaitterois bien d'avoir la gloire, que quelque Amant fust mort pour moy; c'est un avantage dont je n'ay point encor jouïy, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tuëroit pour toy?

PHILIS.

Ouy.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

LES PLAISIRS
PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait, je te veux montrer que
je me sçay tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah! quelle douceur extrême,

De mourir pour ce qu'on aime. *bis*

MORON.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous
voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage Moron? meurs promptement

En genereux Amant.

MORON.

Je vous prie de vous mesler de vos affaires,
& de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons je
vais faire honte à tous les Amans; Tien? je
ne suis pas homme à faire tant de façons, voy
ce poignard? prends bien garde comme je
vais me percer le cœur? Je suis vostre servi-
teur, quelque niais. *Se riant de Tircis.*

PHILIS.

Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'é-
cho, ce que tu m'as chanté.



ACTE IV.

ARGUMENT.

LA Princesse esperant par une feinte, pouvoir découvrir les sentimens du Prince d'Ithaque, elle luy fit confidence qu'elle aimoit le Prince de Messene : Au lieu d'en paroistre affligé il luy rendit la pareille, & luy fit connoistre que la Princesse sa parente luy avoit donné dans la veuë, & qu'il la demanderoit en Mariage au Roy son Pere: A cette atteinte imprevuë cette Princesse perdit toute sa constance; & quoy qu'elle essayast à se contraindre devant luy, aussi tost qu'il fut sorty, elle demanda avec tant d'empressement à sa Cousine de ne recevoir point les services de ce Prince, & de ne l'épouser jamais, qu'elle ne pût le luy refuser: Elle s'en plaignit mesme à Moron, qui luy ayant dit assez franchement qu'elle l'aimoit donc, en fut chassé de sa presence.



SCENE I.

EVRIALE, LA PRINCESSE,
MORON.

LA PRINCESSE.

PRince, comme jusques icy nous avons fait paroistre une conformité de sentimens, & que le Ciel a semblé mettre en nous mesmes attachemens pour nostre liberté, & mesme aversion pour l'Amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ay touûjours regardé l'Hymen comme une chose affreuse, & j'avois fait serment d'abandonner plutost la vie, que de me resoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes : mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces resolutions, le merite d'un Prince m'a frapé aujourd'huy les yeux, & mon ame tout d'un coup, (comme par un miracle) est devenuë sensible

Insensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ay trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, & je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentés sollicitations d'un Pere, & aux vœux de tout un Estat: mais à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moy, & je voudrois sçavoir si vous condamneriez ou non le dessein que j'ay de me donner un Espoux.

EVRIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à vostre advis, que je veuille choisir?

EVRIALE.

Si j'estois dans vostre cœur je pourrois vous le dire: mais comme je n'y suis pas, je n'ay garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un?

EVRIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais, encore, pour qui souhaitteriez-vous que je me declarasse?

Je sçay bien à vous dire vray, pour qui je le souhaitterois : mais avant que de m'expliquer, je dois sçavoir vostre pensée.

LA PRINCESSE.

Et bien Prince, je veux bien vous la découvrir : je suis seure que vous allez approuver mon choix, & pour ne vous point tenir en suspens davantage, le Prince de Messene est celuy de qui le merite s'est attiré mes vœux.

EVRIALE.

O Ciel !

LA PRINCESSE.

Mon invention a reüssi, Moron, le voilà qui se trouble.

MORON *parlant*

à la Princesse.

au Prince.

à la Princesse.

Bon, Madame. Courage, Seigneur. Il en tiét.

au Prince.

Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas que j'ay raison, & que ce Prince a tout le merite qu'on peut avoir ?

MORON *au Prince.*

Remettez-vous, & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot,

& semblez interdit ?

EVRIALE.

Je le suis à la vérité, & j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nostres : deux ames en qui l'on ait veu une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le mesme temps une resolution à braver les traits de l'Amour, & qui dans le mesme moment ayent fait paroistre une égale facilité à perdre le nom d'insensibles: Car enfin, Madame, puis que vostre exemple m'autorise, je ne feindray point de vous dire, que l'Amour aujourd'huy s'est rendu maistre de mon cœur, & qu'une des Princesses, vos Cousines, l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un & l'autre; & je ne doute point que comme je vous louë infiniment de vostre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclatte aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moy, Madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, & vous

trouverez bon que j'aïlle de ce pas en faire la demande au Prince vostre Pere.

MORON.

Ah digne ! ah brave cœur !



SCENE II.

LA PRINCESSE , MORON.

LA PRINCESSE.

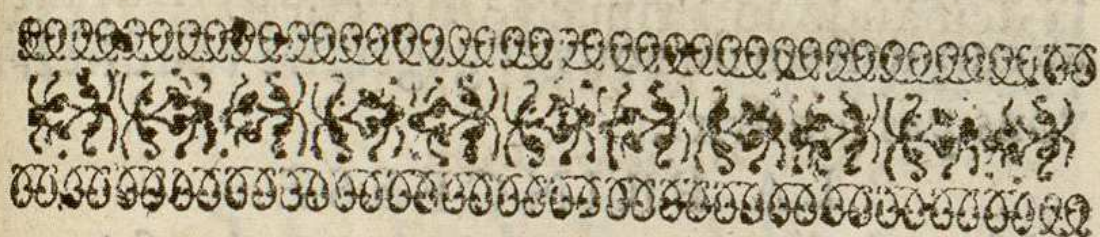
AH ! Moron, je n'en puis plus, & ce coup que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant, & j'avois crû d'abord, que vostre stratagême avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah ! ce m'est un dépit à me desespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.



SCENE III.

LA PRINCESSE , AGLANTE,
MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ay à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez : Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon Pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ouy, il vient de m'en asseurer luy-mesme, & m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, & de ne point prester l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il estoit vray que ce Prince

m'aimast effectivement, pourquoy n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moy ce plaisir je vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le soumettre, je luy dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obeir : mais je croirois que la conqueste d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entierement.





SCENE IV.

ARISTOMENE , MORON,
LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMENE.

MAdame, je viens à vos pieds rendre
grace à l'Amour de mes heureux des-
tins, & vous témoigner avec mes transports,
le ressentiment où je suis, des bontez sur-
prenantes dont vous daignez favoriser les
plus soûmis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, viét de m'af-
feurer tout à l'heure, que vostre cœur avoit
eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur
ce celebre choix qu'attend toute la Grece.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bou-
che ?

LES PLAISIRS
ARISTOMENE.

Ouy, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdy, & vous estes un peu trop credule, Prince, d'adjouter foy si promptement à ce qu'il vous a dit; une pareille nouvelle meriteroit bien, ce me semble, qu'on en doutast un peu de temps, & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moy-mesme.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ay esté trop prompt à me persuader....

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons là ce discours, & si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouïr de deux momens de solitude.





SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE,
MORON.

LA PRINCESSE.

AH! qu'en cette aventure, le Ciel me
traitte avec une rigueur étrange; au
moins, Princesse, souvenez-vous de la priere
que je vous ay faite?

AGLANTE.

Je vous l'ay dit desja, Madame, il faut vous
obeir.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aimoit vous n'en
voudriez point, & cependant vous ne vou-
lez pas qu'il soit à un autre: C'est faire juste-
ment comme le chien du Jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux
avec une autre, & si la chose estoit, je croy

que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foy, Madame, avoions la dette, vous voudriez qu'il fust à vous, & dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moy, je l'aime? O Ciel! je l'aime? avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles, forttez de ma veuë impudent, & ne vous presentez jamais devant moy.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'icy, vous dis-je, ou je vous en feray retirer d'une autre maniere.

MORON.

Ma foy son cœur en a sa provision, &...

*Il rencontre un regard de la Princesse
qui l'oblige à se retirer.*





SCENE VI.

LA PRINCESSE.

DE quelle émotion incōnuë sens-je mon cœur atteint ! & quelle inquietude secrète est venu troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame ? Ne seroit-ce point aussi, ce qu'on vient de me dire , & sans en rien sçavoir n'aimerois-je point ce jeune Prince ? Ah ! si cela estoit , je serois personne à me desesperer : mais il est impossible que cela soit , & je voy bien que je ne puis pas l'aimer. Quoy ? je serois capable de cette lâcheté. J'ay veu toute la Terre à mes pieds, avec la plus grande insensibilité du monde. Les respects, les hommages & les soumissions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé. J'ay méprisé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aimerois le seul qui me méprise ?

Non, non, je sçay bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela : Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut-estre? & d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, & ne me laisse point en repos avec moy-mesme? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemy qui te caches, attaque moy visiblement, & deviens à mes yeux la plus affreuse beste de tous nos bois, afin que mon dard & mes flèches me puissent deffaire de toy. O vous? admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fascheuses inquietudes, approchez-vous d'icy de grace, & tafchez de charmer avec vostre Musique le chagrin où je suis.

Fin du quatrieme Acte.





V. INTERMEDE.

CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE.

C Here Philis, dis-moy, que crois-tu de
l'Amour ?

PHILIS.

Toy-mefme, qu'en crois-tu, ma compagne
fidelle ?

CLIMENE.

On m'a dit que fa flame est pire qu'un
Vautour,
Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus
belle,
Et que ne pas aimer s'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien ?

CLIMENE & PHILIS *ensemble.*

Aimons c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'Amour & ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour luy verse en tous lieux des
larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à luy rédre les armes?

CLIMENE.

Si sa flame, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoy nous deffend-t'on d'en gouter les
douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien:

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

*La Princesse les interrompit en cét endroit,
& leur dit; Achevez seules si vous voulez, je
ne sçauois demeurer en repos, & quelque
douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que
redoubler mon inquietude.*



ACTE V.

ARGUMENT.

IL se passoit dans le cœur du Prince de Messene des choses bien differentes; la joye que luy avoit donné le Prince d'Ithaque, en luy apprenant malicieusement qu'il estoit aimé de la Princesse, l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsideration que rien qu'une extrême amour ne pouvoit excuser; mais il en avoit esté receu d'une maniere bien differente à ce qu'il esperoit. Elle luy demanda qui luy avoit appris cette nouvelle, & quand elle eut sçeu que sçavoit esté le Prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal, & luy fit dire à demy desesperée, c'est un étourdy; & ce mot étourdit si fort le Prince de Messene, qu'il sortit tout confus sans luy

pouvoir répondre. La Princesse d'un autre costé alla trouver le Roy son Pere, qui venoit de paroistre avec le Prince d'Ithaque, & qui luy témoignoit, non seulement la joye qu'il auroit eüe de le voir entrer dans son alliance, mesme l'opinion qu'il commençoit d'avoir que sa Fille ne le hayssoit pas : Elle ne fut pas plustost aupres de luy, que se jettant à ses pieds, elle luy demanda pour la plus grande faveur qu'elle en pust jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousast jamais la Princesse. Ce qui luy promet solemnellement ; mais il luy dit, que si elle ne vouloit point qu'il fust à un autre, il falloit qu'elle le prit pour elle : Elle luy répondit, il ne le voudroit pas ; mais d'une maniere si passionnée, qu'il estoit aisé de connoistre les sentimens de son cœur. Alors le Prince quittant toute sorte de feinte, luy confessa son amour, & le stratagème dont il s'étoit servi pour venir au point où il se voyoit alors par la connoissance de son humeur. La Princesse luy donnant la main, le Roy se tourna vers les deux Princes de Messene & de Pyle, & leur demanda si ses deux Parentés, dont le merite n'estoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrâce ; ils luy répondirent que l'honneur de

son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient esperer une plus heureuse fortune. Alors la joye fut si grande dans le Palais, qu'elle se répandit par tous les environs.



SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, EVRIALE,
MORON, AGLANTE,
CINTHIE.

MORON.

O Vy, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a falu tirer mes chausses au plus viste, & jamais vous n'avez veu un emportement plus brusque que le sien.

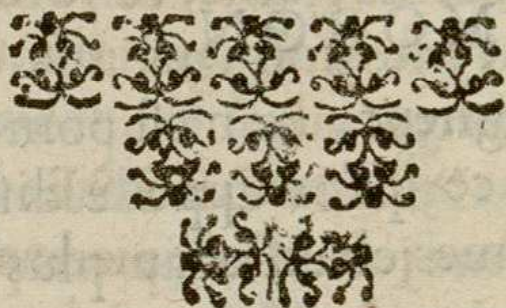
LE PRINCE.

Ah! Prince, que je devray de graces à ce stratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moy, me flater de ce doux espoir : mais enfin si ce n'est pas à moy trop de temerité, que d'oser aspirer à l'honneur de vostre alliance, si ma personne, & mes Estats...

LE PRINCE.

Prince n'entrons point dans ces complimens, je trouve en vous dequoy remplir tous les souhaits d'un Pere, & si vous avez le cœur de ma Fille, il ne vous manque rien.





SCENE II.

LA PRINCESSE, LE PRINCE,
EVRIALE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que vois-je icy?

LE PRINCE.

Ouy, l'honneur de vostre alliance m'est d'un prix tres-considerable, & je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toûjours témoigné une tendresse extrême, & je croy vous devoir bien plus par les bontez que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné: Mais si jamais pour moy vous avez eu de l'amitié, je vous en demande

aujourd'huy la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder ; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas souffrir que la Princesse Aglante soit unie avec luy.

LE PRINCE.

Et par quelle raison, ma Fille, voudrois-tu t'opposer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raison, que je hais ce Prince, & que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE.

Tu le hais, ma Fille ?

LA PRINCESSE.

Ouy, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

LE PRINCE.

Et que t'a-t'il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

LE PRINCE.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne ?

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devoit aimer comme les autres, & me laisser, au moins, la gloire de le refuser : Sa déclaration me fait un affront, & ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, & au milieu de vostre Cour il a recherché une autre que moy.

LE PRINCE.

Mais quel interest dois-tu prendre à luy ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me vanger de son mépris, & comme je sçay bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empescher, s'il vous plaist, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Ouy, Seigneur, sans doute, & s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va ma Fille, avouë franchement la chose. Le merite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes, enfin, quoy que tu puisses dire.

LES PLAISIRS
LA PRINCESSE.

Moy, Seigneur ?

LE PRINCE.

Ouy, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous ? & vous m'imputez cette lascheté. O Ciel ! quelle est mon infortune ! puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer. Ah ! si c'estoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sçay pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE.

Et bien ? ouy, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE.

Mais afin d'empescher qu'il ne puisse estre jamais à Elle, il faut que tu le prennes pour toy.

LA PRINCESSE.

Vous vous mocquez, Seigneur, & ce n'est pas ce qu'il demande.

Pardonnez-moy , Madame , je suis assez temeraire pour cela, & je prends à témoin le Prince vostre Pere , si ce n'est pas vous que j'ay demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, & deussiez-vous vous en prévaloir cōtre moy, découvrir à vos yeux les veritables sentimens de mon cœur. Je n'ay jamais aimé que vous, & jamais je n'aimeray que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toũjours affectée, & tout ce que j'ay pû vous dire, n'a esté qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, & que je n'ay suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessast bien tost, sans doute, & je m'étonne seulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour : car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous déguisois mes sentimens, & jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prest de mourir pour vous en vanger : Vous n'avez qu'à parler, & ma main sur le champ fera gloire d'exécuter l'Arrest que vous prononcerez.

LES PLAISIRS
LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sçay pas mauvais gré de m'avoir abusée, & tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une verité.

LE PRINCE.

Si bien donc, ma Fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour Espoux ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sçay pas encore ce que je veux : donnez-moy le temps d'y songer, je vous prie, & m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là dessus.

EVRIALE.

Je l'attendray tant qu'il vous plaira, Madame, cét Arrest de ma destinée, & s'il me cōdamne à la mort, je le suivray sans murmure.

LE PRINCE.

Vien, Moron, c'est icy un jour de paix, & je te remets en grace avec la Princesse.

MORON.

Seigneur, je seray meilleur Courtifan une autrefois, & je me garderay bien de dire ce que je pense.

SCENE

~~~~~  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
~~~~~

SCENE III.

ARISTOMENE , THEOCLE,
LE PRINCE, LA PRINCESSE,
AGLANTE , CINTHIE,
MORON.

LE PRINCE.

JE crains bien, Princes, que le choix de ma
Fille ne soit pas en vostre faveur : mais
voila deux Princesses qui peuvent bien vous
consoler de ce petit mal-heur.

ARISTOMENE.

Seigneur , nous sçavons prendre nostre
party , & si ces aimables Princesses n'ont
point trop de mépris pour des cœurs qu'on a
rebutez ; nous pouvons revenir par elles à
l'honneur de vostre alliance.



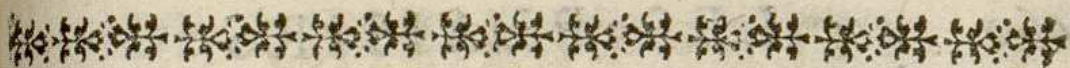
SCENE IV.

PHILIS, ARISTOMENE,
THEOCLE, LE PRINCE,
LA PRINCESSE, AGLANTE,
CINTHIE, MORON.

PHILIS.

SEigneur, la Deesse Venus vient d'annon-
cer par tout le changement du cœur de la
Princesse : Tous les Pasteurs & toutes les
Bergeres en témoignent leur joye par des
danfes & des chansons, & si ce n'est point
un spectacle que vous méprisiez, vous allez
voir l'allegresse publique se répandre jus-
ques icy.

Fin du cinquième Acte.



VI. INTERMEDE.

CHOEVR DE PASTEVRS & de Bergeres qui dansent.

Quatre Bergers & deux Bergeres Heroïques, representez les premiers par les Sieurs le Gros, Estival, Don, & Blondel; & les deux Bergeres par Mademoiselle de la Barre & Mademoiselle Hilaire, se prenans par la main, chanterent cette Chanson à danser à laquelle les autres répondirent.

CHANSON.

V Sez mieux, ô beautez fieres!
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables Bergeres,
Nos cœurs sont faits pour aimer:
Quelque fort qu'on s'en deffende,
Il y faut venir un jour:
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflamer,
Vn cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sçait aimer:
Quelque fort qu'on s'en deffende,
Il y faut venir un jour:
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aimables personnes dansoient, il sortit de dessous le Theatre la machine d'un grand arbre chargé de seize Faunes, dont les huit jouèrent de la Flute, & les autres du Violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente Violons leur répondoient de l'Orchestre, avec six autres concertans de Clavessins & de Thuorbes, qui estoient les Sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tiffn, & le Moine.

Et quatre Bergers & quatre Bergeres vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les Faunes descendans de l'arbre se meslerent de temps en temps, & toute cette Scene fust si grande, si remplie, & si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien veu de plus beau en Ballet.

Aussi fit-elle une advantageuse conclusion aux divertissemens de ce jour, que toute la Cour ne loüa pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui luy fit bien esperer de la suite d'une Feste si complete.

Les Bergers estoient. Les Sieurs Chicaneau, du Pron, Noblet, & la Pierre.

Et les Bergeres. Les Sieurs Baltazard, Magny, Arnald, & Bonard.



TROISIÈME IOVRNÉE
 DES PLAISIRS
 DE L'ISLE
 ENCHANTEE.

PLus on s'avançoit vers le grand Rondeau qui representoit le Lac, sur lequel estoit autrefois basty le Palais d'Alcine: plus on s'approchoit de la fin des divertissemens de l'Isle Enchantée, comme s'il n'eust pas esté juste que tant de braves Chevaliers demeurassent plus long-temps dans une oisiveté qui eust fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toujourns le premier dessein, que le Ciel ayant resolu de donner la liberté à ces Guerriers: Alcine en eut des pressentimens qui la remplirent de ter-

reur & d'inquietudes : Elle voulut apporter tous les remedes possibles pour prévenir ce mal-heur, & fortifier en toutes manieres un lieu qui pût renfermer tout son repos & sa joye.

On fit paroistre sur ce Rondeau, dont l'étendue & la forme sont extraordinaires, un Rocher situé au milieu d'une Isle couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en deffendre l'entrée.

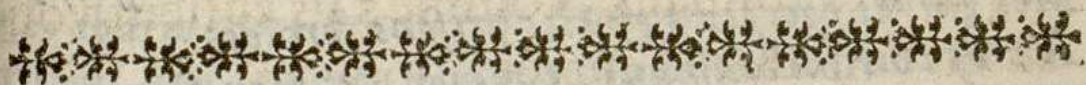
Deux autres Isles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux costez de la premiere, & toutes trois aussi bien que les bords du Rondeau, estoient si fort éclairées, que ces lumieres faisoient naistre un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs Majestez estant arrivées, n'eurent pas plustost pris leur place, que l'une des deux Isles qui paroissoient aux costez de la premiere, fut toute couverte de Violons fort bien vestus.

L'autre qui estoit opposée, le fut au mesme temps de Trompettes & de Tymballiers, dont les habits n'estoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derriere le Rocher, portée par un Monstre-Marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des Nymphes de sa suite, sous les noms de Celie & de Dirce, partirent au mesme temps à sa suite; & se mettant à ses costez sur de grandes Baleines, elles s'approchèrent du bord du Rondeau, & Alcine commença des Vers, auxquels ses Compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reyne Mere du Roy.



ALCINE, CELIE, DIRCE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moy dans cette extrémité.

C E L I E.

*Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?*

A L C I N E.

*Si je pense en parler, ce n'est qu'en fremissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menassant,
Un spectre m'advertit, d'une voix éperdue,
Que pour moy des Enfers la force est suspendue;
Qu'un celeste pouvoir arreste leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.*

*Ce que versa de triste au point de ma naissance
Des Astres ennemis, la maligne influence,
Et tout ce que mon Art m'a prédit de mal-heurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillez sans cesse il représente
Le pouvoir de Melisse, & l'heur de Bradamante.*

J'avois prévu ces maux, mais les charmans plaisirs
 Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs ;
 Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
 L'agréable entretien de nos cheres compagnes ;
 Nos jeux & nos chansons, les concerts des oiseaux,
 Le parfum des Zephirs, le murmure des eaux,
 De nos tendres amours les douces aventures,
 M'avoient fait oublier ces funestes augures,
 Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
 Avec tant de fureur les vint renouveler.

Chaque instant je croy voir mes forces terrassées,
 Mes gardes égorgés, & mes prisons forcées ;
 Je croy voir mille amans, par mon art transformés,
 D'une égale fureur à ma perte animés,
 Quitter en mesme temps leurs troncs & les feuillages,
 Dans le juste dessein de vanger leurs outrages,
 Et je croy voir, enfin, mon aimable Roger
 De mes fers méprisés, prest à se dégager.

C E L I E.

La crainte en vostre esprit s'est acquis trop d'empire,
 Vous regnez seule icy, pour vous seule on soupire ;
 Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
 Que les accens plaintifs de vos tristes amans :
 Logistile, & ses gens chassés de nos campagnes
 Tremblent encor de peur, cachez dans leurs montaignes ;
 Et le nom de Melisse, en ces lieux inconnu,
 Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

D I R C E.

Ah! ne nous flattons point, ce fantosme effroyable
 M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

A L C I N E.

Helas! de nos mal-heurs qui peut encor douter.

C E L I E.

J'y vois un grand remede, & facile à tenter ;

Vne Reyne paroist, dont le secours propice
 Nous sçaura garentir des efforts de Melisse:
 Par tout de cette Reyne on vante la bonté,
 Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
 Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
 Contre les vœux des siens est toujours sans deffense.

A L C I N E.

Il est vray je la vois, en ce pressant danger
 A nous donner secours taschons de l'engager;
 Disons-luy qu'en tous lieux la voix publique estale
 Les charmantes beautez de son ame Royale;
 Disons que sa vertu plus haute que son rang
 Sçait relever l'éclat de son auguste sang,
 Et que de nostre sexe elle a porté la gloire
 Si loin que l'advenir aura peine à le croire;
 Que du bon-heur public son grand cœur amoureux
 Fit toujours des perils un mépris genereux;
 Que de ses propres maux, son ame à peine atteinte,
 Pour les maux de l'Estat garda toute sa crainte:
 Disons que ses bien-faits versez à pleines mains
 Luy gagnent le respect & l'amour des humains,
 Et qu'au moindre danger dont elle est menacée
 Toute la terre en deuil se montre interessée:
 Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
 Sans faste & sans orgueil sa grandeur s'est fait voir;
 Qu'aux temps les plus fascheux, sa sagesse constante,
 Sans crainte a soustenu l'authorité penchante;
 Et dans le calme heureux, par ses travaux acquis,
 Sans regret la remit dans les mains de son Fils.
 Disons par quels respects, par quelle complaisance
 De ce Fils glorieux, l'amour la recompense;
 Vantons les longs travaux, vantons les justes Loix
 De ce Fils reconnu pour le plus grand des Rois;

*Et comment cette Mere, heureusement feconde,
Ne donnant que deux fois a donné tant au monde.*

*Enfin, faisons parler nos soupirs & nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver au fort de nostre peine
Un refuge paisible aux pieds de cette Reyne.*

D I R C E'.

*Je sçais bien que son cœur, noblement genereux,
Escoute avec plaisir la voix des mal-heureux :
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence ;
Je sçais qu'elle peut tout, mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous deffendre on la vit s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut estre instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite ;
Son zele si connu pour le culte des Dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux,
Et loin qu'à son abord mon effroy diminuë,
Malgré moy je le sens qui redouble à sa veuë.*

A L C I N E.

*Ah ! ma propre frayeur suffit pour m'affliger !
Loin d'aigrir mon ennuy, cherche à le soulager,
Et tasche de fournir à mon ame oppressée
Dequoy parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les Gardes du Palais,
Et s'il n'est point pour nous d'azile desormais ;
Dans nostre desespoir cherchons nostre deffense,
Et ne nous rendons pas au moins sans resistance.*

Alcine. Mademoiselle du Parc.

Celie. Mademoiselle de Brie.

Dircé. Mademoiselle Moliere.

Lors qu'ils eurent achevé, & qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les Gardes du Palais, le concert des Violons se fit entendre; pendant que le Frontispice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des Tours à s'élever à veuë d'œil.

Quatre Geants d'une grandeur démesurée, vinrent à paroistre avec quatre Nains; qui par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroistre celle des Geants encore plus excessive. Ces Colosses estoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la premiere Entrée du Ballet.





BALLET
 DV PALAIS
 D'ALCINE.

PREMIERE ENTRE'E.

Q Vatre Geants , & quatre Nains.

Geants. Les Sieurs Mangeau, Vagnard,
 Pefan, & Ioubert.

Nains. Les deux petits Des-Airs, le petit
 Vagnard, & le petit Tutin.

II. ENTRE'E.

H Vi& Maures chargez par Alcine de la
 garde du dedans, en font une exacte vi-
 site , avec chacun deux flambeaux.

Maures. Messieurs d'Heureux, Beauchamp,
 Molier, la Marre , les Sieurs le Chantre,
 de Gan , du Pron, & Mercier,

III. ENTRE'E.

Cependant un dépit amoureux oblige six des Chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la sortie de ce Palais : mais la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur desespoir, ils sont vaincus après un grand combat par autant de Monstres qui les attaquent.

Six Chevaliers, & six Monstres.

Chevaliers. Monsieur de Souville, les Sieurs Raynal, Des-Airs l'aîné, Des-Airs le second, de Lorge, & Balthazard.

Monstres. Les Sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets, & la Pierre.



IV. ENTRE'E.

ALcine allarmée de cét accident , invoque de nouveau tous ses Esprits, & leur demande secours: il s'en presente deux à elle, qui font des sauts avec une force, & une agilité merveilleuse.

Demons Agiles.

Les Sieurs S. André & Magny.

V. ENTRE'E.

D'Autres Demons viennent encore , & semblent assurer la Magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Autres Demons Sauteurs.

Les Sieurs Tutin, la Brodiere, Pefan,
& Bureau.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E.

MAis à peine commence-t'elle à se r'asseur, qu'elle voit paroistre auprès de Roger, & de quelques Chevaliers de sa suite, la sage Melisse sous la forme d'Athlas ; Elle court aussi tost pour empescher l'effet de son intention ; mais elle arrive trop tard : Melisse a desia mis au doigt de ce brave Chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, suivy de plusieurs éclairs, marque la destruction du Palais, qui est aussi tost réduit en cendres par un Feu d'artifice, qui met fin à cette aventure, & aux divertissemens de l'Isle Enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc. *Melisse.* De Lorge. *Roger.* M. Beauchamp.

Chevaliers. Messieurs d'Heureux, Raynal, Du Pron, & Desbrosses.

Escuyers. Messieurs, la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fussent tous en feu, & que la destruction du superbe Palais d'Alcine, comme la liberté des Chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se püst accomplir que par des prodiges & des miracles : La hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui resortoient de l'eau apres s'y estre enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les Enchantemens, qu'un si beau Feu d'Artifice ; lequel ayant enfin cessé apres un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublerent encore.

Alors toute la Cour se retirant, confessâ qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois Festes : Et c'est assez advoüer qu'il ne s'y pouvoit rien adjoûter, que de dire que les trois Journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacun avoit eu ses beautez particulieres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre-elles; bien qu'on demeurast d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit veües jusques alors, & les surpasser peut-estre.

Mais quoy que les Festes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Isle Enchantée fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'estoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roy, en avoit encore réservé pour les autres jours, qui n'estoient pas moins agréables.

Le Samedi dixième Sa Majesté voulut courre les testes; c'est un exercice que peu de gens ignorent, & dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé, pour faire voir l'adresse d'un Cavalier; tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a point veu courre, il en trouvera icy la description, estant moins communes que la bague, & seulement icy depuis peu d'années, & ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuyent pas pourtant d'une narration si peu étendue.

Les Chevaliers entrent l'un apres l'autre dans la Lice la lance à la main, & un dard sous la cuisse droite; & apres que l'un deux à couru & emporté une Teste de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un Page, & faisant la demy-volte il revient à toute bride à la seconde

Teste, qui a la couleur & la forme d'un Maitre, l'emporte avec le dard qui luy jette en passant; puis reprenant une javeline, peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une teste de Meduse; & achevant sa demy-volte il tire l'épée, dont il emporte en passant toujours à toute bride une teste élevée à un demy pied de terre; puis faisant place à un autre, celui qui en ses courses en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'estant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la Lice avec des Barrières.

Le Roy s'y rendit suivy des mesmes Chevaliers qui avoient couru la bague: Les Ducs de S. Aignan & de Noailles y continuans leurs premieres fonctions; l'un de Mareschal de Camp, & l'autre de Juge des Courses: Il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses; mais l'adresse du Roy luy fit emporter hautement, en suite du prix de la Course des Dames, encore celui que donnoit la Reyne; c'estoit une rose de Diamans de grand prix, que le Roy, apres l'avoir gagnée, redonna

liberalement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaslin disputa contre le Marquis de Soyecourt & la gagna.

Le Dimanche au lever du Roy, quasi toute la conversation tourna sur les belles Courses du jour precedent, & donna lieu à un grand deffy entre le Duc de S. Aignan, qui n'avoit point encore couru, & le Marquis de Soyecourt, qui fut remise au lendemain, pource que le Mareschal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, estoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'apres.

Le Roy mena toute la Cour cette apresdinnée à sa Mesnagerie, dont on admira les beautez particulieres, & le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes; parmy lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puis que huit jours durant chaque repas pouvoit passer pour un Festin des plus grands qu'on puisse faire.

Et le soir Sa Majesté fit représenter sur l'un de ces theatres doubles de son Sallon, que son Esprit universel a luy-mesme inventez, la Comedie des Fâcheux faite par le S^r. de Moliere, mêlées d'étrées de Ballet, & fort ingenieuse.

Le bruit du deffy qui se devoit courir le Lundy douzième , fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur ; quoy que celle des deux Chevaliers ne fust que de cent pistolles : Et comme le Duc par une heureuse audace donnoit une Teste à ce Marquis fort adroit , beaucoup tenoient pour ce dernier ; qui s'estant rendu un peu plus tard chez le Roy, y trouva un cartel pour le presser , lequel pour n'estre qu'en prose , on n'a point mis en ce discours.

Le Duc de S. Aignan , avoit aussi fait voir à quelques-vns de ses amis , comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre Vers.

AVX DAMES.

B Elles vous direz en ce jour
 Si vos sentimens sont les nostres,
 Qu'estre vainqueur du grand Soyecourt
 C'est estre vainqueur de dix autres.

Faisant toujourns allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'avanture de l'Isle périlleuse rendit victorieux de dix Chevaliers.

Aussi tost que le Roy eust disné, il conduisit les Reynes, Monsieur, Madame, & toutes

les Dames dans un lieu où on devoit tirer une Loterie, afin que rien ne manquast à la galanterie de ces Festes; c'estoit des pierres, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables: Et quoy que le sort ait accoustumé de décider de ces presens, il s'accorda sans doute avec le desir de S. M. quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reyne; chacun sortant de ce lieu là fort content, pour aller voir les Courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs à cinq heures du soir, fort proprement vestus & bien montez.

Le Roy avec toute la Cour les honora de sa presence; & Sa Majesté leust mesme les Articles des Courses, afin qu'il n'y eust aucune contestation entr'eux. Le succez en fut heureux au Duc de S. Aignan, qui gagna le deffi.

Le soir Sa Majesté fit jouier une Comedie nommée Tartuffe, que le Sieur de Moliere avoit fait contre les Hypocrites; mais quoy qu'elle eut esté trouvée fort divertissante, le Roy connut tant de conformité entre ceux qu'une veritable devotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine ostentatió

des bonnes œuvres n'empesche pas d'en commettre de mauvaises; que son extrême delicateffe pour les choses de la Religion, ne pust souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoit estre prise l'une pour l'autre: Et quoy qu'on ne doutast point des bonnes intentions de l'Autheur, il la deffendit pourtant en public, & se priva soy-mesme de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement.

Le Mardy treizième le Roy voulut encore courre les Testes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celuy qui en feroit le plus: Sa Majesté eut encore celuy de la Course des Dames, le Duc de S. Aignan celuy du jeu; & ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté: L'adresse incomparable du Roy luy fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se deffendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les Testes.

On joüa le mesme soir la Comedie du Mariage Forcé, encore de la façon du mesme Sieur de Moliere, meslée d'entrées de Balet, & de Recits: Puis le Roy prit le chemin de

Fontaine-bleau le Mercredy quatorzième; toute la Cour se trouvant si satisfaite de ce qu'elle avoit veu, que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par escrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pû voir des Festes si diversifiées & si agréables; où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le succez, la liberalité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, & la satisfaction de tous. Où les soins infatigables de Monsieur Colbert s'employèrent en tous ces divertissemens, malgré ses importantes affaires, où le Duc de S. Aignan, joignit l'action à l'invention du dessein; où les beaux vers du President de Perigny à la louange des Reynes, furent si justement pensez, si agréablement tournez, & recitez avec tant d'Art; où ceux que Monsieur de Benfferade fit pour les Chevaliers, eurent une approbation generale, où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps, & l'application de Monsieur de Launay, ne laisserent manquer d'aucune des choses necessaires: Enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roy, dans le temps où sa Majesté ne pensoit elle-mesme qu'à plaire; & où ce qu'on a veu ne sçauroit

jamais se perdre dans la memoire des Spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

F I N.



Il est permis de dire que la nation des Français
est grande et nombreuse par le nombre
de ses habitants. Elle est libre par son
gouvernement. Elle est riche par son
commerce.

Elle est respectée par les autres nations
à cause de sa grandeur. Elle est
aimée de tous les hommes à cause
de sa bonté.

Elle est crainte de ses ennemis
à cause de sa force. Elle est
admiration de tous les hommes
à cause de sa gloire.

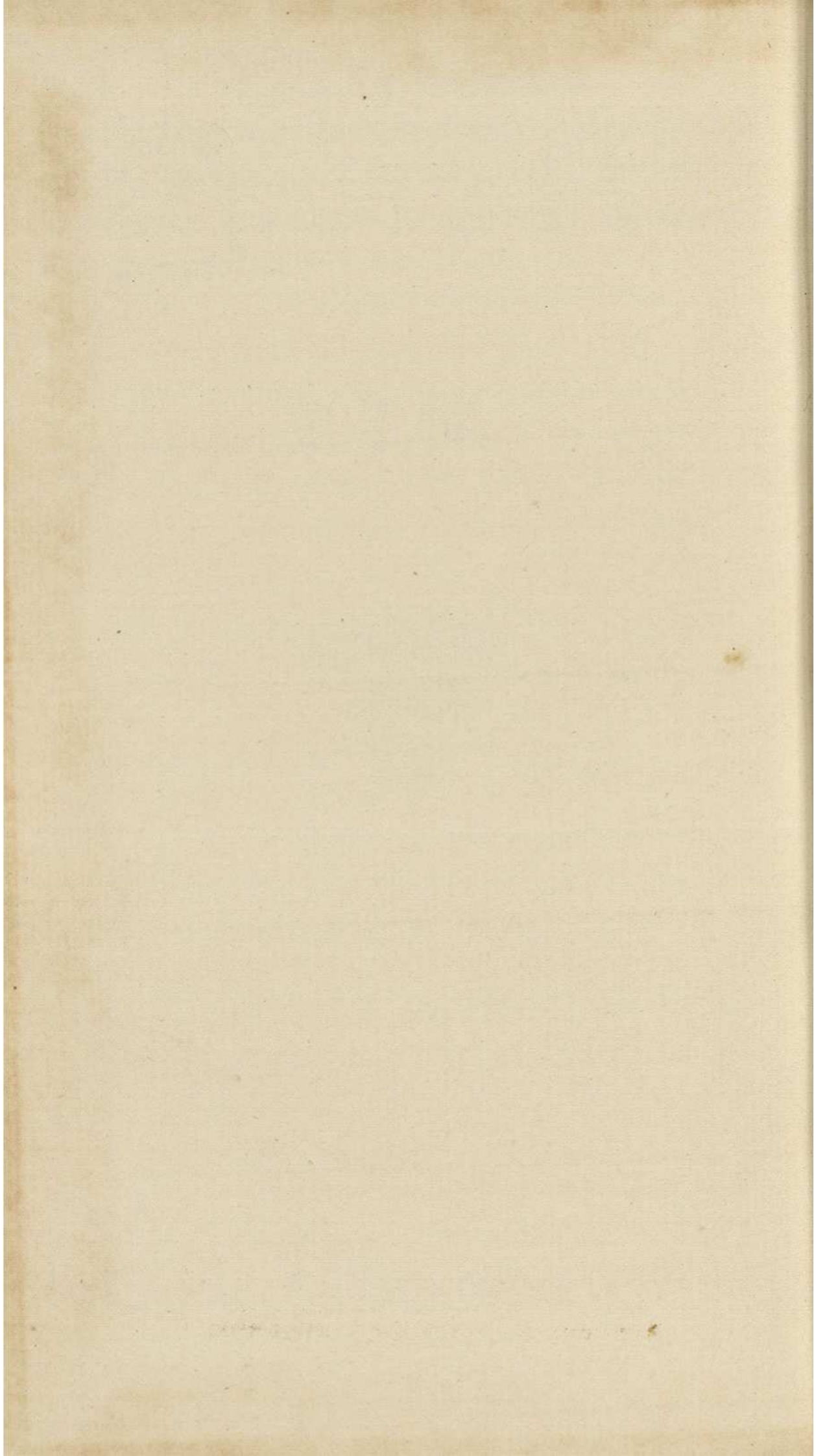
Elle est honorée de tous les hommes
à cause de sa vertu. Elle est
respectée de tous les hommes
à cause de sa sainteté.

Elle est aimée de tous les hommes
à cause de sa douceur. Elle est
respectée de tous les hommes
à cause de sa sagesse.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

FIN

1911

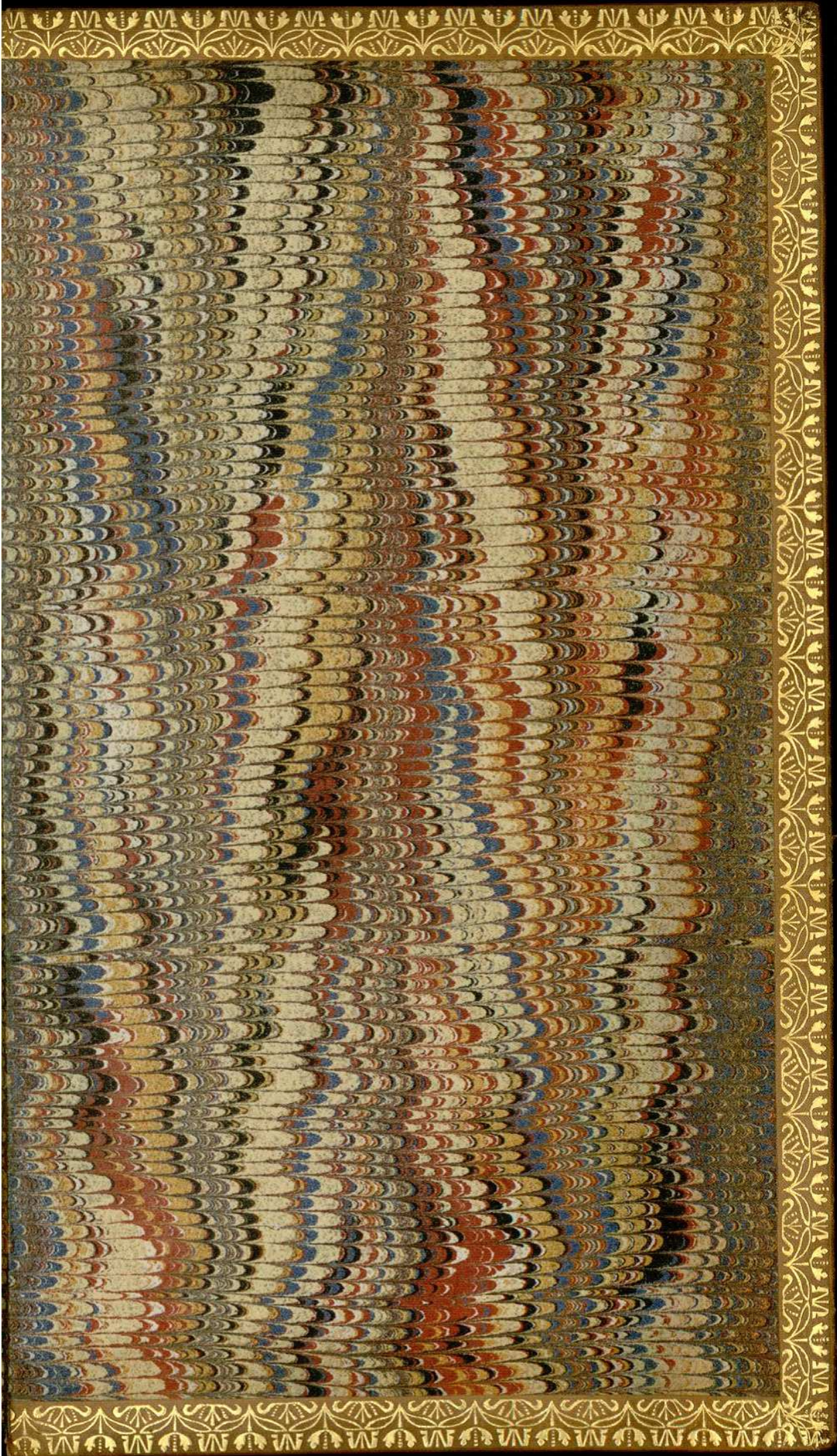


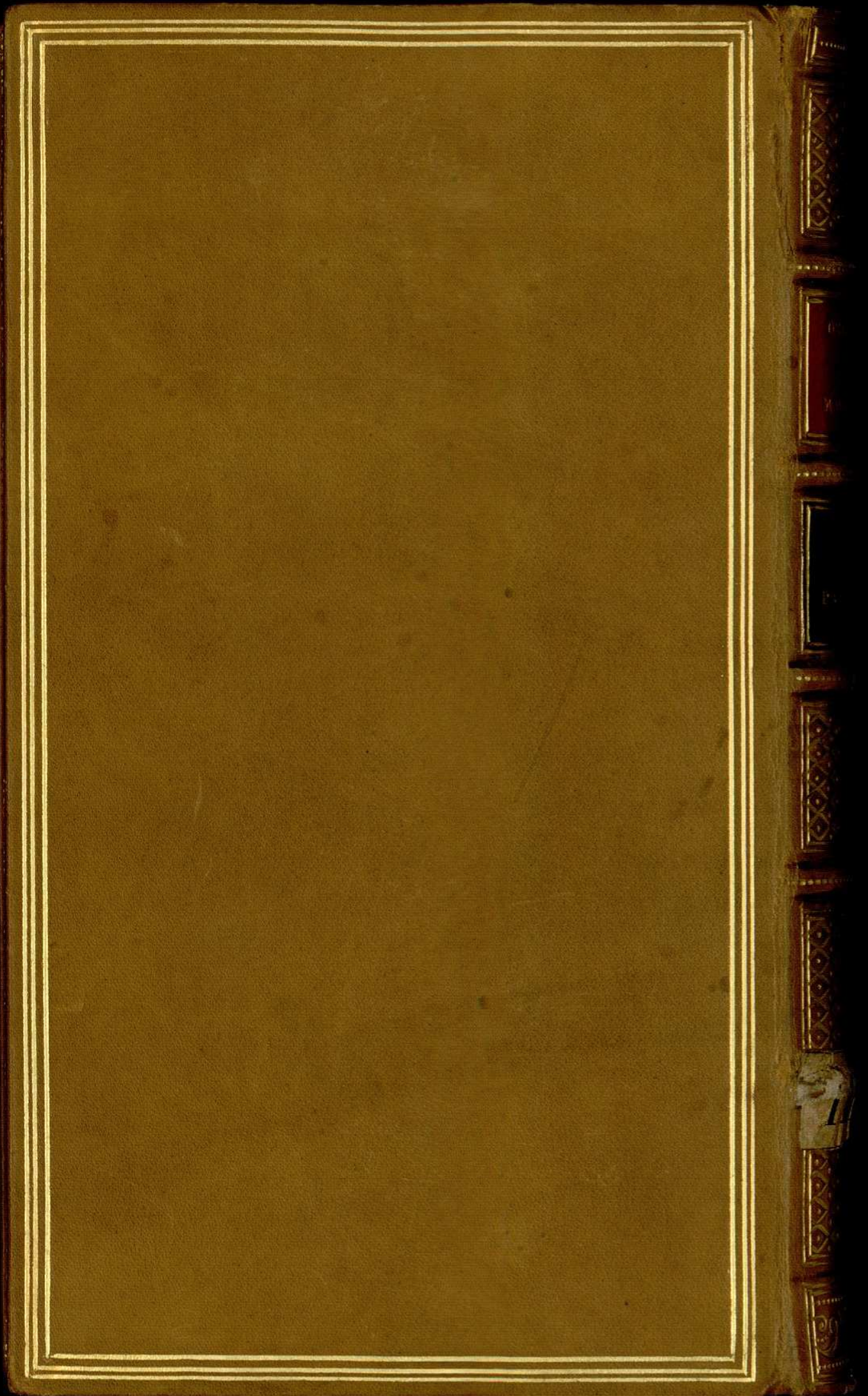
VCR 5= 11017



1158790484







OEUVRES
DE
MOLIERE

TOM. II
PARIS 1666

11017